





par Louis Charpentier

CAUSES DE LA DECADENCE DU GOUT SUR LE THEATRE.

PREMIERE PARTIE.

CAUSES DE LA DECADENCE DU GOUT *SUR LE THEATRE*,

Où l'on traite des droits, des talens, & des fautes des Auteurs ; des devoirs des Comédiens, de ce que la Société leur doit, & de leurs uſurpations funeſtes à l'Art Dramatique.

PREMIERE PARTIE.



AU PARNASSE FRANÇOIS,

& ſe trouve A PARIS,

Chez DUFOUR, Libraire, Quay de Gêvres, la quatriéme Boutique en entrant par le Pont Notre-Dame, à l'Ange Gardien.

M. DCC. LXVIII.



AVERTISSEMENT.

On a cherché avec ſoin les cauſes de la décadence des Sciences & des Arts. Mais il nous ſemble que pour les découvrir on a fait beaucoup d'incurſions inutiles dans des pays étrangers. Ces cauſes ſont chez nous & ſous nos yeux. Elles ne ſont la plûpart autre choſe que les cauſes même des progrès des Arts. Ce qui a contribué à les faire fleurir, a ramené enſuite les ténèbres de l'ignorance. La connoiſſance des régles que nous prenons ici pour exemple, nous convaincra de cette vérité.

L'homme de génie, guidé par un ſentiment pur, par un enthou-

ſiaſme qui tient de l'inſtinct, ſuit les principes de ſon art, quoique leur influence ſoit inſenſible. Homère ſavoit toutes les régles du ſublime & de la poëſie, parce qu'il avoit l'idée du beau, mais il ſembloit ne s'occuper que du dernier. Tous les grands hommes qui ſont venus après lui, s'abandonnant au ſeul enthouſiaſme, ont enfanté des chef-d'œuvres. Mais ceux qui ont ſacrifié cette fureur divine à l'obſervation des préceptes, ou ceux qui éclairés par ceux-ci, n'étoient point animés par celle-là, n'ont fait que de froides compoſitions. » Il en » eſt, dit Longin, du ſublime » comme d'une richeſſe immenſe, » où l'on ne prend pas garde à » tout de ſi près, & où il faut » malgré qu'on en ait, négliger » quelque choſe. *

* Trad. de Pope par M. l'Ab. du Renel.

Que produiſent les régles dans un Auteur? Rien, ou du médiocre. Rien : ſi elles ne l'empêchent pas de ſe livrer tout entier à ſon génie. Alors elles ne ſont pour lui que ce qu'elles étoient à l'égard d'Homère. Du médiocre : qui ne ſçait que ces pédantes minutieuſes enchaînent le génie par une exactitude languiſſante, par une attention qui refroidit, par des ſcrupules qui découragent.

Avec trop de régularité on mérite le reproche que Pline le jeune faiſoit à un Orateur de ſon tems : » Il n'a pas d'autre défaut, » diſoit-il, que celui de n'en avoir » point ; & c'en eſt un très-grand. Il n'y a guére d'homme de ſens qui ne préférât des traits de génie, ſuivis de quelques fautes, à une compoſition qui ne ſeroit que réguliére. Quoi de plus ennuyeux qu'une *allure* compaſſée au gré des élémens ? L'eſprit hu-

main aime les ſécouſſes, & les grands mouvemens. S'il falloit lire une mauvaiſe piéce, ou un livre plein d'un bout à l'autre de beautés de même force, je choiſirois le premier. Je demeurerois plûtôt aveugle toute ma vie, que d'être condamné à fixer toujours le ſoleil.
» Je ne trouve pas, dit Montagne,
» grand choix entre ne ſçavoir
» que mal dire, ou ne ſçavoir que
» bien dire. «

Pourquoi donc paſſer la moitié de ſa vie à limer un ouvrage? Si les premiers efforts ne le rendent pas bon, il ne le ſera jamais. On ne travaille que le foible, que le médiocre. L'excellent ſe préſente à la plume tout fait. Que de ſens dans ces mots d'un Roi de Perſe: *Veux-tu faire mieux que tu ne peux!*

On profite plus à lire ou à entendre une bonne piéce, qu'à étudier le meilleur traité d'élo-

quence. Les vrais génies ont moins besoin d'être instruits qu'aiguillonnés. Les principes ne leur disent que ce qu'ils sentent, & ne sont tels que parce qu'ils le sentent. En lisant un beau discours, on essaye ses forces. On se compare à l'Orateur, on prend la plume, on ajoute, on retranche, on fait une harangue. Au spectacle d'un beau drame, le sentiment s'éveille, digére pour ainsi dire, & met dans la balance du goût, les traits qui le frappent. Plus d'un Avocat, plus d'un Poëte, en sortant d'un beau plaidoyer, ou du théatre, ont été animés au travail, & y ont beaucoup mieux réussi que dans d'autres momens.

Voulez-vous peindre en grand? Elevez votre ame, méditez & voyez : abandonnez-vous alors, dit encore Montagne, à vos franches allures. Sécouez le joug de

l'autorité & des Maîtres. *

Les ſiécles qui ſervent d'époque à la décadence du goût, abondent en principes, & manquent de bons ouvrages. C'eſt que la gloire des beaux ſiécles a inſpiré à ceux qui les ſuivent, le déſir de ſe faire auſſi une eſpèce de fortune, en ramaſſant & en publiant les moyens que les grands hommes ont mis en uſage pour plaire. Peu capables de rien compoſer qui approche de leurs chefs-d'œuvres, on veut au moins montrer qu'on en connoît les beautés. D'où il arrive que ceux qui ont plus de préſomption que de capacité, ſe perſuadent, contre l'expérience, qu'avec une grande théorie on ne peut faire d'ouvrages pitoyables : que ceux qui ont un peu

(*) *Relictis Magiſtrorum auctoritatibus.* Quintilien.

plus de talens que de ſuffiſance, ou un véritable génie n'oſant enfreindre les loix ; perdent des années & beaucoup de veilles à lutter contre leur eſclavage. » Cet amas qui croît inceſſamment » de vues qu'il faut ſuivre, de » régles qu'il faut pratiquer, » augmente toujours auſſi les » difficultés de toutes eſpéces de » ſciences & d'arts. *

Que des bons eſprits n'ont ſurmonté ces difficultés que quand ils ne pouvoient plus nous éclairer que par les lueurs amorties d'un aſtre en ſon déclin.

Enfin, en matiere de littérature, l'excès eſt auſſi funeſte qu'en mille autres genres. *Ut omnium rerum ſic litterarum intemperantiâ laboramus.* ** Multiplier la connoiſſance des régles, c'eſt

* Fontenelle.

** Séneque.

donner aux Arts une extenſion qui en affoiblit l'éclat.

A ce compte, peut-on m'objecter, les fautes ſont donc néceſſaires ? Je ne le nie pas. Ce que ſont pour les connoiſſeurs, les intermédes dans les Piéces de Théatre, & quelques pointes de rocher dans une coline tapiſſée de verdure, les défectuoſités le ſont pour moi dans un ouvrage de génie.

Malgré tant de raiſons, qui me paroiſſent de la derniere évidence, la littérature eſt innondée de traités ſur les principes. Il n'y a guère d'année où on ne publie une nouvelle poëtique. Vainement en reconnoît-on l'inutilité. Le préjugé qui a conſacré les compilations de régles eſt plus fort. Il aveugle juſqu'à nos jeunes Auteurs. A peine ont-ils, par quelques eſſais, attiré les yeux du public ſur eux, qu'ils

s'érigent en Maîtres. Il eſt, nous diſent-ils d'un certain ton, dans l'art tragique des reſſorts inconnus aux plus célèbres Poétes ; cette rare découverte mérite bien un long traité, & on nous en fera un préſent.

Le même Auteur nous aſſure, qu'aucun Poéte avant lui n'a pris ſon ſujet dans l'Hiſtoire nationale. Il s'eſt trompé, lui répond le judicieux Journaliſte de Bouillon. La Pucelle d'Orléans, Pharamond, Chilperic, le Comte de Foix, Adelle de Ponthieu, en ſont la preuve.

Il n'eſt pas mieux prouvé que les ſentimens ſoient une nouveauté ſur le Théatre. Antiochus & Séleucus, dans une des plus belles ſcènes de Rodogune, ſe cédent mutuellement, & avec une générosité noble, le droit d'aîneſſe & le thrône. Ce deſintéreſſement contraſte avec leur paſ-

ſion pour Rodogune, ſans que celle-çi altére l'amitié qu'ils ont l'un pour l'autre. La Princeiſe ne ſacrifie-t-elle pas ſon reſſentiment & ſa vengeance au repos de l'Etat? Dans ce ſacrifice ne voit-on pas le ſentiment le plus héroïque, triompher d'une paſſion au moins excuſable? L'admirable caractère de Chimene eſt un mêlange d'attachement aux devoirs les plus ſacrés, & de tendreſſe pour Rodrigue. Ce n'eſt qu'en ſoutenant la gloire de l'Inde, aux perils de ſes jours, que Porus ſe flatte de mériter le cœur de Roxane, qui n'a pas moins d'élevation que d'amour. C'eſt l'héroïſme qui fait préférer à Bajazet une mort certaine au Throne Ottoman; à l'un des fils de Mithridate, une chute honorable, aux avantages qui ont ſéduit ſon frere; à Clitemneſtre, la vie d'Iphigenie à la ruine de

Troye, & à la grandeur d'Agamemnon; à Andromaque la main de Pirrhus, & la mort au ſalut de ſon fils. C'eſt par le choc tumultueux des paſſions & des ſentimens que Crébillon épouvante & déchire nos cœurs. L'Auteur de Mérope qui ſemble avoir hérité de Racine le grand art d'intéreſſer, & dans cette Piéce, & dans toutes celles que nous avons de lui, ne nous fait verſer tant de larmes, qu'en oppoſant les ſentimens aux paſſions, ou celles-ci à ceux-là.

On a donc pris pour une découverte, ce qui ſe pratique depuis longtems, & mieux qu'on ne nous le fait eſpérer. Puiſque ne mettre que des ſentimens dans une Tragédie, c'eſt n'exciter, comme on l'a éprouvé, que de l'admiration, & que c'eſt par leur ſeul mélange avec les paſ-

ſions que les grands Poétes ſont parvenus à nous inſpirer la pitié & la terreur.

L'Auteur peut donc ſe diſpenſer de travailler au traité qu'il nous a promis, à moins qu'il ne nous prouve qu'il eſt néceſſaire de ſubſtituer l'admiration à l'objet de la Tragédie ; c'eſt à lui d'examiner ſi cette innovation ſera bien reçue.

En attendant nous l'aſſurons au nom du public éclairé, qu'on lui ſçaura meilleur gré de s'occuper à des compoſitions qui enrichiront la ſcène. C'eſt le moyen de perfectionner des talens dont les eſſais ſont d'un heureux préſage. En augmentant le nombre des bons Drames, on forme des grands Poétes. On ne peut s'appeſantir ſur la théorie ſans priver la nation d'un genre de beautés plus utiles. Elle regarde les diſcuſions dogmatiques comme un

véritable larcin qu'on lui fait.

Il paroîtra ſingulier ſans doute qu'après avoir dit que les régles ſont pour les Arts qui exigent du génie, une cauſe infaillible de décadence, nous nous hazardions à en publier un Recueil. Nous ne nous y érigeons pas en legiſlateur du Théatre. Nous conſidérons moins l'art en lui-même, que ſes accompagnemens. Nous ne donnons point les loix du Drame, mais les acceſſoires qui nuiſent à ſes progrès. Nous n'indiquons point les routes qu'il faut ſuivre, mais celles qu'il faut éviter.

Nous comparons la Tragédie à un emplacement propre à conſtruire un beau Palais, dont les avenues, embarraſſées d'épines & de rochers, empêchent l'approche. Nous avons arrachés les épines, & applanis les ſentiers, c'eſt à l'Architecte à élever l'édifice.

Nous ne dirons rien de l'utilité de cet Ouvrage. Si l'un eſt bien fait, l'autre eſt démontrée.

Nous n'avons pas été aſſez heureux pour qu'on refusât nos Piéces, parce que nous n'en avons jamais fait. Ce que nous diſons du Théatre, des Auteurs & des Comédiens, ne peut être attribué qu'à l'intérêt que nous prenons à l'Art Dramatique. Nous reſpectons les talens en quelques dégrès qu'ils ſoient. Nous n'avons eu intention d'offenſer, ni Auteurs ni Comédiens. Ceux-ci nous reprocheront peut-être une critique trop dure; qu'ils prennent le vrai point de vue, ils ne la trouveront que juſte. Ils diront que nous avons eu tort de publier cet ouvrage. Nous ſerons de leur avis, ſi tous nos lecteurs ſont Comédiens.



CAUSES DE LA DÉCADENCE DU GOÛT, SUR LE THÉATRE.

CHAPITRE I.

DU THÉATRE DES ANCIENS.

Le Théâtre Grec comparé au Théâtre Latin ; raiſons de l'infériorité du dernier.

QUELQUE courte que ſoit la vie, elle eſt encore trop longue pour la moitié des hommes. La plûpart ne pouvant diſſiper l'ennui qui les dévore, par aucun moyen qui ſoit

en eux-mêmes, ont été trop heureux de recevoir ceux qu'on leur a préſentés, pour ſe dérober à leur propre foibleſſe, & perdre, dans une foule de diſtractions & d'amuſemens, un tems qui étoit devenu pour eux un fardeau inſupportable.

Telle eſt l'origine des Spectacles dont nous allons parler. Il a fallu que ces eſpèces de jeux euſſent été précédés d'un amas ſuffiſans d'événemens, dont les ſociétés aimoient à ſe rappeller le ſouvenir. Les repréſentations Théâtrales n'ont été inventées que longtems après la fondation des Empires. Après avoir aſſuré leurs fondemens par la gloire des armes, par des Loix ſages, & des traités ſolides, les Peuples ſe ſont trouvés dans une eſpèce de déſœuvrement, d'où ils ne ſe ſont tirés, qu'en ſe repréſentant les événemens qui leur étoient glorieux, qu'en ſe retraçant leurs belles actions, qu'en

leur renouvellant le tributde leur reconnoiſſance & de leur admiration.

Dans un état floriſſant, les progrès du luxe & des Spectacles ſont preſqu'auſſi eſſentiels, que ceux de la gloire & de la puiſſance de la Nation. L'un eſt la preuve de l'autre. Chez les Romains, peu s'en falloit qu'il ne fût auſſi glorieux de donner des Spectacles au Peuple, que de mériter les honneurs du triomphe. Armand, après la conquête de la Rochelle, ne crut pas indigne de ſon grand nom, de compoſer pour le Théatre.

Il eſt vraiſemblable que les Ægyptiens, les Aſſyriens & les autres Peuples, qui ont brillé dans les premiers tems, par leurs belles inventions, ont eu des Spectacles. Mais le peu de fragmens qui nous reſtent de de leurs Annalles, ne nous en ont rien tranſmis.

Ainsi les Grecs sont unanimement reconnus pour les seuls inventeurs du Théâtre. Chez eux d'abord, les Spectacles étoient des divertissemens champêtres, où l'on faisoit entrer le culte des Dieux, & sur-tout de Bacchus, qu'on y célébroit dans le tems des vendanges, comme le Protecteur & le Dieu des raisins. Ayant passé de la Campagne dans les Villes, ces jeux changerent d'objet & de forme & devinrent les délices de la Grèce. Elle en tira même souvent des moyens pleins d'élévation, pour déployer, aux yeux de ses ennemis & des Etrangers, son courage & sa fermeté. Les Athéniens, après la défaite entiere de leur Armée, devant Syracuse, voulurent que les Spectacles publics fussent donnés à l'ordinaire. Leur interruption eût montré un abbattement, qui eût fait rougir la grandeur Athénienne. Une telle générosité, plus difficile à vaincre

que la République, fut admirée universellement.

Quoique des Auteurs connus trouvent dans les Poëmes d'Homère, les premières traces des représentations Théâtrales, parce que d'une action en récits, il n'y a qu'un pas à l'action représentée ; quoiqu'il soit certain que Thespis ait fait le premier un art particulier de celle-ci : sans rien diminuer de la gloire qui leur est dûe à cet égard, nous passerons à la seconde époque de la Tragédie, à Eschyle, qui tira cet art sublime, de l'avilissement où Thespis l'avoit laissé.

Eschyle vivoit dans un tems où Athènes étoit la maîtresse de la Grèce: elle avoit une grande puissance, puisqu'elle avoit de grands ennemis. Cependant sous lui, la Tragédie resta encore loin de la véritable grandeur. Les embellissemens qu'il y ajouta ne consistoient guère que dans les ha-

billemens des Acteurs, & la construction d'un Théâtre plus commode. On lui donne néanmoins la gloire d'avoir joint un second personnage à celui que Thespis avoit inventé.

Eschyle dans le chœur jetta les personnages;
D'un masque plus honnète habilla les visages,
Sur les airs d'un Théâtre, en public exhaussé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé.

Le mot *personæ*, rendu par personnages, ne peut s'entendre. Boileau dit qu'Eschyle jetta les personnages dans le chœur; Horace dit que le réformateur du Théâtre Grec, inventa un nouveau personnage. * Le traducteur n'est point d'accord avec l'original. Si l'expression *personæ* d'Horace, signifie les personnages, comment Eschyle les auroit-il inventés, puisque Thespis en employoit un avant lui? Horace & tous les Au-

---

* *Personæ repertor.*

teurs qui ont parlé du Théâtre Grec, attribuent à Thefpis l'invention du perfonnage qu'il ajouta à ceux du Chœur, & dont les fonctions étoient différentes. *Canerent, agerentque*. Efchyle fut le premier, dit Ariftote, dans fa Poétique, (*ch. 4.*) qui mit deux Acteurs fur la fcène, car il n'y en avoit qu'un avant lui. Efchyle n'augmenta point le nombre des perfonnages du chœur, au contraire; de cinquante qu'on y voyoit fouvent, il les réduifit à douze, & cette réduction étoit néceffaire. Le chœur avoit été le fond du Spectacle : mais depuis les changemens qu'il y avoit introduits, ce chœur n'en étoit plus qu'une partie acceffoire : la traduction de Boileau eft donc un contre-fens, qu'il eft étonnant qu'on ait laiffé échapper.

Si le chœur fubfifta, le chant qu'il avoit pour objet fut lié à l'action, & ne fit plus avec elle qu'un

tout aſſorti, & artiſtement combiné.
» Eſchyle, dit le Pere Brumoy, l'y
» incorpora comme chœur, pour
» chanter dans les entre-actes, &
» comme perſonnage mêlé à l'action.
» Les Anciens, ſelon Racine, ſe ſont
» diſtingués par cette continuité d'ac-
» tion, qui fait que leur Théâtre ne
» demeure jamais vuide. Les inter-
» valles des actes n'étant marqués
» que par des hymnes, où des mora-
» lités qui ont rapport à ce qui ſe
» paſſe. »

C'eſt à Sophocle qu'Athènes dût la perfection de la Tragédie ; il y ajouta d'abord un troiſième perſonnage, & la Tragédie n'a guères changé de forme après lui. Ses chefs-d'œuvres ont porté le Théâtre au plus haut dégré de gloire.

Sophocle enfin donna l'eſſor à ſon génie,
Accrût encore la pompe, augmenta l'harmonie;
Intéreſſa le chœur dans toute l'action ;
Des vers trop raboteux polit l'expreſſion,

Lui donna chez les Grecs, cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Ce vers *intéressa le chœur*, &c. n'est pas encore exact, à moins que tous les Auteurs qui s'accordent à dire qu'Eschyle avoit employé le chœur comme personnage mêlé à l'action, ne se soient trompés ; tant il est vrai que les meilleurs Critiques font mille fautes sur la littérature des Anciens !

Les Romains qui ont surpassé les Grecs par la gloire des armes, leur ont été inférieurs dans presque toutes les productions de l'esprit. Il semble que ce soit le sort des Peuples, qui se succédant directement l'un à l'autre, ne croyent trouver, dans les Ouvrages des premiers, que des objets d'imitation. C'est une vérité reconnue ; mais on ne nous en a guères donné de raisons. Elles méritent de trouver ici leur place.

Le génie, ennemi de la contrainte, ſe réfroidit, s'abaiſſe, dès qu'on ne lui laiſſe pas prendre un libre eſſor. Dans le feu de l'enthouſiaſme, il ne voit que le grand, il n'aime qu'à créer. Art, bienſéances, correction, enfin tous ces petits détails, dont s'occupe le vulgaire, ſont au-deſſous de lui. Il s'élève juſqu'à la région des Etoiles, par les plus heureux écarts. Sur les aîles du déſordre, il perce juſqu'au trône de la lumiere, & revient, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, chargé des dépouilles mêmes de la divinité. A-t-il à diſſiper des obſtacles que l'ordre, tyran minutieux, oppoſe à ſon vol hardi ? il retombe au ſein de ces atômes, que ſa force naturelle alloit franchir.

Les Grecs étoient originaux dans les ſciences & dans les arts. Tous les ſentiers leurs paroiſſoient nouveaux ; tous les moyens étoient à leurs yeux, le fruit de leurs médi-

tations & de leur recherche. Cette haute idée d'eux-mêmes, échauffoit leur esprit; ils n'avoient pas, comme ceux qui les ont suivis, de précautions à prendre pour ne pas ressembler, n'y d'efforts à faire pour trouver dans des sujets rebattus, des faces nouvelles, & capables de donner à leurs ouvrages, cet air de fraîcheur qu'on exige même de nos jours. Il n'y a point d'Ecrivain qui, en traitant des matieres neuves, n'ait senti plus de feu & plus de facilité que dans des sujets pris avant eux.

Sur ce principe, les Grecs devoient avoir de grands avantages sur les Romains. En effet, la Langue Grecque étoit à peine connue, qu'Homère en fit le langage des Dieux. Athènes ne venoit que de naître, quand elle enfanta l'Epopée, le Drame & même l'Eloquence. Homère, Sophocle & Demosthene n'eurent point de modèles, & en ser-

vent encore après trois mille ans.

Ajoutons que les Grecs eux-mêmes, en composant des corps de règles sur les plus beaux ouvrages qui avoient paru chez eux, perdirent cette force, ce sublime, qui avoient brillé dans leurs compositions. Ces règles, ouvrages de froids méditatifs, donnerent des entraves au génie. On vit un Aristote & plus d'Homère.

Elles ne manquerent pas de causer sur les Romains les mauvais effets qu'elles avoient produits contre leurs propres Auteurs. Rome eut de grands Poétes, de grands Orateurs, mais leur mérite est plus dans la régularité, dans la forme, dans les détails. Ciceron est plus abondant, plus adroit. Démosthene est plus véhément, plus rapide, plus sublime. Le talent brille dans l'un, un génie toujours créateur anime l'autre. Virgile a fait un beau Poéme, l'Iliade en est un grand. Le Latin habille son héros en hom-

me, celui du Grec paroît un Dieu.

Rome connoiſſoit à fond les ouvrages des Grecs; elle inſtruiſoit la jeuneſſe dans leurs ſeules Lettres; cet uſage ne retarda pas moins les progrès de la Langue Latine, que la coûtume d'employer celle-ci dans nos actes publics, n'a été funeſte au François. La perte du tems fut irréparable pour les Romains. Combien ne devons-nous pas déplorer l'aveuglement de nos peres, qui ont abandonné le ſoin de leur propre langue, pour un idiôme étranger!

L'intervalle entre les Grecs & les Romains, étoit trop court. Les biens des uns devinrent ceux des autres: on préféra les fruits de la conquête aux poſſeſſions patrimoniales. Celles-ci laiſſent le cœur dans une eſpèce d'inertie; celles-là, au contraire, lui repréſentent ſa grandeur & nourriſſent ſa fierté. Le vainqueur, en s'emparant de l'Empire des Grecs, ne

s'apperçut pas qu'il étoit trop ſenſible aux charmes de leur eſprit, qu'il enchaînoit pour ainſi dire le ſien, le réduiſoit au moins, à l'inaction, & par-là préparoit le plus noble triomphe au vaincu.

Si un génie égal à M. de Voltaire eût fait dix ans avant lui, une Henriade; ſi M. de Voltaire l'eût eue ſans ceſſe ſous les yeux, en compoſant la ſienne, je ſuis perſuadé que ſon Ouvrage eût été inférieur, non-ſeulement à la premiere Henriade, mais même à celle que nous admirons. L'imitation eſt toujours une contrainte, mais c'eſt l'eſclavage le plus dur, pour deux Auteurs qui traitent le même ſujet.

Pour tirer avantage de l'imitation, il faut qu'il s'écoule des ſiécles entre l'imitateur & le modèle. Alors le changement des circonſtances fournit d'heureuſes applications, des intérêts différens, des ſituations neuves

qui dépayſent, dénaturent en quelque ſorte les objets & éffacent ces traits d'une reſſemblance trop marquée. Les Auteurs des plus belles idées, n'étant plus depuis longtems, ſemblent remettre la poſtérité dans le droit de ſe les approprier à ſon tour. C'eſt pour cela qu'on réuſſit à approcher des Anciens, & qu'entre comtemporains, de bons Originaux ne produiſent que de froids copiſtes.

Les Romains avoient leurs Spectacles, dont la Tragédie ne fit partie que longtems après leur inſtitution. Regardée à Rome comme une choſe preſqu'étrangère au fond des divertiſſemens publics, elle n'a pu remuer les ames au point de pénétrer les unes d'admiration & les autres de ce deſir noble de la mériter. Quelques Auteurs Latins ont fait des Tragédies, mais par ſimple curioſité. Ce motif n'a rien inſpiré de grand ; d'ailleurs, les ſuffrages de la Nation,

ces grands reſſorts du génie, n'ont accueilli ces eſſais, qu'en raiſon de leur durée, dans la célébration des jeux. L'eſprit abhorre ce partage, & n'entre qu'avec dédain, dans une carriére, où il ſe voit confondu avec mille objets, qu'il ne manque pas de regarder comme fort au-deſſous de ſoi.

Rome qui a emprunté des Grecs, tant de Loix ſages, tant d'uſages utiles, a négligé celui qui a élevé la Grèce au-deſſus de toutes les autres Nations. Je veux dire, l'uſage de lire & de couronner les Poémes, les Hiſtoires, les piéces d'Eloquence, dans les Fêtes publiques & ſolemnelles. Si l'on trouve quelques traces de cet uſage, on en perdoit tout le fruit, en n'en faiſant pas une coûtume expreſſe.

Qu'on ſe rappelle avec quel pompeux appareil, les prix du goût & du génie, étoient diſtribués aux jeux Olympiques,

Olympiques, Neméens; Histmiques, &c. C'étoit dans l'assemblée de toute la Grèce, que les Auteurs étoient couronnés. Les Villes, les bourgs de leur naissance partageoient leurs honneurs. Les couronnes méritées, par leurs Citoyens, leur donnoient quelquefois droit de suffrages dans les délibérations de l'Etat, quelquefois la préséance, quelquefois enfin, elles faisoient lever ces fameux interdits, qui excluoient tout un Peuple, des jeux solemnels & des assemblées générales.

D'ailleurs la Tragédie Grecque avoit, pour ainsi dire, passé par ses différens âges, quand la Grèce parut dans son éclat littéraire. Dans son plus beau siècle, sous Auguste, Rome connoissoit à peine la Tragédie. Sénéque le tragique, ne vint que longtems après, c'est-à-dire, dans un tems où la Langue Latine & le bon goût couroient, à grands pas à leur

décadence. La gloire des Romains étoit paſſée; l'eſprit avoit pris la place du génie, la pointe, l'affectation, celle du merveilleux & du ſublime. Sénéque fut peut-être l'Eſchyle des Romains; mais ils n'eurent n'y Sophocle, n'y Euripide.

On m'objectera ſans doute que Rome, juſqu'à Auguſte, n'avoit point connu l'Epopée, & que cela n'empêcha pas que Virgile ne fît un beau Poéme épique. J'en conviens, mais les Grecs avoient auſſi une Iliade, avant d'avoir des Tragédies. Le génie qui a une marche uniforme, dans un même genie d'ouvrages, change cette marche, quand il change d'objet. Le Poéme épique, eût-il donné l'idée de la Tragédie, comme on peut le croire, n'en eſt pas moins très-différent; c'eſt une machine bien plus étendue, bien plus compliquée. Cette différence ſuffit donc pour faire tomber l'objection.

La musique qui produisoit de si grands effets sur le Théâtre Grec, fut fort négligée des Latins, qui lui substituerent la déclamation, comme plus naturelle & plus propre que le chant, selon eux, à ces représentations ; ils ne l'employerent que comme nous, dans les intermédes, sans la lier au sujet. Ainsi ce vuide a dû diminuer l'éclat du Spectacle, & le merveilleux de l'action Théâtrale.

Chez les Grecs, dira-t-on encore, la Comédie a paru après la Tragédie.

> Des succès fortunés, du Spectacle tragique,
> Dans Athènes naquit la Comédie antique.

Chez les Romains, au contraire, la Comédie a brillé la première, & a même surpassé celle des Grecs. Le génie n'est donc pas uniforme dans ses productions de même genre.

Les Grecs, nous l'avons déja dit,

ſont regardés comme les inventeurs des ſciences & des arts. Dans ce point de vûe, quels ſont les objets qui ont dû ſe préſenter les premiers à leur imagination, dans le genre dramatique? Les grands hommes qui ſe ſont diſtingués dans le Gouvernement, où à la tête des Armées; les événemens qui ont décidé de la conquête, où de la perte d'une Province, où de la conſervation de l'Etat, étoient, pour les Grecs, des objets à jamais frappans & mémorables. Un Poéte avoit-il l'idée de faire revivre des hommes, où des faits dans une action Théâtrale, il devoit choiſir ceux qui avoient une plus éclatante réputation, où qui étoient les plus agréables à ſes concitoyens. Ils furent donc néceſſités à commencer par la tragédie, parce qu'elle eut pour objet des Héros, ou des révolutions qui intéreſſoient alors uniquement.

Les faits hiſtoriques fixent les pre-

miers l'attention. De ces faits aux motifs, & aux moyens qui les ont produits, la gradation eſt toute ſimple. Avant de s'informer du caractère & des mœurs d'Hercule, on jette les yeux ſur ſes exploits, parcequ'ils parlent aux yeux : ſon caractère ne ſe fait connoître qu'à l'eſprit, qu'à la réflexion, qui ne travaillent que ſur les mémoires que les premiers leur fourniſſent. Enfin les grands hommes ont mérité les regards de leur contemporains, avant les ridicules de la vie privée. C'eſt encore pour cette raiſon que les premières Comédies étoient toute ſatyriques.

Les grandes idées nous affectent avant toutes choſes; nous en avons une preuve dans nos jeunes Poétes ; à peine ſavent-ils le méchaniſme des vers, qu'ils entrent hardiment dans la carriere tragique. Au moins, n'y en a-t-il guères qui n'ayent commencé par des Odes. L'eſprit, par une eſ-

pèce d'inſtinct, s'attache aux ſujets, dont la grandeur & l'élévation ſont le plus capables de le ſoutenir.

Les guerres fréquentes des Grecs, ont encore contribué à faire précéder le tragique parmi eux. Ces Peuples, toujours frappés du bruit des armes, & des exercices Militaires, chercherent dans leurs amuſemens même, des images qui entretinſſent leur ame dans la chaleur, dans cette ſituation fiere & un peu ſombre qu'inſpire l'horreur des combats.

Nous voulons des jeux aſſortis à notre état & à nos devoirs. On ne paſſe pas rapidement d'une occupation ſérieuſe, aux excès d'une vie folâtre & diſſipée. Un Philoſophe, ſans ceſſe occupé à ſonder les profondeurs de la Nature, à réſoudre des problêmes, joueroit un mauvais rôle dans ces divertiſſemens, où la joie eſt pouſſée juſqu'à l'ivreſſe.

La Comédie eſt proprement la

parodie de la Tragédie. Elle met en oppoſition les mœurs communes avec les grandes paſſions, avec l'héroïſme. En fait d'invention, le paſſage du grand au petit eſt dans l'ordre univerſel.

Ceux des Poëtes Latins, qui ont commencé à ſe faire connoître par leurs Tragédies, les écrivoient en Grec, & ce fut encore une raiſon du peu de progrès qu'ils firent dans cet art.

Le goût pour les ouvrages dramatiques, n'éclata à Rome, qu'après les guerres de Carthage, au milieu des délices de la paix.

Et poſt punica bella quietus, quærere cœpit;
Quid Sophocles, & Theſpis, & Æſchilus utile ferrent. *

Les Romains n'eurent donc plus d'intérêt à ſe voir rappeller dans

* *Hor. Liv.* 2. *ép.* 1.

leurs Spectacles, les images de la guerre; ils ne ſongerent plus qu'à jouir des douceurs du repos : la Comédie eut donc la préférence, & fit tant de progrès, que Térence l'emporta ſur Ariſtophane & Ménandre ſes modèles.

Enfin Horace, dit encore, « que » les Romains avoient le génie pro» fond, élevé & propre au tragi» que; mais qu'ils craignoient le tra» vail, & croyoient qu'il leur étoit » honteux d'effacer ce qu'ils avoient » une fois écrit. »

Et placuit ſibi natura, ſublimis, & acer;
Nam ſpirat tragicum, ſatis & feliciter audet,
Sed turpem putat, inſcriptis, metuitque lituram.



CHAPITRE II.

Du Théâtre Moderne, & de celui des François. Celui-ci comparé au Théâtre Grec.

L'ITALIE qui, ſous les Médicis, & ſur-tout ſous le Pontificat de Léon X, égala, pour ne rien dire de plus, les Grecs, dans la peinture, dans l'architecture &c. n'approcha pas même des Latins, dans la Tragédie. Si elle en a quelques-unes qui ayent mérité les ſuffrages du bon goût, elles ont été faites depuis ce beau ſiècle. Ses Comédies ont réuſſi; mais elles ne ſont guère que des modèles de ſoupleſſe & d'aſſez baſſe farce. Ses Tragédies en muſique lui ont fait honneur. Ce genre inconnu aux Anciens, & à qui elle a donné l'être, à de grandes beautés. Les critiques qu'on en a faites,

n'ont pu diminuer l'approbation publique.

Il n'y a guère de Nation qui le dispute aux Grecs, dans tous les genres, comme les François. On ne doit point craindre d'être démenti, en avançant que le siècle de Louis XIV, ne céde en rien à celui d'Alexandre. Les Bossuet, les Bourdaloue, sont comparables à Démosthène, à Æschine; les Flechier, les Fénélon sont supérieurs à Isocrates. Dans l'Histoire, dans la Poésie, dans la Tragédie & la Comédie, la France a des Chefs-d'œuvres, que les Grecs ne désavoueroient pas.

L'Histoire du Théâtre Grec est, à la différence des mœurs près, celle du Théâtre François. La ressemblance dans l'origine, & les progrès de l'esprit est parfaite; elle ne l'est pas moins à l'égard des suffrages, & de la réputation que l'un & l'autre se sont acquis par dégrés.

Le Christianisme qui avoit inspiré une juste horreur des combats des gladiateurs, & des bêtes féroces, a en vain proscrit les Spectacles modernes, comme une école d'indécence, & un aliment trop dangereux des passions. L'esprit, qui tend sans cesse à son développement, ne fut point retenu par cette digue puissante. Il chercha à en imposer à la Religion, en fit taire les sages Loix, en l'intéressant, pour ainsi dire, dans les jeux qu'il préparoit au Peuple; car en France, comme dans la Grèce, ce ne fut que lui que le Théâtre envisagea d'abord; son ignorance, ses goûts grossiers & bisarres, sa piété même, toujours mal-entendue, & toujours mêlée de superstitions, furent les premiers moyens dont l'esprit humain se servit pour exécuter ses projets.

Le Théâtre Italien, tout foible, tout ridicule qu'il étoit, s'étoit fait

des partiſans en France. Bientôt cette Nation, capable de tout, vit des Pélerins chanter & repréſenter les actions des Saints, les Myſtères de la Religion; les plus grands Perſonnages de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, Jeſus-Chriſt même, furent mis ſur la Scène.

Chez nos dévots ayeux le Théâtre abhorré,
Fut longtems, dans la France, un plaiſir ignoré.
De Pélerins, dit-on, une troupe groſſiere,
En public, à Paris, y monta la premiere,
Et ſottement zélée, en ſa ſimplicité,
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.

Le vulgaire dévorant avec avidité ce moyen qui lui étoit préſenté, d'allier ſes plaiſirs au culte de ſon Dieu, courut en foule à ces Spectacles; mais la petite portion des gens éclairés les mépriſa, & gémit d'un mélange ſi monſtrueux. Voilà pourtant la premiere époque de la Tragédie Françoiſe. Jodelle eſt notre

Theſpis; Jean de la Péruſe, Garnier & Hardy, ſe contenterent de marcher ſur ſes traces.

Le beau ſemble ne pouvoir naître que de l'imperfection : Il fit des efforts pour ſortir d'une ſi déplorable enfance. La raiſon s'éleva contre des divertiſſemens ſi peu dignes d'hommes ſenſés. Des traits de lumiere qui perçoient, de tems en tems, ce cahos informe, & le deſir de mériter un applaudiſſement plus flatteur, découvrirent une route, où le talent pût entrer ſans rougir. En matiere d'eſprit, on paſſe rapidement, de la connoiſſance du mieux, à la réforme & à la correction. Le Théâtre prit une face nouvelle.

On peut fixer cette ſeconde époque du Théâtre parmi nous, à Triſtan l'Hermite, Mairet, Rotrou & Scudery, dont quelques Piéces ſoutiennent encore la lecture. Ils donnerent un éclat inconnu à la Scène,

dans les décorations, & les habillemens même des Acteurs. Le Poéte & le Comédien s'animerent d'une ardeur mutuelle ; l'un ſubſtitua la régularité du plan, une diction noble, l'éclat des penſées, aux licences extravagantes, aux ſujets peu convenables, à un badinage groſſier ; l'autre, au lieu de la bouffonnerie trivialle, des contorſions, des grimaces, donna à ſon jeu une action honnête, une déclamation aiſée, des geſtes expreſſifs.

Le Théâtre ſe perfectionnoit ; mais trop ſcrupuleux imitateur de la forme ancienne de la Tragédie, dans un état, dont le gouvernement, les mœurs, étoient différens de ceux des Grecs, l'action étoit encore embarraſſée, réfroidie, ſouvent même étouffée par des Epiſodes étrangers, & des chœurs mal-couſus.

Chez les Grecs, le Théâtre étoit annobli & protégé par le Gouverne-

ment, & la Religion, dont il faiſoit partie. En France, il étoit à peine toléré par le Miniſtère, & rejetté par le dogme. Là il étoit fondé par l'Etat, entretenu à ſes dépens, & ſous ſes yeux. Ici, il étoit abandonné à une troupe de gens, la plûpart peu eſtimables, très-intéreſſés, & qui, dans l'accueil même du public, croyoient ne voir que plus de raiſons de le ſoumettre à leur caprice. Là le Théâtre étoit un fond public, un patrimoine national, que la République ſe plaiſoit d'augmenter. Ici ce n'étoit qu'un établiſſement particulier, que l'intérêt de quelques-uns ſoutenoit, mais que la Religion & la Police tour à tour menaçoient de ruiner. Les Anciens avoient conſacrés à la Tragédie des édifices d'une étendue immenſe, & enrichis de la plus magnifique Architecture. Les François la repréſentoient dans une ſalle obſcure, mal décorée, où quel-

ques centaines de perſonnes pouvoient à peine ſe raſſembler. Les uns cachoient les reſſorts de l'illuſion, dans l'appareil le plus grand, le plus pompeux, dans des orcheſtres ſavans & nombreux. Les autres n'étoient remués ni par les ſymphonies, ni par l'éclat du lieu. Ils ſembloient n'aſſiſter qu'à des démêlés domeſtiques.

Qui n'eût dit que tant d'obſtacles condamnoient la Tragédie Françoiſe, à une foibleſſe, & une médiocrité éternelles ? Corneille parut, tous les obſtacles furent ſurmontés. Il porta, même dans ſes eſſais, la Tragédie Françoiſe à la hauteur divine des Grecs. Ce que les Héros de la Fable & de l'Hiſtoire ont fait de plus grand, ont penſé de plus ſublime, ſembla plus grand & plus ſublime encore dans ſes vers. Son ame forte s'élevoit au-deſſus de tout.

Ces anciens Romains, à qui l'a-

mour de la liberté & de la Patrie, inſpiroit les actions les plus héroïques ; Horace, Pompée, Sertorius, ſont au-deſſus deux mêmes dans Corneille. Nouveau Sophocle, la Tragédie, dans toute ſa pompe, naquit de ſon génie, comme autrefois Minerve étoit ſortie tout armée du front de Jupiter. Il ſecoua le joug des Anciens, par le ſecours des Anciens mêmes. Il coupa ces branches ſuperflues, qui dévoroient la ſubſtance d'un tronc, qu'il alloit élever juſqu'aux Cieux. Semblable à ces tourbillons de feu qui conſument tout ce qu'ils rencontrent, il s'ouvrit un paſſage, & ſoumit l'Univers à la force de ſon enthouſiaſme.

Ce phénomène jetta la Cour, la Ville, & la Province dans une eſpèce de raviſſement ; le nom de Corneille voloit de bouche en bouche. On accouroit en foule à ſes Tragédies. La France lui déféra le titre de grand

que l'Auguſte moderne partagea dans la ſuite avec lui.

Tous les Théâtres de l'Europe furent remplis de ſes beaux Poémes. Les Nations les plus éclairées s'empreſſerent à l'envi, à lui payer le tribut de leur reconnoiſſance, & de leur admiration.

La Comédie eut part à de ſi glorieux triomphes; Moliere enrichi des dépouilles des Grecs, des Romains, des Italiens, & ſur-tout des ridicules de ſon tems, & doué de tous les dons qui font le grand Poéte, mit ſur la Scène le Miſantrope, le Tartufe, les Femmes Savantes, les Précieuſes Ridicules, l'Ecole des Femmes, &c. Ces beaux Ouvrages offrirent de nouveaux plaiſirs. Le Théâtre devint le rendez-vous de toutes les conditions, & la ſource des plus doux amuſemens.

L'ignorance avoit été le partage de ce qu'on appelle aujourd'hui les

honnêtes gens. Le ſavoir hériſſé étoit un autre ridicule, mais le bon goût & une ſatyre fine, les corrigerent habilement.

Le Théâtre acquit une conſidération proportionnée aux plaiſirs qu'il procuroit. Il attira les regards du Monarque, entra dans ſes divertiſſemens, & mérita ſes bienfaits & ſa protection : en un mot, il devint un établiſſement chéri & ſcellé de l'autorité Royale.

Cette heureuſe métamorphoſe produiſit de nouveaux chefs-d'œuvres. La France avoit un Sophocle, elle eut bientôt un Euripide. Racine, ce nouvel athlète, gagna les cœurs en les attendriſſans. Ses tableaux quelquefois auſſi grands, mais mieux groupés, mieux deſſinés dans l'enſemble, brillerent auſſi d'une action plus ménagée & plus ſoutenue. A cette correction inimitable, Racine joignit tous les charmes, toute la

fraîcheur, toute la force d'un excellent Coloris. Le pere de la Scène Françoise y fut remplacé par le plus digne rival que la nature ait pu lui opposer. Et en cela Racine l'emporta sur Euripide son modèle, qui n'empêcha pas que Sophocle n'occupât toujours la premiere place.

Par ce que nous venons de dire, on voit les ressemblances que le Théâtre François a avec celui des Grecs, tant dans leur origine que dans leurs progrès. On voit même que les François, par la multitude d'obstacles qu'ils eurent à vaincre, surpasserent les Grecs. Ces obstacles, dont plusieurs subsistent encore, & qui sembloient devoir anéantir le Théâtre dans sa naissance, répandent un plus grand éclat sur les génies qui en ont triomphé, & sur leurs productions.

A Athènes, Sophocle & Euripide ouvrirent & refermerent la Scène.

Si l'Hiſtoire nous parle de quelques Poétes dramatiques après eux, aucun n'a acquis aſſez de célébrité pour conſoler la Grèce de la perte de ces deux grands hommes. On ne vit plus ſur le premier Théâtre du monde, que des piéces foibles & traînantes.

La ſcène Françoiſe l'emporte encore en ce point ſur la Grecque. Les Ouvrages de Crébillon, dont elle pleure la perte chaque jour, & ceux de M. de Voltaire, dont elle voudroit pouvoir égaler la vie à celle de Neſtor, continuent à y mériter les plus grands éloges. Pirrhus, Radamiſte & Zénobie, Œdipe, Mérope, Zaïre & pluſieurs autres Piéces de ces deux rivaux, ſeront toujours vues avec plaiſir. En vain la critique, preſque toujours injuſte, s'eſt élevée contre cette terreur ſombre & vraiment tragique, que l'un inſpire; contre la pompe & la magnificence Théâtrales, que l'autre veut

faire revivre. Le bon goût justifie leurs idées & leur zèle ; leurs Ouvrages, ainsi que ceux de Corneille & de Racine, passeront à la postérité.

Plusieurs jeunes Poétes, encouragés par ces Maîtres, ont tenté d'entrer dans la lice avec eux ; ils ont fait briller quelques étincelles ; mais la suite n'a pas répondu à ces commencemens. Il semble que le Théâtre ne puisse plus se soutenir que par les Poémes des premiers Auteurs. Détaillons les causes de cette triste décadence. Puissions-nous être assez heureux pour les détruire, pour rendre au Théâtre son ancien éclat, & convaincre les jeunes Poétes de l'insuffisance des moyens qu'ils employent, & de la nécessité de les rejetter ! enfin pour forcer le public à donner à leurs productions, des applaudissemens qu'ils leur refusent !

CHAPITRE III.

De la Fable Tragique.

LA Fable, où le ſujet d'un Poéme dramatique, s'entend aſſez ſans définition. Nous ne répéterons point ici ce que tant d'Auteurs ont écrit ſur les ſujets propres à la Tragédie, ſur ceux que le Poéte invente, & ſur ceux qu'il tire de la Fable où de l'Hiſtoire, ſur les changemens qu'il peut faire aux uns & aux autres, ſoit en retranchant des événemens, ſoit en y en ajoutant. Les jeunes gens trouveront tous ces points traités avec ſoin, dans la Poétique d'Ariſtote, dans la pratique du Théâtre de l'Abbé d'Aubignac, dans les diſcours Préliminaires du Pere Brumoy, &c. Nous ne nous propoſons ici de parler que des fautes qui ſe commettent de nos jours,

contre quelques parties du plan, où de la Fable Tragique. Telles sont l'exposition, l'intrigue, la catastrophe. Nous y ajouterons quelques réflexions sur les choses possibles, qui ne doivent point entrer dans cette Fable, parce qu'elles n'ont pas une vraisemblance assez marquée. Nous faisons le plus grand cas, comme on a pu le voir, dans le Chapitre précédent, de l'Auteur de Zaïre; nous savons même que cette haute idée que nous avons de lui, est commune à tous ceux qui ont quelques connoissances, & quelque ombre de goût; mais une estime aveugle lui feroit peu d'honneur. Sa Zaïre a de grandes beautés, puisque malgré un grand nombre de fautes essentielles, elle enlève encore tous les suffrages. Celles que nous avons à reprendre ne regardent que l'exposition.

Fatime ouvre la Scène, en rappellant à Zaïre, ses sentimens

paſſés pour la Religion Chrétienne. Elle voit avec ſurpriſe, que la joie ſuccéde, dans l'ame de ſon élève, à la douleur & à l'affliction; qu'elle ne penſe plus à la France, où le beau ſexe jouit de la plus brillante deſtinée, & ſemble lui préférer la priſon & l'eſclavage. Zaïre répond qu'elle s'accoutume de plus en plus à ſon état, qu'elle ne connoît que le Jourdain & Oroſmane, que le reſte eſt pour elle un vain ſonge. Vous avez donc oublié auſſi Néreſtan, reprend Fatime; la gloire qu'il s'acquît dans les combats contre les Saraſins, la liberté qu'il a obtenue ſur ſa parole, d'aller chercher nos rançons? Il n'eſt plus aux yeux de Zaïre, qu'un Etranger, qu'un Captif qui a tout promis, pour rompre ſes chaînes, & qui ne peut rien tenir. Mais quand il reviendroit, tout eſt changé, il n'eſt plus tems. Elle apprend alors à Fatime, qui a été

abſente quelques mois, qu'elle aime le Soudan, qu'il l'aime auſſi, & qu'il doit l'épouſer. Celle-ci l'en félicite, & lui ſouhaite un bonheur parfait. Elle demande ſeulement ſi ce bonheur n'eſt pas altéré par le ſouvenir de la Foi de ſes Peres. Sais-je, réplique Zaïre, ce que j'ai été, & ce que je ſuis ? Connois-je mes parens ? Vous êtes née Chrétienne, dit Fatime, cette Croix que vous portez, & dont je vous ai ſouvent parée, en eſt la preuve.

Zaïre ſoutient qu'elle eſt Muſulmanne dès l'enfance, que c'eſt de cet âge & des lieux qu'on tient ſa créance. Néanmoins, ajoute-t-elle, cette Croix m'a quelquefois inſpiré du reſpect & de l'effroi. Néreſtan, dans ſes entretiens, me l'a ſouvent fait chérir; mais j'aime Oroſmane, il règne ſeul ſur mon cœur. *J'ai tout oublié.* Elle peint à Fatime la bonne grace, les exploits, le pou-

voir d'Orosmane, & ne veut l'aimer que pour lui-même. Il se fait entendre, & Zaïre qui ne l'a pas vu depuis deux jours, en est charmée. Son cœur vole au-devant de lui. Orosmane lui marque toute la violence de son amour, lui déclare la résolution où il est de l'épouser, au mépris des Loix de sa Nation, & de ne la point gêner par une garde injurieuse. Il ajoute qu'il ne veut devoir son bonheur qu'à un retour de tendresse égale à la sienne. Vous êtes le plus heureux mortel, interrompt-elle, si votre bonheur dépend de ce retour.

On apprend à Orosmane, que l'Esclave Chrétien, qu'il avoit laissé partir sur sa parole, est revenu. Pourquoi n'est-il pas entré, dit le Soudan? Un Roi doit être accessible à tout le monde. Nérestan paroît, & annonce au Sultan qu'il apporte la rançon de Zaïre, de Fatime & de dix

Chevaliers ; mais que ſa fortune épuiſée, l'oblige de reprendre les fers dont il les délivre. Oroſmane lui rend ſon argent, y joint de grandes largeſſes, & quatre-vingt-dix autres Chevaliers, mais il retient Zaïre & Luſignan, que perſonne ne pourra lui enlever qu'avec la vie. Néreſtan le fait reſſouvenir qu'il avoit promis de les lui remettre. Ce prince lui réplique qu'il veut les garder, & lui ordonne de quitter ſes Etats avant le lever du Soleil. Il renvoye enſuite Zaïre dans le Sérail, pour y commander en Sultane. En ſortant avant elle, Néreſtan lui avoit jetté un regard, où ſa douleur étoit peinte. Oroſmane en devient jaloux, puis il condamne cette foibleſſe, rend juſtice à Zaïre, & ſort pour aller penſer une heure aux affaires de l'État.

Voilà un extrait fidèle de l'expoſition de ce Poéme. Les Interlocuteurs de ce premier Acte, ſont enve-

loppés d'un nuage épais, qui laiſſe entrevoir avec peine leur état, & les raiſons qui les font agir. Conſidérons-les comme perſonnages; nous analiſerons enſuite leurs caractères.

Fatime eſt une eſclave éloignée de Zaïre depuis deux mois, qui ſe retrouve auprès d'elle ſans dire un mot de la cauſe de ſon abſence, ni de celle de ſon retour; ſi elle eſt la gouvernante de Zaïre, pour quoi en a-t-elle été ſi longtems ſéparée? Si elle ne l'eſt pas, que fait-elle donc auprès de Zaïre, qui n'eſt, elle-même, qu'une Eſclave confondue avec les autres? Il y a pourtant lieu de préſumer que Fatime eſt chargée d'en prendre ſoin.

La ſurpriſe où elle eſt, de voir Zaïre ſi changée, étoit une raiſon toute ſimple d'entrer en matiere, ſans parler d'abſence. D'un autre côté, Fatime eſt Chrétienne, & il n'eſt pas dans les mœurs Turques, de confier

des enfans qu'ils ne manquent jamais de faire élever dans leur Religion, à des Efclaves Chrétiens. Quel rôle joue-t-elle donc auprès de Zaïre ? Il eft vifible que c'eft celui dont le Poëte a eu befoin.

Fatime eft une femme du commun, qui peut avoir entendu parler des combats des Chrétiens, contre les Infidèles : mais comment fait-elle que Néreftan s'y eft diftingué, & ne fait-elle pas qui il eft ?

Il y a des chofes que le vulgaire doit ignorer. S'il en eft inftruit, l'art doit indiquer comment il les a apprifes. L'état de ce perfonnage, n'eft pas bien conftaté. Il ne paroît donc pas ce qu'il doit être.

Du berceau, Zaïre fut conduite en efclavage, après la prife de Cæfarée; fille de Lufignan, elle fut fans doute trouvée dans fon Palais. En ce cas, quelque confufion qu'on fuppofe dans une Ville prife d'affaut,

le Soudan avoit trop d'intérêt à ſe rendre maître de Luſignan & de toute ſa famille, pour qu'il n'eût pas donné les ordres les plus précis à cet égard. Depuis ſon eſclavage, Néreſtan avoit eu quelques entretiens avec elle, lui avoit parlé de cette croix, qu'elle portoit, & avoit dû la reconnoître à ce bijou, dont il avoit été paré lui-même. Il n'eſt donc pas vraiſemblable que Néreſtan n'ait pas ſçu que Zaïre étoit ſa ſœur, qu'elle étoit de la famille des Luſignans, & ne lui en ait jamais parlé.

Zaïre étoit élevée dans la Loi Mahométane, par une Eſclave Chrétienne; nous avons déja dit que cela étoit abſurde : ainſi ce perſonnage eſt, on ne peut pas moins, dans la vraiſemblance Théâtrale.

Je ne parlerai point ici d'Oroſmane, ce que j'ai à en dire, ne regardant que ſon caractere.

Je n'ai jamais vu de perſonnage ſi ſingulier que celui de Néreſtan. Selon Fatime, il étoit en âge de porter les armes; il avoit acquis beaucoup de gloire dans divers combats contre les Infidèles. Selon Néreſtan, il n'étoit eſclave que depuis que Cæſarée étoit tombée au pouvoir du Soudan; & dans ce tems malheureux, il étoit dans le bas âge.

. . . . Cæſarée en cendre.
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers,
Qui frapperent mes yeux à peine encore ouverts.
Je ſortois du berceau.

S'il ſortoit du berceau, il n'avoit pu acquérir de la gloire dans les combats, dont parle Fatime. S'il s'y eſt diſtingué, comme elle le dit, il ne ſortoit pas du berceau. Lequel croire de Fatime ou de lui? Croyons Fatime pour un moment, s'il s'étoit diſtingué

diſtingué dans les guerres précédentes, il avoit au moins treize à quatorze ans ; il avoit donc connu ſon pere, il l'avoit vu mettre dans les fers ; depuis ſa captivité, il ne le connoiſſoit plus ! Sans doute il avoit eu une de ces maladies qui ôtent la mémoire de ce qu'on a vu & de ce qu'on a fait ! Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de concilier de pareilles contradictions. Ce n'eſt pas tout : Néreſtan parti pour la France depuis deux ans, y a recueilli la rançon de Zaïre, de Luzignan, & de dix Chevaliers Chrétiens ; il arrive tout-à-coup, entre au Sérail, & ſomme Oroſmane de lui rendre les Captifs. Il n'y a aucune Nation, dont les mœurs permettent une conduite ſi cavaliere auprès des Souverains : reconnoit-on là le cérémonial des Potentats d'Aſie ? Ont-ils jamais donné une

pareille audience ? Il eſt vrai qu'Oroſmane dit :

En tout tems, en tous lieux, ſans manquer de
  reſpect,
Chacun peut déſormais jouir de mon aſpect. *

Mais cet ordre qu'il donne à l'occaſion de Néreſtan, il ne l'avoit pas encore donné, comme ce *déſormais* le prouve ; ainſi Néreſtan agit ſans raiſon & ſans égard pour les mœurs & pour la dignité du Soudan. Voilà donc trois perſonnages de cet acte, dont deux ſont principaux, qui ne ſavent ni ce qu'ils font, ni pourquoi ils le font. Leurs caractères ne ſont pas mieux ſoutenus.

---

* Voici comme on lit ces vers, dans un diſcours de Corneille au Roi.

En tout tems, en tous lieux, ſans manquer de reſpect,
Chacun peut, chaque jour, jouir de mon aſpect.

Fatime marque à Zaïre que la joie & les nouveaux ſentimens que le Sérail lui inſpire, lui cauſent à elle-même de l'étonnement. Elle y mêle des reproches & des conſeils, qui tendent à faire reſſouvenir Zaïre de ſa Religion, de l'état où elle eſt réduite, & de ce qu'on fait pour elle. Cela eſt dans l'ordre; mais cette jeune beauté lui a-t-elle appris la cauſe de ce changement, & les eſpérances qu'elle a conçues? Loin que cette confidence aigriſſe la gouvernante, elle entre dans ſes vues; elle eſt flattée de l'hymen que lui propoſe le Soudan; elle l'en félicite, & lui rend d'avance l'hommage de ſa ſoumiſſion. On diroit envain que le caractère de ces ſortes de gens change à l'aſpect d'une plus brillante fortune. L'intérêt de la Religion l'emporte toujours en eux ſur tout autre motif, & cet intérêt n'a jamais plus de force que ſur le vul-

gaire. Il y a donc une disparate sensible dans le caractère de Fatime.

Nérestan est un Chrétien, qui ne sait ni ce qu'il est, ni à qui il appartient : s'il ne sait pas ce qu'il est, sur quel fondement promet-il la rançon de l'héritier du Trône à Orosmane ? N'a-t-il pas l'air d'un jeune étourdi, qui promet au hasard de ne rien tenir ? N'importe, le succès a passé son espérance; il revient avec toutes les rançons, & dit à Orosmane:

Mais graces à mes soins, quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix, ma fortune épuisée;
Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux,
De faire ici pour moi, ce que j'ai fait pour eux.
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
. . . .
..... Je viens me mettre en ton pouvoir . . . . .

Où a-t-il pris cette fortune, puis-

qu'il ne connoiſſoit point ſa famille ? Un homme qui n'avoit rien, nous dit que ſa fortune eſt épuiſée !

Zaïre eſclave dès l'enfance, ignorant qu'elle fût faite pour un meilleur ſort, eſt ſuppoſée avoir mené une vie triſte, s'être abandonnée à une profonde douleur, s'être nourrie d'amertume & de larmes. A-t-on jamais vu un tel chagrin dans les enfans ? Elle a ſuccé les principes de la Loi de Mahomet avec le lait. Cependant ſa gouvernante lui parloit ſans ceſſe de la foi de ſes peres ; elle eſt Chrétienne où Muſulmane au gré du Poëte. Voyons ſi le caractère du Soudan eſt mieux ſoutenu.

Ce prince renvoie en France un eſclave, abſolument privé de toute reſſource, ſur la promeſſe qu'il lui rapportera la rançon de douze Chrétiens, au nombre deſquels il met Luzignan. N'auroit-il pas dû rire d'une pareille propoſition ? Il ac-

corde tout : on lui apporte ces rançons ; alors il s'avise de vouloir garder Luzignan ; il se ressouvient qu'il a des droits au Trône, & que *ces droits sont un crime.*

Il connoissoit bien peu ses intérêts, quand il promit de le rendre, ou il avoit fait de grands progrès dans la politique, depuis le départ de Nérestan ! Il n'avoit pourtant pas de nouvelles raisons qui fondassent son refus. Ce Prince, scrupuleux observateur de la foi qu'il avoit donnée, relève encore ce mérite, par une action digne du plus généreux Monarque, pour manquer à sa parole par caprice, & sans autre motif que sa volonté ! Ne voit-on pas que le Poëte vouloit que les larmes seules de Zaïre, pussent procurer la délivrance de son malheureux pere ! Cet incident a des beautés ; mais comment est-il amené ? Pour Zaïre, il l'a refuse absolument. Nérestan au

déſeſpoir de ce double refus, j'ignore encore pourquoi ; (car on ne devoit lui donner que de la compaſſion,) quitte Zaïre en la regardant douloureuſement. Auſſi-tôt Oroſmane, qui vient de recevoir d'elle, l'aveu le plus paſſionné, prend de l'ombrage d'un coup d'œil, qui n'avoit rien que de naturel.

Voilà le premier acte de la Tragédie de Zaïre, où les perſonnages ſont ſans ceſſe oppoſés à l'âge, à l'état, aux intérêts qu'on leur donne, & à eux-mêmes. Ce qu'il y a de plus facheux, c'eſt que le ſuccès éclatant de cette Piece, a ſemblé autoriſer le mépris de l'art, & l'oubli de l'économie générale.

Nous devons rendre juſtice ici pour l'expoſition, à un ouvrage que nous avons crû pouvoir condamner dans un autre endroit. C'eſt à Hypermneſtre, dont le ſujet eſt expliqué ſans longueurs & avec netteté. On y

voit l'action en gros qui semble se terminer, mais dont un incident bien amené retarde la fin. Elle ne montre pas toute l'action, & c'est la quatrieme regle que les maîtres prescrivent pour l'exposition. Qu'il est doux même, en remarquant les foiblesses dont l'humanité est capable, d'admirer en même tems les beautés qu'elle nous présente!

Les Comédiens accoûtumés à donner des loix aux auteurs, font plus : ils en prescrivent à l'art lui-même. Le premier acte, selon eux, (nous en avons entendu qui raisonnoient ainsi) ne doit contenir que l'exposition, & l'action ne commencer qu'au second. Si l'Auteur a bien fait son précis dans une ou deux Scènes, s'il lui est presque impossible de lier le premier Acte au second, sans un commencement de nœud, tant pis pour lui. Les Comédiens ont leurs principes comme le Drame. Il faut les suivre, & le

peu d'égard que quelques Auteurs y ont eu, a fourni à ces nouveaux maîtres une raiſon de plus pour refuſer leurs Pieces. Il eſt inutile de s'étendre ſur cette prétendue régle ; au premier coup d'œil on en ſent tout le mérite.

Le nœud de la Tragédie en eſt la partie principale. C'eſt lui qui l'anime, qui l'a vivifie d'un bout à l'autre. Il eſt formé ſur de ſimples incidents, comme dans Œdipe, ſur l'oracle ambigu d'Apollon, & dans Athalie, ſur le ſonge de cetre Princeſſe; ſur des paſſions comme dans le Cid, ſur l'amour de Rodrigue pour Chimene; ou ſur des incidents & des paſſions, comme dans Rodogune, ſur le droit d'aîneſſe, que Cléopatre promet de donner à l'un de ſes enfans jumeaux; ſur la haine de celle-ci pour celle-là; & ſur l'amour des deux jeunes Princes pour Rodogune. Cette derniere eſpèce d'intrigue eſt préférée, parce qu'elle fournit une matiere plus abondante;

parce qu'en effet elle produit plus de mouvemens contraires, & plus de combats. Nous ne donerons point d'analyſe d'une intrigue défectueuſe, les exemples n'en ſont pas rares. Ceux à qui cette analyſe ſeroit utile, pourront ſe ſatisfaire, en prenant dans celle que nous ferons plus bas d'Alzaïde, ce qui a rapport à l'intrigue. On trouvera de même un exemple d'un dénouement vitieux, dans le tableau exact que nous eſquiſſerons ailleurs du dernier Acte d'Hypermneſtre.

Il nous reſte à parler des choſes poſſibles, mais non vraiſemblables, qu'on mêle mal-à-propos dans la fable tragique. Perſonne ne doute qu'il n'y ait des vérités qui ne peuvent être miſes ſur la Scène. Il eſt de fait qu'Œdipe ſe crêva les yeux. Mais comme l'a ſagement remarqué le grand Corneille; » cette éloquente » & ſérieuſe deſcription que Séneque

» fait de la maniere dont ce malheu-
» reux Prince ſe crêve les yeux, ce qui
» occupe tout le cinquieme Acte, fe-
» roit ſoulever la délicateſſe de nos
» dames, dont le goût attire aiſément
» celui du reſte de l'auditoire. »

Il eſt auſſi des incidens poſſibles, que le Poëte ne peut employer. Un homme peut mourir d'apoplexie, ou d'un coup de foudre, ou dans les tranſports d'une joie immodérée. Un autre peut ignorer des évenemens auxquels il a le plus grand interêt. Mais tout cela n'eſt pas vraiſemblable, & la vraiſemblance eſt eſſentielle à l'action tragiqne.

On fait paroître & mourir Luzignan, dès qu'il a vu ſes enfans. Loin que cet incident ait été préparé, on a fait dire à ce pere infortuné.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

On le repréſente comme un vieillard ferme & intrépide, qui engage

les Chrétiens à l'être comme lui, & quelques inſtans après on annonce à Zaïre qu'elle ne le verra plus.

Il touche (*dit Nèreſtan*) à ſon heure derniere.
La joie en nous voyant par de trop grands efforts,
De ſes ſens affoiblis a rompu les reſſorts.
Et cette émotion, dont ſon ame eſt remplie,
A bien-tôt épuiſé les ſources de ſa vie.

Toutes ces raiſons ne rendent la choſe que poſſible, & elles devoient lui donner un dégré ſuffiſant de vraiſemblance. Il falloit peut-être que le ſpectateur vît Luzignan dans l'émotion dont on parle. Il falloit qu'il lui montrât les effets de cet épuiſement, qui ſucceſſivement détruiſoient la machine, & rompoient le reſſort des ſens. L'inquiétude même où ce tendre pere étoit de ſavoir ſi ſa fille abandonnoit une fauſſe Religion pour la vraie, y auroit encore contribué; mais on vient de voir un Prince raſſuré ſur la foi de ſa fille, exciter ſes

amis à partager ſa fermété, remettre ſon ſort & celui de ſes enfans entre les mains de ſon Dieu; & tout-à-coup ce Héros oublie ſon intrépidité, ſuccombe à ſa joie, & expire. Aſſurément cette mort eſt trop mal préparée pour avoir le caractère de la vraiſemblance. Ce vieillard étoit néceſſaire pour la reconnoiſſance. On l'a fait vivre juſque-là. Il étoit inutile dans la ſuite de la Pièce : il falloit bien qu'il mourût.

Dans l'Œdipe du même Auteur, Philoctète, parent de Laïus, lié encore à ſa famille& à Jocaſte, par les nœuds de l'amitié, ignore la mort de Laïus, la victoire d'Œdipe ſur le Sphinx, le mariage du Vainqueur avec Jocaſte, & le Trône de Thebes perdu pour ſa propre maiſon. Je demande s'il eſt naturel que de pareils événemens aient été ignorés d'un Prince Grec, & qui, comme parent & ami de la famille de Laïus, y avoit un double

intérêt. Je veux néanmoins qu'il n'ait rien sû, jusqu'au voyage qu'il fait à Thebes. N'a-t-il pas du en apprendre une partie en arrivant sur le territoire Thébain ? La peste qui le ravageoit ne devoit-elle pas servir d'entretien à la Campagne comme à la Ville ? Le Peuple qui, dans le récit de ses malheurs, n'oublie jamais les auteurs vrais ou faux, qu'il en soupconne, avoit-il gardé le silence exprès ? Philoctète avoit-il fermé les yeux à la consternation où tout le royaume étoit plongé ? Ne suffisoit-elle pas pour que de lui-même, il en demandât la raison ? Mais il ignore tout, il arrive pour visiter Jocaste, motif de bien peu de poids, il fait une Scène d'injures avec Œdipe, & s'en retourne avec aussi peu de raison, qu'il en avoit eu de venir.

Je ne crois pas qu'il soit bien difficile d'ajuster de pareils person-

nages à une action Théâtrale. Concluons que la vérité & la possibilité sont déplacées sur la Scène, si elles n'y sont pas vraisemblables, & que les exemples que nous venons de citer, n'ont pas peu contribué à la Décadence du Théâtre.



CHAPITRE IV.

De l'illusion Théâtrale.

L'ILLUSION Théâtrale est, dans tout ce qui appartient à la Scène, un assemblage de circonstances, une suite de rapports, qui fait prendre l'image pour la chose même, la vraisemblance pour la vérité. C'est une douce violence que le Théâtre fait au spectateur, pour l'intéresser à l'action, & lui cacher la source de ses plaisirs. Cette illusion est d'autant moins facile à produire, sur les Théâtres modernes, qu'ils sont peu propres à en imposer, & que l'on ne s'y rend guère que comme à un jeu auquel on sait qu'on ne prendra nulle part. A des obstacles qui seuls suffiroient pour faire naître le dégoût, & déserter la Scène, on en ajoute

chaque

chaque jour qui précipitent la Décadence.

Le Théâtre eſt un lieu de preſtige, où le jeu du meilleur Acteur, dénué des acceſſoires, ne pourroit jamais forcer le ſpectateur, qui ſait qu'il va voir une fiction, à croire que c'eſt une action véritable. Or quels ſont ces acceſſoires, ſinon la ſituation particuliere où doivent ſe mettre les Acteurs, leurs habits, le lieu de la Scène, les décorations, & même les inſtrumens?

L'Acteur en montant ſur le Théâtre doit, en quelque ſorte, dépoſer l'homme, pour ne montrer que le perſonnage qu'il va repréſenter. Plus il ſe reſſemblera, plus ſon imitation ſera imparfaite. Il ſeroit donc à ſouhaiter qn'on ne pût le reconnoître. Si l'on dit c'eſt un tel, l'illuſion en ſouffre, & dès-lors l'action Théâtrale diminue.

Si dans les derniers momens qui

ont précédé le Spectacle, il s'est occupé d'autres choses que de son rôle; il lui faudra de grands efforts pour se mettre dans la situation qu'il exige. Ces efforts donneront à son jeu un air contraint & emphatique, qui, dans le moment où il est essentiel de commencer l'illusion, choquera toutes les vraisemblances, & ne montrera qu'un Acteur embarrassé de lui-même.

Voilà pourtant ce qui arrive tous les jours. Les femmes ne sont pas plutôt habillées, qu'elles descendent dans les foyers, pour y faire la conversation, y recevoir les douceurs & les fleurettes du petit maître, du magnifique Financier, ou du Marquis important. Les hommes descendus à leur tour, se mêlent à cette foule tumultueuse, & y tiennent leur coin. Les uns se font prier pour être d'un petit souper; les autres se querellent quelquefois. Desorte qu'ils entrent

ſur la Scène, dans des mouvemens de colere, quand ils doivent paroître ennivrés des impreſſions de la joie, ou de celles-ci, quand leur rôle demande ceux-là.

J'ai toujours été étonné que les Comédiens, pour leur propre intérêt, n'aient pas imaginé de ſe retirer dans un lieu particulier avant le ſpectacle, pour ſe raffermir enſemble dans leurs rôles, & prendre l'état qui leur eſt propre. Ces courts inſtans de recueillement produiroient de grands avantages. L'Acteur ſe rappelleroit la marche générale de la Pièce; mettroit ſes ſens en haleine, & loin de parroître ſortir de la gayeté tumultueuſe des foyers, il ſembleroit affecté des mêmes ſoins, des mêmes vûes, dont les perſonnages étoient eux-mêmes occupés pendant l'action. Les premiers mots qu'il entendroit, lui cauſeroient-ils une grande ſurpriſe? Il en auroit déja ſaiſi la ſituation; ſon

visage, sa figure marqueroient, comme dit Riccoboni, un étonnement dont le spectateur seroit frappé. Celui-ci n'auroit aucune idée qui le contrediroit. Non-seulement l'Acteur parroîtroit tout ce qu'il doit être; mais le public seroit dans la disposition la plus favorable.

Rien de si commun que de voir sur le Theâtre des Acteurs immobiles, quant ce n'est pas à eux à parler; ou qui, d'un air distrait & désœuvré, portent leurs regards ça & là sur les spectateurs. Comment dans cet état opéreroient-ils cet ensemble, qui naît d'une correspondance, d'une liaison exactes du jeu & de l'action de tous ceux qui sont sur la Scène?

Au contraire, dit Riccoboni le fils, ils y nuisent par leur indolence. Tous les Acteurs doivent donc concourir à augmenter la force de l'expression de celui qui parle; & s'ils y réussissent

aux yeux du ſpectateur, n'aident-ils pas fortement à le ſéduire?

Des hommes qui viennent de rire, de folâtrer avec les Comédiens, ſont-ils bien pénétrés de ce que ceux-ci leur diſent à l'ouverture de la Scène? Ceux des ſpectateurs qui n'ont pas les mêmes droits, mais qui ne ſavent pas moins ce qui ſe paſſe dans les foyers, ſont dans la même diſpoſition que les premiers; ainſi les uns & les autres ſont prévenus contre le piége qu'on tend à leur raiſon. Quelquefois on eſt au ſecond Acte, qu'ils n'ont point penſé aux Héros qui ſont repréſentés. Heureux encore s'ils les entrevoient dans le reſte de la Piéce! voilà pourquoi tant de gens ſortent du Théâtre avec la tranquillité, la froideur qu'ils avoient en y entrant.

Nous n'avons garde de dire avec l'auteur du *Comédien*, » que le Théâtre Fran-» çois ſe paſſe aiſément des décora-

» tions; que la vérité des Scènes &
» des discours, soutenue de la véri-
» té du jeu des Acteurs, subjugue
» quelquefois tellement notre imagi-
» nation, que nous ne prenons pas
» garde à la maniere dont la salle est
» décorée. »

On ne trouvera guère de ces imaginations que dans des gens qui n'ont point encore vu le Théâtre, ou qui n'en ont qu'une foible idée. De pareils spectateurs seroient sans doute ravis en extase, à la représentation d'une Piéce dragmatique, fût-elle jouée dans une grange.

Mais pour peu que l'on entende cette partie, il est certain qu'on n'exigera pas moins l'unité des convenances, que l'unité du lieu. Les unes sont, ainsi que l'autre, fondées sur la nature du Poëme dramatique.

Une action ne se passe pas dans des espaces imaginaires. Un lieu déterminé ne lui est pas moins nécessaire

que les perſonnages. Ce lieu eſt-il dans une armée, dans un camp, dans un palais ? L'événement arrive-t-il le jour ou la nuit ?

Il faut que l'on me mette au milieu d'une armée, ſous des tentes, dans un palais, que je voie le jour ou la nuit, ou je ne croirai jamais y aſſiſter. J'arrive à la Comédie comme dans un appartement d'ami. Il faut détruire cette idée ; il faut me tranſporter dans le palais d'Auguſte, dans le ſérail, dans le Temple du peuple de Dieu, dans le camp d'Alexandre. Si je vois toujours la ſalle, je prends peu d'intérêt à la repréſentation.

On ne peut donc me tranſporter dans le lieu de la Scène, qu'à l'aide des décorations. Plus elles ont de reſſemblance avec ce lieu, plus je ſuis agréablement ſéduit.

Loin de perſuader aux Comédiens qu'ils peuvent ſe paſſer des décora-

tions, on ne peut trop leur en démontrer l'utilité.

Il ſeroit bon même que chaque Piéce eût les ſiennes. N'eſt-il pas ridicule qu'une décoration rongée de pouſſiere & preſqu'en lambeaux, ſerve à une Pièce nouvelle, à laquelle elle n'a nul rapport ? Ne diroit-on pas que les Comédiens cherchent à augmenter la prévention où eſt le ſpectateur contr'eux, au lieu de lui faire illuſion ? Ne ſemblent-ils pas lui aſſurer, en lui mettant ces vieux débris ſous les yeux, que ce n'eſt qu'une fiction qu'il va voir, & qu'il ne doit pas être la dupe des efforts qu'ils font, pour lui donner comme original, ce qui n'eſt qu'une copie ?

Il eſt honteux ſans doute, aux Comédiens François, que leur Théâtre, où ſe jouent les chefs-d'œuvres de l'eſprit humain, le céde à cet égard, même aux ſpectacles forains.

Ce n'eſt pas tout : une piéce demande-t-elle de la dépenſe ? Ils ne la joueront point. Quelque bonne qu'elle puiſſe être, l'Auteur a perdu ſon tems. La troupe n'entend point faire de frais. Le Théâtre n'eſt-il pas un fond qui rapporte ſans culture ? On s'en apperçoit aſſez.

Les Comédiens Italiens ne penſent pas de même. Ils n'épargnent ni peine, ni ſoins, ni frais pour attirer le public. » C'eſt aſſez l'ordi-
» naire, dit l'Auteur du Comédien,
» que des enfans adoptifs, aient plus
» d'attention que nos vrais enfans,
» à ſe rendre dignes de notre ten-
» dreſſe. »

Les connoiſſeurs pouſſent ſi loin la délicateſſe ſur ce point, que les habits même des Acteurs les réfroidiſſent, s'ils ſavent qu'on leur en ait fait préſent, ou que l'Acteur, mal dans ſes affaires, n'ait pas du en avoir de ſi magnifiques. Ces idées inter-

rompent dans leur eſprit, l'action Théâtrale, démaſquent le Héros, & laiſſent voir l'Acteur tout entier.

De pareilles bagatelles, me dira-t-on, ne peuvent porter de grands coups. Je réponds qu'il n'y en a point de petits contre l'illuſion. C'eſt un édifice de carte qui tombe au moindre ſouffle. Nous ſavons que les repréſentations Théâtrales nous trompent ; nous nous plaiſons à en être trompés. Mais pour peu qu'on nous faſſe ſentir notre erreur, nous voyons le plaiſir s'enfuir avec elle.

Il eſt rare que dans les grands rôles, les Comédiens ne ſoient pas habillés aſſez magnifiquement ; parce qu'en ſuivant le *Coſtume*, ils ſervent leur amour propre. Ils n'ont pas aſſez à gagner dans les rôles inférieurs, pour heurter les convenances. Il n'en eſt pas de même des Comédiennes ; elles montrent dans tous les rôles le deſſein de plaire. On les voit dans

les cas où elles devroient être miſes avec ſimplicité, affecter une magnificence déplacée. Si elles parroiſſent en corſet, elles ſavent le rehauſſer par des rivieres de diamans. » Si nous » ne devons pas eſpérer, dit encore » l'Auteur que nous venons de citer, » que les Comédiennes préfèrent à » l'ajuſtement, ſous lequel elles croiront dompter plus aiſément les » cœurs, celui ſous lequel elles réuſſiroient d'avantage à tromper les » yeux ; nous n'en aurons pas moins » toujours le droit de nous plaindre » de cet abus. Nous n'exigeons point » d'elles, ſur le Théâtre, un étalage » intéreſſé de leurs charmes ; mais un » jeu vrai, & un air qui convienne » de tout point aux rôles qu'elles re-» préſentent. » Dès qu'on ne voit que L'Actrice, on oublie le perſonnage, & la Pièce manque ſon but.

C'eſt pour cela que nous ne pouvons être de l'avis de l'Auteur dont

nous parlons à l'égard de l'âge des Acteurs. Il prétend qu'on voit, sans être blessé du défaut de vraisemblance, qu'on voit même avec plaisir une jeune Comédienne, se charger d'un personnage de vieille, &c. Si les drames sont des imitations, on y doit montrer dans tous les accessoires, la plus parfaite ressemblance qu'il est possible. Si une jeune Actrice peut jouer le rôle d'une vieille, celle-ci peut faire le personnage d'un jeune. Si on peut s'écarter de la vraisemblance en ce point, on le pourra en mille autres, & les drames ne se ressembleront plus à eux-mêmes. Cela arrive sans doute, mais eet abus est une atteinte formelle à l'art & à l'illusion qu'il doit soutenir sans cesse.

Disons plus; si le spectateur a lieu de soupçonner que ce que dit l'Acteur, ne s'accorde pas avec sa conduite; cette dissonance lui fait aussitôt oublier le personnage, pour ne

s'occuper que du Comédien. Qui eſt-ce qui n'a pas entendu mille fois les ris moqueurs, éclatter aux diſcours d'ingénuité, d'innocence & de fidélité d'une Actrice, à qui le public refuſoit ces vertus ?

Voilà aſſurément une des raiſons pour laquelle on a plus de plaiſir, quand on va au Spectacle pour la premiere fois. On ne connoît point les Acteurs, & il eſt plus facile de les prendre pour les perſonnages mêmes.

Si je ne craignois d'avancer une héréſie Théâtrale, je dirois que c'eſt auſſi une des cauſes du dégoût, qu'on ſent à un certain âge, ou quand on a beaucoup fréquenté les Spectacles, des repréſentations qui s'y donnent. Tous les reſſorts de l'illuſion ſont uſés. On ne prend plus d'intérêt aux Pièces, qui ne paroiſſent ſur la Scène, que ce qu'elles ſont à la lecture.

On a dit quelque part, que pour

bien connoître si un Acteur joue juste, il faudroit se boucher les oreilles. Je crois moi que pour nous conserver de la sensibilité pour le Théâtre, il faudroit fermer les yeux, & n'ouvrir que les oreilles. Si on ne faisoit qu'entendre, on ne seroit jamais choqué des défauts qui nuisent à l'illusion, soit dans les Acteurs, soit dans tout ce qui les accompagne.

Il est encore une obstacle fort commun à l'enchantement Théâtral. Ce sont ces battemens de mains, pendant lesquels l'Acteur ne manque jamais de suspendre l'action. Il vaudroit mieux, pour les connoisseurs délicats, qu'il continuât son jeu, ils ne perdroient que quelques mots, & ces mouvemens de terreur, qu'on vient d'exciter en eux, ne seroient point réfroidis. L'expression visible de l'Acteur en diroit assez pour suivre le fil de la Pièce. Au lieu que la représentation cessant, ils ne pen-

ſent plus qu'au bruit qui ſe fait, & la magie diſparoît totalement à leurs yeux.

Nos Acteurs, dans le même Spectacle, quittent le cothurne, pour le ſoc & le maſque comique. Il en réſulte que celui qui vient de les entendre parler en Héros, en bergers, en pères de famille, en marquis, ne les prennent plus que pour des Comédiens, & ne voient plus les perſonnages.

Pourquoi les Anciens donnoient-ils des maſques à leurs Comédiens? Pourquo les nôtres mêmes, jouent-ils avec des habillemens à la Romaine ou à la Grecque? Sinon, pour que les connoiſſant moins, on s'occupe uniquement de ceux qu'ils repréſentent.



CHAPITRE V.

De la Musique ancienne & moderne, & des chœurs. De la Musique récitative & à plusieurs parties.

UNE bonne musique réveille l'imagination, échauffe les sens, & dispose l'ame aux charmes de la Poésie. Dans les entre actes, elle cause une variété nécessaire aux bons esprits sur-tout, en qui les idées se pressent rapidement, à chaque mot du récit. Ces imaginations consommées par un feu si actif, ont besoin de repos & de nouvelles forces. Elles trouvent l'un & l'autre dans la musique, qui donnant un cours moins vif aux esprits, répare leur force épuisée. C'est pour cela que les Anciens avoient partagés leurs Poëmes en actes & en chœurs. Ces derniers soutenoient l'at-

tention du ſpectateur en le délaſſant.

Corneille trouve cette maniere de diſtinguer les actes moins commode que la nôtre. » Car, dit-il, ou l'on » prêtoit attention à ce que chan- » toit le chœur, ou l'on n'y en prê- » toit point. Si l'on n'y en prêtoit; » l'eſprit de l'auditeur étoit trop ten- » du, & n'avoit aucun moment pour » ſe délaſſer. Si l'on y en prêtoit » point, ſon attention étoit trop » diſſipée par la longueur du chant, » & lorſqu'un autre acte commen- » çoit, il avoit beſoin d'un effort de » mémoire, pour rappeller en ſon ima- » gination ce qu'il avoit déjà vu, & en » quel point l'action étoit demeurée. »

En portant aux déciſions de ce grand homme, tout le reſpect qui leur eſt dû, nous ſeroit-il permis d'approfondir ſes raiſonnemens ? Dans la premiere ſuppoſition, l'eſprit de l'auditeur étoit trop tendu, & n'avoit pas un moment pour ſe délaſſer.

Pour nous délasser, il n'est pas toujours nécessaire d'un plein repos. Il suffit souvent que notre attention change d'objet, & qu'elle soit moins forte. Les chœurs des anciens opéroient ce double effet. Le Spectacle prenoit une autre face avec eux. Quoiqu'il y fut question de choses liées à l'action principale; ce n'étoit que des vœux, que des réflexions qui, présentés avec les charmes du chant & des instrumens, n'exigeoient pas à beaucoup près la même tension d'esprit. Ainsi l'auditeur pouvoit sans peine passer de l'acte au chœur, & de celui-ci à celui-là.

Dans la seconde supposition, l'attention est trop dissipée par la longueur du chant; on a besoin d'un effort de mémoire pour se mettre ou l'acte précédent a laissé. 1° Si le chant étoit trop long, c'étoit moins la faute des chœurs, que du musicien. 2°. L'effort de mémoire étoit d'autant moins

néceſſaire, que le chœur lui-même aidoit à entretenir l'attention du ſpectateur, l'empêchoit de porter ſes regards ailleurs & les fixoit, mais d'une maniere plus agréable, ſur les objets que le Poëme lui repréſentoit. On ne changeoit point de ſituation.

Les Grecs, plus attentifs que les modernes aux effets que la muſique devoit produire ſur le Théâtre, n'uſoient point de celle qu'on appelle à pluſieuts parties. La multitude des voix, le bruit confus de tant d'inſtrumens, auroient empêché qu'on entendît les paroles; & la muſique n'étoit chez eux qu'un moyen de leur donner plus de force ou plus de douceur. Ainſi ils n'avoient garde de choiſir celle qui y étoit le moins propre, mais celle du récit beaucoup plus analogue à la repréſentation Théâtrale.

Il eſt ſingulier qu'en France, quand on voulut mêler la muſique à la Poé-

dramatique; la récitative fut justement celle qu'on rejetta. Le récit ne pouvoit s'accorder avec les vers Alexandrins, dont on se croyoit obligé de se servir. On s'y obstina, & la Tragédie en musique resta dans l'enfance. Mais enfin les vers de mesures inégales s'introduisirent, » & on connut, dit le P. Menestrier, que ces » petits vers étoient plus propres pour » la musique que les autres; parce qu'ils » sont plus coupés, & qu'ils ont plus » de rapport aux vers *Sciolti* des Italiens, qui servent à ces actions. »

Les Anciens rafinoient tellement sur l'usage de la musique & des instrumens, dans les pièces Théâtre, qu'ils y préféroient les flutes, parce qu'il n'est point d'instrument qui approche plus de la parole & des mouvemens du gosier. Les joueurs de flutes servoient aux Acteurs à prendre, à soutenir ou à rétablir les inflexions de voix propres aux diffé-

rentes passions qu'ils représentoient; ils les aidoient dans leur déclamation, comme nos souffleurs secondent aujourd'hui leur mémoire.

Les Grecs, dit l'Auteur ci-dessus, avoient » des vers & des chants pour » la plainte & pour la douleur, pour » la colere & pour la joie. Pour les » choses sérieuses & pour la plaisan- » terie. Ils savoient exprimer le bruit » des flots, le sifflement des vents, » le craquement des dents des ani- » maux. »

Quelle force, quel merveilleux, une pareille musique ne répandoit-elle pas sur toutes les parties de la Tragédie? Les instrumens identifiés, pour ainsi dire, avec l'action, formoient une unité de représentation, capables de faire les plus fortes impressions. Si on veut y réfléchir, cette unité, n'est pas moins essentielle au drame, que les trois autres, dont on a formé son être.

Nous avons, pour le dire en passant, quelques morceaux de grands Musiciens, qui approchent de la perfection de la musique ancienne. On a exécuté il y a quelques années, à Saint Jean-en-Grève, un *Te Deum*, de M. Calviere, qui est presque tout entier dans ce goût, & sur-tout le verset, *Judex crederis esse venturus*. Ce célèbre organiste avoit placé dans la voute de l'Eglise, à diverses distances, une trompette, dont les sons aigus, mais étouffés, saisirent l'assemblée d'une terreur subite; des tambours & des timbales, dont le bruit sourd imitoit ces coups de tonnerre continus, & qu'il semble qu'on entend dans un grand éloignement. Ces instrumens exprimant tour à tour les différentes images du jugement dernier, formerent une simphonie lugubre & effraiante, qui sert encore d'entretien aux connoisseurs.

Pourquoi nos Tragédies ne sont-elles pas accompagnées de ces ornemens ? On sent assez les effets qu'ils feroient sur la Scène. Le Théâtre est le spectacle de tous les sens. Ce n'est pas assez de plaire à quelques-uns; il faut exercer sur tous un empire absolu.

On a vû que dans les suppositions que fait Corneille, les chœurs, loin de dissiper trop le spectateur, ou d'en exiger un effort pénible de mémoire, soutenoient l'attention même en la partageant. Le pere Brumoy va nous fournir une nouvelle autorité contre l'objection de Corneille. Selon ce savant critique » le » Théâtre perd à la suppression des » chœurs, la continuité d'action, & » un spectacle magnifique, qui sert » à la soutenir, & qui est, pour » ainsi dire, le fond ou l'acompa» gnement du tableau. »

D'ailleurs, est-il bien certain que

nos intermedes ayent pour but le délaſſement du Spectateur ? Je ne puis me le perſuader. Les grands événemens ont leurs périodes marqués par des intervalles de repos ou de préparation. Il n'eſt pas dans la nature d'agir continuellement ; il n'eſt pas vraiſemblable de voir ſur la Scène des perſonnages, comme d'une haleine, méditer & exécuter des révolutions, qui ſouffrent des contradictions & mille obſtacles. Ainſi les perſonnes qui s'y intéreſſent doivent ſe tranſporter, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, s'aſſembler, ſe conſulter, ſe diviſer, choiſir des moyens, & les rejetter pour d'autres. Tout cela demande des changemens dans les deſſeins, des irréſolutions, des pauſes mêmes qui établiſſent une diviſion fort naturelle entre les parties d'une action. C'eſt donc l'ordre univerſel qui preſcrit certe diviſion, dans celles qu'on met ſur le Théâtre,

Théâtre, parce que celui-ci imitant la verité, ne le peut qu'à l'aide de la vraiſemblance.

C'eſt pour cela, dît l'Abbé d'Aubignac, que les dramatiques ſe ſont ſervis des intervales des Actes. Car aiant reconnus que le Poëme renfermoit beaucoup de choſes, qui ne pouvoient être repreſentées ſur la Scène, & que ſouvent tous les Acteurs diſparoiſſoient pour faire ailleurs des actions qui demandent quelque tems; ils ſe ſont aviſés d'employer à cela cet eſpace, qui diſtingue les Actes.

Si on étoit obligé de faite une Tragédie de quinze ou dix-huit cens vers, avec une exacte continuité d'action; je doute qu'on en vint jamais à bout. Quand on le pourroit, on n'y mettroit jamais aſſez de clarté & d'ordre, pour que le Spectateur pût l'entendre. Une pareille Tragédie reſſembleroit à une oraiſon

d'une ſeule période ; & Ciceron dit, qu'il n'y a point d'Orateur qui voulût en faire une, encore qu'il eût aſſez de force de poulmons pour la réciter. Le délaſſement du Spectateur n'eſt donc pas ce qu'on ſe propoſe au moins pour but de premiere néceſſité, dans les intermedes. Revenons à Corneille.

» Nos violons, ajoûte ce pere de » la Scène Françoiſe, n'ont pas ces » deux incommodités. L'eſprit de » l'auditeur ſe relâche durant qu'ils » jouent, & réfléchit même ſur ce » qu'il a vu, pour le louer ou pour » le blâmer, ſuivant qu'il lui a plu ou » déplu ; & le peu qu'on les laiſſe » jouer, lui en laiſſe les idées ſi ré- » centes, que, quand les Acteurs re- » viennent, il n'a pas beſoin de ſe » faire d'effort pour rappeller & re- » nouer ſon attention. »

De quoi nous occupent nos violons ? De choſes abſolument étran-

gères à la Pièce. Ils jouent des menuets, des ſymphonies, des morceaux de nos Opéra, qu'on entend ſouvent le Parterre chanter avec eux. Peut-on mêler ſa voix aux violons, ſans perdre tout-à-fait de vûe ce qu'on vient d'entendre ? Si l'on en conſerve quelque idée, N'eſt-elle pas combattue par celle que la muſique a fait naître ? Il faut néanmoins reprendre le fil de l'action, quand l'Acteur reparoît. Le peut-on, ſans écarter les idées de la muſique ? Le peut-on, ſans ſe faire d'effort ? Auſſi le mieux qui puiſſe arriver au ſpectateur, c'eſt que les premieres Scènes de chaque Acte, ne l'affectent que très-foiblement. Il lui faut du tems pour ſe remettre dans la ſituation qu'il a perdue, & qui ne lui eſt pas [illegible] néceſſaire pour reſſentir les [illegible] du jeu Théâtral, qu'à l'Acteur lui-même pour la produire.

Pour que la muſique [illegible]

ritable délassement, il faudroit qu'elle fût chez nous, comme elle l'étoit chez les Anciens, propre aux incidens de chaque Acte; & qu'en diminuant notre attention, elle soutint nos idées & nos sens, dans l'état où ils ont été mis. On entendroit une Pièce avec la chaleur & l'émotion que ces différentes divisions ont produites, & la catastrophe nous intéresseroit d'autant plus, que notre esprit auroit moins été distrait dans le cours de la représentation.

Quoi ! Quand Mitridate ordonne la mort de Monime, quand Agamemnon vient d'abandonner sa fille au couteau de Chalcas, on nous fera entendre des ariettes, des fanfares, des contredances ? On voudra nous persuader que cette musique est plus dans l'ordre Théatral, on s'applaudira de ses effets ?

Si j'avois quelque crédit sur l'esprit des Comédiens, je leur dirois :

» Vous voulez de l'argent Messieurs ?
» Apprenez à le dépenser. Ecoutez
» la voix du bon goût, que vous sa-
» crifiez à votre cupidité. Bannissez
» tant d'abus du Théâtre; bannissez-
» en ces danses mesquines, qui ne
» peuvent avoir de mérite que sur
» des Théâtres inférieurs. Je compare
» ces derniers à des fleurs artificielles,
» qu'on charge de clinquans, pour
» suppléer au véritable éclat qui leur
» manque Renvoyez donc ces para-
» sites inutiles; ayez de bons musi-
» ciens; faites composer de la musi-
» que exprès pour les Piéces qui en
» demandent; joignez-y de belles
» décorations; en un mot, augmen-
» tez l'illusion, les prestiges, l'en-
» chantement; & les fruits que vous
» en recueillerez pourront appaiser
» vos murmures. »

CHAPITRE VI.

De la Poësie de style. Si elle fait seule la destinée des Poëmes.

IL est plus aisé de faire de beaux vers qu'un beau Poëme. Il ne faut que des mots pour les uns ; mais dans l'autre, on a besoin de grandes images & de hardies pensées. Il y a donc moins de mérite à être versificateur, que Poëte. Cependant des Auteurs connus prétendent que la Poésie de style, est-ce qu'il y a de plus recommendable dans un Poéme, & qu'elle seule fait la réputation des Auteurs. Il y en a même, dont les Pièces en tirent leur principal lustre ; & cela suffit pour déterminer les autres à ne remplir leurs ouvrages que de vers, & à ne meubler leur tête que de mots. Ce préjugé a été trop

funeste à la Poésie, & sur-tout à l'art tragique, pour que nous ne faisions nos efforts pour le détruire.

Toutes les parties d'un Poëme se rapportent à deux principales; au fond des choses, & à la maniere de les présenter ; aux idées, & à l'expression. Le plan, l'économie, les caractères, les mœurs, les passions, appartiennent aux premieres. Les mots & les figures sont comme les membres de l'autre.

On demande laquelle de ces deux parties fait la destinée des ouvrages d'esprit. La question est, je crois, décidée en faveur de la premiere, dans les ouvrages sérieux; c'est-à-dire, dans les traités de sciences ou d'arts; parce qu'on y cherche que l'instruction. Ceux qui sont bien écrits, le fonds des choses égal, ont seulement le mérite qu'un homme qui accorderoit une grace d'une maniere polie & engageante, auroit sur un autre

qui feroit la même grace, comme malgré lui & durement. Mais elle a toujours pour celui qui la reçoit, le même dégré d'importance. La Grammaire Françoise de l'Abbé Gitard, ridicule, extravagante même à ne la considérer que par le style, n'en est pas moins un ouvrage utile & même estimé dans son genre : c'est un diamant mal enchassé.

Quelque savants pensent au contraire, que le style est préférable dans les ouvrages d'agrément. Nous allons prouver que leurs raisonnements sont plus spécieux que solides.

Ils prétendent que la Poësie de style fait seule la destinée des Poëmes pour deux raisons : la premiere, c'est qu'on n'y cherche pas l'instruction, comme dans les autres livres ; la seconde, c'est que le plaisir qu'on y cherche uniquement, naît aussi uniquement de la Poésie de style. Ils ajoûtent que l'instruction qu'on peut

par hasard, retirer d'une Piéce, n'est point la source du plaisir, parce qu'on commence à la lire, sans avoir intention de s'instruire.

Cette instruction en est-elle moins la suite des principes & des tableaux qui y sont semés ? En est-elle moins le fruit des idées du Poëte ? Mais supposons qu'on n'y trouve aucune sorte d'instruction; est-ce dans celle-ci que consiste toute l'utilité des ouvrages d'agrément ? S'il n'y avoit que ceux qui voulussent s'instruire, qui lussent des livres, il y en auroit plus des trois quarts qui ne liroient point. Ces trois quarts lisent cependant. Est-ce sans aucun but ? Il peut y avoir des gens qui achetent des livres dans la seule vue de faire une bibliothéque ; mais il n'est pas croyable que ceux qui lisent, n'aïent d'autre dessein que de lire.

On peut partager les lecteurs en trois classes. L'une lit, pour consu-

mer un tems qui lui eſt à charge. L'autre, pour ſe diſtraire d'occupations ſérieuſes, par des objets plus agréables. La troiſieme enfin, pour former ſon goût, pour puiſer dans des ouvrages ſolides des exemples & des préceptes qui étendent leurs connoiſſances.

Ces trois eſpéces de lecteurs tirent-elles un véritable avantage des ouvrages agréables ? On ne peut le nier, du moins à l'égard de la troiſieme. Qu'on s'inſtruiſe dans les hautes Sciences, où dans les arts & dans la littérature ; c'eſt toujours s'inſtruire. S'il y a quelques compoſitions littéraires, qui ne rempliſſent pas cet objet, on doit l'attribuer aux Auteurs & non au genre de ces Piéces.

Quant aux autres eſpéces de lecteurs, il ne faut qu'un peu de reflexion pour ſe convaincre que leur lecture leur eſt utile.

L'utilité en effet, s'eſtime par les

rapports qu'elle a avec les perſonnes.
Une petite ſomme fait le bonheur d'un homme qui manque de tout. Une Reine qui n'eſt point avare, fait peu de cas d'une ſomme beaucoup plus conſidérable. Une dignité nouvellement acquiſe remplit toute l'ame d'un ambitieux encore dans la pouſſiere. Un grand la dédaigneroit, ou même s'en croiroit dégradé. Ces vérités ſont trop communes pour nous y arrêter longtems.

Ne prouvent-elles pas que pour un homme qui n'a d'autre deſſein que de diſſiper l'ennui, qui verſe la langueur ſur tous ſes inſtans, une Pièce qui le dérobe à cette ſituation affligeante, eſt de la plus grande utilité? Si nous voulions abſolument inſtruire un homme épuiſé par un travail long & pénible, ne choiſirions-nous pas l'utilité la moins convenable à ſon état ?

Si l'utilité priſe de l'amuſement eſt

à certains esprits, ce qu'est pour d'autres celle qui naît de l'instruction ; il s'ensuit que les ouvrages d'agrément ont, pour ceux-là, un mérite égal à celui qu'ont pour ceux-ci des traités de sciences. Il s'ensuit encore que ce n'est pas l'instruction qui est l'unique avantage qu'on puisse retirer d'un livre ; mais la satisfaction de l'espèce de besoin qu'éprouvent les lecteurs. Ceux qui ont celui de s'instruire, le satisferont dans un ouvrage dogmatique, indépendamment de l'expression ; pour eux le fond emporte la forme.

Voyons si ceux qui veulent s'amuser & se distraire y peuvent réussir, en préférant la Poësie de style, au fond d'un ouvrage ; nous verrons ensuite si l'expression peut plaire, sans le mérite des idées.

Si les idées sont ce qui frappent le plus dans les Poëmes des Anciens, dans ceux des Etrangers, & dans les

notres mêmes ; s'il y a parmi nous plus de lecteurs ſenſibles aux idées qu'aux expreſſions ; ſi nous avons des ouvrages bien écrits, qui n'ont pas réuſſi ; ſi quelques-uns de nos Auteurs ſe ſont acquis une haute réputation, ſans s'attacher à la partie du ſtyle ; enfin, ſi l'expreſſion ne fait un grand effet que quand les penſées ont un grand éclat ; les deux premieres queſtions énoncées plus haut ſeront décidées. Entrons dans le détail.

Les idées, dont un Poëme eſt rempli, ſont nobles ou ſublimes, brillantes ou délicates, ſimples ou naïves. Toutes ont leur beauté, & un empire preſque égal ſur les hommes, Elles ont un rapport ſi intime avec l'eſprit, généralement répandu dans tous les êtres capables de réflexion, qu'elles les réveillent, les attachent en quelques lieux, & en quelqu'état qu'elles les trouvent. C'eſt une monoye univerſelle, dont la valeur n'eſt n'y ar-

bitraire, n'y dépendante des Loix.

Nous ne prétendons point qu'un homme qui n'auroit pas la moindre idée d'une Langue, puiſſe goûter & admirer un ouvrage dans cette Langue. Mais avec une notion ſuperficielle de l'idiôme, avec de l'application, il y aura peu d'idées dans cet ouvrage, qu'on ne parvienne à connoître.

Les Langues anciennes ſont mortes, & nous n'en avons que des notions imparfaites. Cependant les ouvrages qui nous reſtent dans ces Langues, nous enlevent, & nous raviſſent, parce que nous n'avons pas beſoin, abſolument parlant, de ſavoir toute la force, toute la fineſſe des ſignes, pour en ſaiſir les beautés en gros. Nous y perdons des nuances, mais nous ſommes dédommagés par l'objet principal ; & cela nous ſuffit pour que les idées des Anciens faſſent, pour ainſi dire, valoir le rapport

qu'elles ont avec les nôtres. La draperie nous cache quelques parties de ces beaux corps; mais notre imagination y supplée. Ce que nous en voyons nous aide à lever cette draperie, ou à deviner ce qu'elle nous dérobe.

Telle est la propriété des pensées. Il y a toujours dans une phrase, un ou deux signes principaux qui les caractérisent & leur servent de base. Ces signes étant connus, l'idée perce, éclate à nos yeux; ceux qui l'accompagnent & la soutiennent, sont-ils ignorés? On ne voit pas le cortège, mais seulement le personnage qui mérite le plus d'attention.

Si les signes principaux nous échappent d'abord, les moindres nous sont connus. Ils nous éclairent sur la valeur des premiers. Les branches nous conduisent au tronc. Plusieurs traits de lumiere nous découvrent la masse, & du milieu de celle-

-ci, ſéleve l'idée dans tout ſon éclat.

Je ne crois pas qu'il y ait un traducteur qui n'ait expérimenté ces divers procédés de l'eſprit. Je ſuis ſûr même que les idées, ainſi apperçues, ont donné une plus grande connoiſſance de la Langue. J'en appelle à ceux qui en ont appris quelqu'une ſans maîtres.

Ce que nous faiſons à l'egard des Langues mortes, les Etrangers le font à l'egard de la notre. Un Allemand qui liroit un de nos Poëmes ſans connoître qu'imparfaitement le François, ne perdroit point ſes peines. Le peu de mots qu'il entendroit, lui feroient ſaiſir un grand nombre d'idées. Celles-ci lui en découvriroient d'autres, & avec de l'attention, il parviendroit à entendre le Poëme d'un bout à l'autre, quoiqu'il y eût des ſignes qu'il ne comprît pas. Que cet Etranger ſe propoſe de mettre notre Poëme dans ſa Langue; il ne rendra pas tous

les mots, mais sa traduction sera bonne, parce que les pensées sont le fond de l'ouvrage, & que celui-ci sera parfaitement rendu, si toutes les idées en sont mises dans un beau jour. Des traductions litérales ne se font guère lire.

Les Poëmes Anciens nous affectent, nous charment presque uniquement par la noblesse & le sublime des pensées, ou du fond des choses qu'ils embrassent. Nos Poësies sont goûtées des Etrangers, qui ne savent que balbutier notre Langue; il en résulte que le plaisir que nous ressentons à lire les ouvrages anciens & étrangers, ne peut venir que des idées sublimes. C'est par la même raison que notre propre Poësie nous plaît & nous enchante.

Quoique le François soit notre langue maternelle, il s'en faut beaucoup que toute la Nation l'entende & la parle purement. Je connois un hom-

me qui n'y excelle pas. Il y a quinze ans qu'il l'a connoiſſoit plus mal encore; cependant, dès ce tems là, il remarqua & reprit des fautes de langage, qui ne ſembloient pas permiſes à des gens qui faiſoient profeſſion publique de la parole.

J'oſe aſſurer que de cent perſonnes qni ont reçu de l'éducation, il n'y en a pas dix en état de juger du ſtyle d'un ouvrage. Si les quatre-vingt-dix autres n'en connoiſſent, ni les beautés, ni les défauts, comment les ſentiroient-ils, comment en ſeroient-ils affectés? Les objets ne nous touchent que par rélation; & cette rélation, le fruit des apparences ſenſibles, eſt ſans effet, quand nous n'avons point d'idée de ces apparences.

Dailleurs ceux qui ſont affectés des beautés de ſtyle, dans une pièce de Proſe; ne le ſont pas toujours de celles de la Poëſie. Il y en a nombre qui ne manquent pas de goût &

ne peuvent pas lire de vers. D'autres les lisent, & excellens juges de Prose, ils ne portent sur la Poësie que des jugemens hasardés. Combien de bonnes plumes en prose n'ont fait que de méchans vers? Combien de grands Poëtes ont fait de la prose médiocre?

Les uns & les autres sont assurément les trois quarts de la Nation, il ne reste donc plus que la quatrieme partie sur laquelle la Poësie de style puisse avoir quelque empire. Elle est composée des Poëtes ou des amateurs de la Poësie. Si à leurs yeux celle de style fait la destinée des Poëmes, ils n'en doivent approuver aucuns où elle ne se trouve pas, n'y en dédaigner aucuns où elle se trouve. Si quelques-uns où elle n'est pas, en sont goûtés; si quelques-autres où elle est, en sont désaprouvés, dans les uns & dans les autres, la Poësie ne sera pas toujours le mérite prin-

cipal : il faudra réduire la thése générale à quelques cas particuliers; & ce sera déjà beaucoup d'obtenu

Non-seulement il y a des Piéces de Théâtre que l'on voit avec plaisir, quoique la Poësie en soit très-deffectueuse; mais il y a même des Théâtres entiers d'Auteurs, qui l'ont fort négligée, & que les connoisseurs mettent au même rang que d'autres Théâtres qui excellent par là.

Il y a peu de drames aussi mal versifiés qu'Inès de Castro. A peine y a-t-il quelques vers que la critique n'ait repris. Cependant cette piéce est du nombre de celles qui sont restées au Théâtre. On nous a montré les défauts de la conduite, & du style de cette Tragédie, mais on n'a pu diminuer le plaisir qu'elle fait. C'est que les situations, les mouvemens y sont touchans. C'est que le fond admirable de ce Poëme, dédommage des fautes de la versification.

On nous a objecté que le Cid plein de défauts, ne se soutient que par la Poësie.

C'est connoître bien peu le mérite de ce beau Poëme, que de croire qu'il est uniquement dans le style. Nous convenons qu'il a de grandes beautés ; mais les situations, les sentimens, les passions, & cette extremité où est Chiméne, de venger la mort de son pére, sur son amant, ne sont-ils pas aussi admirables que le style ? Le petit nombre de ceux qui connoissent cette Pièce, par eux-mêmes ; le grand nombre de ceux qui ne la connoissent que sur le raport des premiers, lisent & voyent le Cid avec un grand plaisir. C'est que les défauts qui s'y remarquent sont oubliés , dès que l'ame s'est ouverte à la chaleur du sentiment, au pathétique des passions.

On ne sauroit lire Clovis n'y la Pucelle ; mais personne ne doute que

les Poëmes ne se fissent goûter, s'ils n'avoient contre-eux que les défauts de style. Les idées de Milton, quelquefois outrées, à force dêtre élevées, auroient fait tomber son Poëme, si elles n'étoient mêlées à un grand nombre de traits, vraiment sublimes.

Nous avons en notre Langue des Poëmes bien écrits, qui n'ont pas réussi; la Tragédie de Bérénice est, comme l'assure Racine lui-même, une de ses Piéces les mieux versifiées. On ne la joue cependant plus guère: toute la réputation de l'Auteur n'a pu engager le public à voir ce drame en faveur du style. Peut-on en donner une autre raison, sinon que le fond des choses ne répond pas au style?

Les Poëmes de Crébillon ne sont pas comparables à ceux de M. de Voltaire à cet égard; & on ne peut leur refuser les plus grands applau-

tiſſemens. Ce dernier ſe fait un honneur d'avoir eu l'autre pour maître.

La Poëſie de ſtyle n'acquiert donc pas ſeule l'immortalité aux ouvrages en vers. Examinons maintenant ſi l'expreſſion peut plaire, ſans le ſecours des penſées.

Le ſtyle n'eſt autre choſe que l'aſſemblage de pluſieurs ſignes, dont on eſt convenu de ſe ſervir, pour exprimer les affections de l'ame. Nos idées ſont l'expreſſion de nos ſentimens; & ces ſignes ſont celle de nos idées. Une hypothèſe où l'on ſuppoſeroit d'un coté un homme, qui ne voudroit que penſer, & de l'autre un homme, qui ne ſeroit occupé qu'à rendre ſes penſées, ſeroit au moins ridicule. Le rapport de l'expreſſion aux penſées ne peut, à leur origine, ſe ſentir que par l'Auteur même de ces penſées.

L'Auteur médiocre eſt celui qui n'a pas des idées nettes, diſtinctes

& élevées. Le plus pitoyable eſt celui qui donne plus de mots que d'idées.

Le ſtyle médiocre eſt froid, rampant & ſans force. Le plus mauvais eſt celui qui ne dit rien, ou qui n'exprime pas avec juſteſſe & préciſion les idées de l'Auteur. Toutes ces eſpèces, d'Auteurs & de ſtyles, ne s'apprecient que par les idées. Ce ſont donc elles qui font la fortune & des Auteurs & du ſtyle.

Si l'expreſſion eſt l'image de nos conceptions; celle-ci ne peut ſubſiſter ſans celles-la. Elle eſt proprement la maniere d'être des autres. Suppoſer l'expreſſion dans un certain éclat, ſans les idées, c'eſt ſuppoſer les dimenſions ſans un corps.

Il y a des ouvrages où l'on voit beaucoup d'idées, & peu de mots. Sans en chercher des exemples dans l'antiquité, Corneille nous en fournit aſſez. Je ne connois guère de

Poëtes,

Poëtes, dont les vers ſoient auſſi pleins de choſes. Ses pieces où il y a le plus de Poëſie, ſont celles de ce genre. On ne mérite le titre de grand écrivain, que par une imagination vive & forte. Dans un pareil eſprit, les idées coulent rapidement, & ne lui laiſſent pas le tems de s'occuper du ſtyle qui ſuit naturellement l'impulſion du génie. Boileau eſt peut-être celui de tous nos Poëtes, dont le ſtyle eſt le plus châtié & le plus correct. Mais ſes Poëmes ſont plus fins & plus judicieux que ſublimes. Les meilleurs d'entr'eux, écrits dans le genre didactique, demandoient plus de jugement & de ſagacité, que d'enthouſiaſme & d'imagination.

Nous admirons une belle penſée, un ſentiment noble, dans une expreſſion ſimple; & c'eſt quelquefois le caractère du ſublime. Nous dédaignons une phraſe pompeuſe, & ſonore qui n'exprime qu'une idée

commune ou déplacée. Nous ne manquons pas d'exemples de la premiere espèce.

Le fameux récit de Théramene, que la richesse & la pompe de la Poësie, n'ont pu justifier d'une juste critique, en est un de la seconde.

La force & la chaleur sont un grand relief de l'expression en Prose & en vers. Les mots, qui ne sont que des signes cenventionnels, ont-ils ce mérite en eux-mêmes? Qu'on imagine la phrase, où ces qualités se trouvent dans le dégré le plus éminent; qu'on en sépare les idées des mots, & qu'on cherche ensuite, dans ces derniers, ces qualités qui nous subjuguoient avec tant d'empire. De ce torrent de flâme, il ne resteroit qu'un amas de cendre. Ce bel édifice, renversé comme d'un coup de baguette, auroit perdu cet éclat, qui attachoit nos regards, & ne leur offriroit que des décombres informes.

Les images ſont, ſans contredit, le premier mérite de la Poëſie. Les doit-on à l'imagination ou à la mécanique des vers? Qu'un eſprit froid & rétréci, ait à vérifier cette penſée commune: *Je mourrai dans la maiſon où je ſuis né*; il aura beau choiſir les mots les plus harmonieux, leur donner dans ſes vers la proportion la plus juſte & la place la plus avantageuſe, bien marquer les hémiſtiches, employer les rimes les plus brillantes, fera-t-il de bons vers?

Qu'on donne cette même penſée à exprimer à une imagination brillante; d'un ſeul trait elle nous peindra le lieu; elle nous y montrera ſes yeux ouverts pour la premiere fois au jour, & portera les notres ſur la lumiere qui nous environne, elle nous conduira dans une lice, dont l'athléte à atteint l'extrêmité. Nous y verrons & cet athléte & ſes Ancêtres qui y ont brillé.

D'un autre trait, elle nous peindra les douces occupations qui ont amusé ses loisirs. Les arbres mêmes sembleront se plaindre de l'en voir sortir, comme ils s'étoient réjouis de l'y voir naître. En un mot, un Chaulieu dira :

Fontenay, lieux délicieux,
Où je vis d'abord la lumiere,
Bientôt au bout de ma carriere,
Chez toi je joindrai mes ayeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fites nourrir;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

N'est-ce pas l'imagination qui a formé ces riantes images ? n'est-ce pas elle qui a créé cette apostrophe, pour animer les objets & intéresser à son sort ? Je suis persuadé que ces vers n'ont rien coûté. C'est ainsi que les plus beaux & les plus heureux par-

tent avec le rapidité de l'eclair, d'une imagination prompte & féconde. Celles de cette eſpèce ne cherchent point l'expreſſion; elle n'eſt qu'une eſclave toujours empreſſée à lui obéir. Chaulieu n'emploie pas les figures, parce qu'elles conviennent à ſon ſujet; mais, parce qu'il les fait naître. Il ne réfléchit pas, il enfante.

Le plus mauvais uſage des figures, c'eſt de les ſemer dans un ouvrage, à deſſein de le rendre plus éclatant. C'eſt au génie, & non au ſoin de plaire, à les placer. Si l'on ſait qu'on fait une figure, elle n'eſt qu'un vain ornement.

La Poëſie de ſtyle n'eſt donc pas la ſource des beautés qu'elle exprime, à moins qu'on ne la confonde avec l'imagination; ce qui ſeroit une autre erreur. Car l'imagination eſt à cette Poëſie, ce que la cauſe eſt à l'effet; & ces deux choſes ne doivent jamais être priſes l'une pour

l'autre ; quoique ce qui eſt cauſe dans un cas, puiſſe devenir effet dans un autre.

En parlant de l'abus qu'on peut faire des images, M. l'Abbé Dubos s'adreſſe à l'imagination, & non à la Poëſie de ſtyle. » Le Pere Malle-
» branche, dit-il, a écrit contre la
» contagion des imaginations fortes,
» dont le charme, pour nous féduire,
» conſiſte dans leur fécondité en ima-
» ges, & dans le talent de peindre
» vivement les objets. Ce diſcours eſt
» rempli d'images & de peintures,
» & c'eſt à notre imagination, qu'il
» parle contre l'abus de l'imagina-
» tion. »

C'eſt donc elle qui eſt la ſource des images, & non la Poëſie de ſtyle. Celle-ci n'eſt donc pas la cauſe du plaiſir qu'on éprouve à la lecture d'un Poëme ? elle ne peut donc plaire, ſans le ſecours des idées.

Le coloris, m'objectera-t-on, eſt

à ſa peinture, ce que l'expreſſion eſt aux idées; & pluſieurs Peintres ſe ſont fait un grand nom par le ſeul coloris.

Le Peintre, à l'aide du coloris, imite directement la Nature. Le Poëte avec l'expreſſion, n'imite que des idées repréſentatives des mouvemens de l'ame. Dans l'un, l'imitation eſt immédiate, & pour m'exprimer ainſi, au premier chef Dans l'autre, c'eſt l'imitation de l'imitation. Le Poëte en tant qu'occupé de l'expreſſion, n'eſt que le copiſte du Poëte *penſeur*. Quoique ces opérations ſe faſſent en même tems, elles ſont très-diſtinctes. Ainſi la Poëſie de ſtyle eſt au Poëte, combinant les idées, ce que le Comédien eſt au tragique.

D'ailleurs, on préfére avec raiſon une école qui joint le jeu des paſſions, à un beau coloris, à celle dont le mérite eſt tout entier dans les cou-

leurs locales. » On ne regarde pas » auſſi longtems, dit l'Auteur que » nous combattons dans ce chapitre, » un panier de fleurs de Baptiſte, » n'y une Fête de village de Téniers, » qu'on regarde un des ſept Sacre- » mens du Pouſſin. Les tableaux du » Titien par exemple, ajoûte-t-il, » ſeroient bien plus précieux, s'il eût » joint plus ſouvent les talens de ſon » École, aux talens de l'École Ro- » maine. » C'eſt à dire, le fond des choſes à la beauté du coloris. L'expreſſion verbale, très-inférieure, comme nous venons de le prouver, à la richeſſe des images, peut-elle plaire ſeule, & dénuée de tout ce qui lui donne la vie ?

Dire aux jeunes Poëtes que la Poëſie de ſtyle fait toute la deſtinée d'un Poëme; c'eſt donc leur enſeigner une erreur; c'eſt donc les autoriſer à ſe meubler plutôt la tête de mots, que de choſes; & il feroit à ſouhaiter

ſouhaiter que ce faux principe eût fait moins de progrès.

CHAPITRE VII.

De la Diction. De la Poëſie dans la Tragédie.

NOUS avons dit que la Poëſie de ſtyle ne fait pas ſeule le mérite du drame, mais ſans l'en exclure; elle lui ſert au contraire d'un merveilleux accompagnement. Il faut ſeulement qu'il ſoit aſſorti. Le Poëme en a beſoin; il ne s'agit que de ne pas lui donner la préférence ſur les idées. Nos Auteurs pèchent ou en travaillant, ou en négligeant trop leur ſtyle.

La diction de la plûpart de nos Poëmes eſt trop ſéche, trop languiſſante, ſans force, ſans images, ſans embonpoint, ſans carnation. Ce défaut eſt

d'autant plus commun, qu'il eſt fondé ſur un préjugé qui a des partiſans. D'autres auteurs ayant le talent de la verſification, répandent les fleurs & lés figures à pleines mains, dans leurs ouvrages. L'eſprit y pétille, un confident qui n'a que deux mots à dire, ne s'exprime que par comparaiſon, dilemme ou apoſtrophe.

J'ai dit que le premier de ces défauts avoit un préjugé pour fondement. Il y a en effet des gens qui prétendent qu'on ne devroit point mettre les Tragédies en vers. Parce que les Héros qu'elles repréſentent ne parloient pas ce langage; & qu'il diminue la vraiſemblance & l'illuſion Théâtrales.

Je diſois, il y a quelques années, à une Actrice, à l'occaſion d'une Tragédie où elle avoit bien fait, qu'il étoit dommage que cette Piéce fût écrite foiblement.

» Foiblement, reprit-elle, Mon-

» ſieur ? Dites ſagement : moins on
» s'apperçoit qu'un Acteur récite des
» vers, plus on le croit aiſément ce
» qu'il repréſente. Hercule, Auguſte,
» Mitridate, Ænée, Œdipe, Pompée
» parloient-ils en vers ? La Poéſie,
» ſur-tout celle qui eſt majeſtueuſe
» & trop cadencée, eſt un abus ſur
» le Théâtre. M. de la Mote avoit rai-
» ſon de le dire. Theſpis & ſes ſuc-
» ceſſeurs n'ont écrit en vers, que pour
» ne pas heurter de front l'uſage où
» étoient les chœurs, de chanter dès
» Hymnes à l'honneur des Dieux ;
» que par complaiſance pour les Prê-
» tres de Bacchus, qui murmuroient
» tout haut qu'on eût déjà introduit
» dans ces chœurs, des ſujets étran-
» gers à leur culte.

Les Pièces dragmatiques ſont des imitations ; mais il eſt des objets qu'une trop ſcrupuleuſe imitation ne feroit pas ſupporter ſur la Scène. Un

Héros peut-être boſſu, boiteux, eſtropié d'un bras. L'Acteur qui voudroit le repréſenter ainſi, ne réuſſiroit pas. On ne pardonneroit pas au Comédien, ce que l'on paſſe au Héros. Nous exigeons que le Théâtre répare les défauts de la Nature.

L'imitation doit être belle ; on ne doit pas prêter à Charles XII, au Grand Condé, au Comte de Saxe, les lis & les roſes d'un petit Maître; mais il faut encore moins en faire des objets bas & hideux.

La Poëſie ranime en quelque ſorte les grands hommes; cette belle magicienne, par le preſtige & les enchantemens, nous force à voir & à croire des choſes paſſées, ou qui ne ſont que vraiſemblables. Sa démarche impoſante & meſurée, peut ſeule nous repréſenter ces perſonnages, à qui l'on aime à attacher une idée de grandeur & de Majeſté.

Le Théâtre doit ſoutenir cette noble idée. Les décorations, la muſique, les habillemens, la Poëſie ſont les moyens qu'il y employe. Si on en retranche la derniere, il faudra auſſi en bannir les autres. Les Héros qu'on y repréſente, agiſſoient-ils au bruit des inſtrumens, dans des lieux entourés de ſiéges, au milieu de cinquante mille ſpectateurs? Voilà pourtant le Théâtre ancien.

Theſpis a embelli la Tragédie des charmes de la Poéſie, parce qu'il en connoiſſoit la véritable deſtination, parce que tous les grands Poétes qui avant lui avoient chanté les Héros & les Dieux, l'avoient connue comme lui. Les murmures des Prêtres de Bacchus ne tomboient point ſur la Poéſie de ſes Tragédies; mais ſur les Tragédies elles-mêmes. Ils voyoient que ce nouveau genre de Spectacle, faiſoit abandonner l'ancien. Ils devoient s'oppoſer à cette innovation,

qui tendoit à diminuer le crédit de leurs cérémonies.

Négliger la force, la pompe ou la douceur de l'expreſſion, c'eſt vouloir allumer un grand feu, en le couvrant de glace; c'eſt priver la Scène du plus puiſſant moyen de fixer l'attention & & de gagner le cœur par les ſens. Eſt-il poſſible de ſoutenir une grande action avec des reſſorts foibles & communs?

Le défaut contraire n'eſt pas moins funeſte aux pièces dragmatiques. L'enflure n'eſt pas une imitation, c'eſt un excès de la Nature. Il y a longtems qu'on le dit, mais il ſemble qu'on ne puiſſe trop le répéter.

Une Pièce écrite en vers, qui étonnent l'oreille, éblouit & ôte au ſpectateur le tems d'appercevoir ſes défauts.

On fait donc des vers ronflans. Les ſentimens les plus ſimples ſont rendus avec eſprit, avec emphaſe. On

perd de vûe cette régle dictée par la Nature, ne dire que ce qu'il faut, & de la maniere qu'il le faut.

Dans un endroit où il s'agit de passer rapidement de la colere à l'amour, on fait sur la premiere une tirade, dont l'éclat & la chute étourdissent. On ne voit pas que le spectateur même en applaudissanr est réfroidi, & ne sait plus où il en est. Dans ces vers pompeux, le Poéte s'est montré seul, on ne sait où retrouver le Héros.

Les passions ne sont qu'ébauchées ; & c'est tout ce qu'on peut faire, quand l'esprit parle au lieu du sentiment & du goût. On n'en a apperçu que le germe ; c'est ce qui fait dire à Saint Evremont : » chez nous » ce qui doit être tendre, n'est sou- » vent que doux ; ce qui doit former » la pitié, fait à peine la tendresse. » L'émotion tient lieu du saisissement, » l'étonnement de l'horreur ». Le spec-

tateur n'eſt point agité des violentes ſecouſſes que les paſſions bien maniées produiſent. Elles n'excitent que des mouvemens imparfaits, qui ne ſavent ni nous laiſſer dans notre aſſiette, ni nous enlever hors de nous-mêmes.

Il n'y a guère de Tragédie où il n'y ait une deſcription de ruine ou de ſaccagement de Ville. On n'y oublie point les morts entaſſés, les ruiſſeaux de ſang, les enfans expirans dans les bras de leurs meres ; les Soldats aſſouvis de meurtres & de pillage. On fait beaucoup pour ſoi-même & rien pour la Pièce. Il faut bien peindre ; mais le grand art du Peintre, c'eſt de faire voir une vaſte étendue de pays, dans un petit eſpace. Il ne faut pas épuiſer un ſujet, quand on en a mis pluſieurs ſous les yeux. Ce qu'on dit de trop ſur l'un eſt perdu pour un autre.

L'économie générale ſouffre donc

de ce partage mal entendu. L'action eſt encore plus affoiblie par ces magnifiqes deſcriptions & par cet amas de vers pompeux, dont on remplit chaque couplet d'un rôle. Il eſt viſible que ces vices viennent du peu de force des Athlétes. On a peu de paroles, quand on a beaucoup d'idées : au Théâtre parler, c'eſt agir ; & quoi qu'il y ait peu d'actions réelles dans un drame, tout y eſt action, parce que tout ce qu'y diſent les perſonnages, exprime leur action. L'art du Poéte conſiſte donc à créer des actions du diſcours même.

» Dans les bons Auteurs, tout » parle tout agit ; mais c'eſt, dit le » pere Brumoy, plus l'action & le » ſentiment que le diſcours, au lieu » que *nos jeunes Poétes* donnent ſou» vent dans le diſcours & les paro» les, pour ſuppléer au Spectacle & » à la paſſion. »

Ce n'eſt que de ſens froid qu'on applaudit à la beauté des vers dans un Spectacle. Avec quelle réſerve faut-il donc uſer de l'élocution, puiſque plus on s'y attache, moins il paroît d'action, & par conſéquent de Tragique ?



CHAPITRE VIII.

Des caractères & des Mœurs Tragiques.

ON appelle caractère au Théâtre, la maniere de ſentir, de parler & d'agir, propre à chaque perſonnage. Les caractères pris de l'Hiſtoire ou de la Fable, ſont au moins ébauchés. Le Poéte n'a plus qu'à mettre ſes perſonnages dans des circonſtances qui dévoilent leur ame. L'action Tragique qui repréſente de grandes révolutions & des Héros qui y prennent part, éleve merveilleuſement le génie dans cette compoſition ; cependant il n'y a rien de ſi rare de nos jours, que des caractères bien ſoutenus. J'en trouve des cauſes générales & particulieres.

Les premieres tiennent au tempé-

rament, aux usages, au goût dominant des Nations. Les Espagnols, les Allemands, les Anglois, les Italiens, les François, donneront à Achille chacun une teinte de ce qui les distingue des autres peuples. Il sera lent & cérémonieux chez les uns, froid & un peu dur chez les autres, pensif & altier chez ceux-là, galant, poli & avantageux chez ceux-ci. Le Poëte qui doit à son pays ces divers caractères, mêle dans le portrait de ce Héros de l'antiquité, sans le savoir, des traits qui ne conviennent qu'à soi. Si sa Nation goûte les descriptions empoulées, tout prendra dans sa bouche l'emphase de l'affectation & du raffinement. Si la Nation est légere, inapliquée, magnifique, il se glissera dans le portrait des nuances de ces manieres.

Il seroit donc nécessaire que le Poëte oubliât son pays, & se dépouillât de lui même pour peindre dans

le vrai : Mais ceci ſouffre de grandes difficultés. Tous les Peintres ont, comme on ſait, un goût & des manieres qui leur ſont propres, & tous cherchent à plaire à leur nation, ſur-tout quand ils travaillent directement pour elle.

Si la maniere du Peintre eſt à lui, plutôt qu'à ſon pays, rien n'empêche qu'il ne s'en ſerve. Il ne rendra pas Achille, comme une autre; mais tous deux peuvent le peindre au naturel. La différence de leurs manieres ne produira point ces nuances marquée, qui, d'un Grec, font un Eſpagnol, &c. mais ſeulement celles qui font dire ce tableau eſt d'un tel Auteur. On verra dans l'un un coloris plus frais, des maſſes mieux diſtribuées; dans l'autre, une touche plus fiere, un deſſein plus hardi; mais on ne trouvera point dans l'un ni dans l'autre, de ces phyſionomies, de ces configurations nationales, auxquelles on re-

connoît les différens Peuples. Achille paroîtra fier, bouillant, impétueux; de deux manieres.

Ainsi le Peintre ou le Poëte (car nous les prenons ici l'un pour l'autre) n'a à se mettre en garde que contre la maniere générale de ses concitoyens.

Quant au but qu'il se propose de plaire, ce n'est que par une complaisance qui tient de l'adulation, que par une sotte vanité qui fait préférer les mœurs de son siécle à ces grands moyens, qui produisent le beau de tous les tems, que les Poëtes ont tout raporté au goût dominant de leur pays.

Si cet abus a fait des progrès, c'est aux Savans à le déraciner; c'est à eux à ramener leurs concitoyens aux vrais principes, au bon goût & à la raison.

Telles sont les causes générales qui empêchent de donner aux personna-

ges dramatiques des caractères dignes d'eux. Nous allons passer aux particulieres.

Les unes sont communes aux grands Poëtes & aux médiocres. Les premiers ne les ont dûes qu'à leur jeunesse & à leur inexpérience. On ne les remarque que dans leurs premiers Poémes. Dans le Cid, le Roi de Castille est un Prince sans élévation d'ame, sans dignité, qui n'a presque rien à dire ni à faire; témoin oisif qui ne paroît que pour ennuyer.

Quel est Créon dans la Thébaïde? Un Prince qui veut la guerre pour le bien de l'Etat; qui déteste son fils, parce qu'il est aimé d'Antigone, qu'il aime lui-même, & qui, quelques Scènes après, veut la paix pour n'avoir pas à combattre ce même fils. Il s'applaudit de sa mort, parce qu'aimé du peuple, il pouvoit être mis sur le Trône à son préjudice, & à la mort d'Antigone, qui seule pouvoit l'en

éloigner, cet ambitieux qui ne ſongeoit qu'à régner, entre dans le plus grand déſeſpoir. Enfin d'un bout à l'autre de la piéce, Créon ne ſe reſſemble point. L'aurore du génie eſt toujours offuſquée de nuages qui diſparoiſſent en ſon midi.

Celles de ces cauſes qui ſont particulieres aux Poëtes de la ſeconde claſſe, prennent leur ſource dans leur amour-propre, dans leur inapplication, dans la foibleſſe de leur jugement, & dans leur incapacité.

Les jeunes Auteurs regardent le Théâtre comme un champ fertile en lauriers; c'en eſt aſſez pour entreprendre une Tragédie. Le principal perſonnage eſt un ambitieux & un amant; s'il n'eſt bien ni l'un ni l'autre, tant pis. On le promene de Scène en Scène, où il fait des merveilles. Il ſe tue enfin où il eſt couronné; & c'eſt la plus grande de la piéce. Elle eſt exécutée aux yeux de l'amour-

mour-propre, de la maniere la plus heureuſe. On ne la communique à ſes amis que pour jouir de leurs applaudiſſemens ; ſi par haſard on fait quelques obſervations ſur les caractères des perſonnages, on a toujours eu de bonnes raiſons pour les leur donner ainſi. Plus on en raiſonne, plus on en trouve l'effet ſurprenant. J'en ai vu qui, tranſportés de pareilles rêveries en rentrant chez eux, ont fait des additions qui ont achevé de défigurer leurs perſonnages.

En liſant nos meilleures piéces de Théâtre, à quoi font-ils le plus d'attention ? Aux maximes, aux grands vers, à la chûte des couplets, aux coups de Théâtre. Il y en a peu qui ſoient en état de voir marcher l'action entiere, de ſaiſir les rapports de toutes ſes parties, & de découvrir tous les reſſorts qui font mouvoir cette merveilleuſe machine. Après tout, qu'en a-t-on beſoin ? On voit

dans les maîtres de l'art, des Héros, qui parlent & qui agiſſent. Cela ſuffit pour en faire agir & parler. Les caracteres ! les mœurs ! ne prend-on pas de ſoi-même ceux qui conviennent ; pourquoi chercheroit-on dans ces maîtres des principes ſur cela ? Ne fait-on pas tout aujourd'hui ſans rien apprendre? A quoi ſert donc de tant méditer les ouvrages d'autrui ? Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, n'ont-ils pas fait des fautes ? Ne faut-il pas que nous en faſſions. Que nous tombions dans l'une ou dans l'autre, cela n'eſt-il pas égal? Décidons-nous donc à faire des ſottiſes ; mais du moins brillons de nos propres richeſſes.

Grand raiſonnement ? Que produit-il ? Des Auteurs ſans forces, ſans idées; des Ouvrages ſans goût, ſans moële , ſans ſauce , pleins de longueries d'aprêt, comme s'exprime

Montagne ; des corps, ſans nerfs, ſans ſubſtance, ſans ame.

Nous définirons le jugement dans les Ouvrages d'eſprit, l'art de connoître les objets ſous toutes les faces qu'ils peuvent préſenter. Cet art eſt de deux eſpèces, où l'on apperçoit d'un coup d'œil toutes les qualités des Etres naturels ou moraux ; où l'on n'y parvient qu'à l'aide de la réflexion.

La premiere eſpèce ſe diſtingue par une pénétration vive & rapide, qui, ſans effort, ſans étude, découvre comme par inſtinct la nature des choſes.

La ſeconde annonce un eſprit qui procéde par dégrés avec le ſecours de la méditation, à la recherche de la vérité. Ces différences ſont ſenſibles dans le monde. L'on y voit des hommes d'un entretien brillant, léger, vif & même profond, & des eſprits ſolides & moins ſujets à errer, qui

ſont guidés dans leurs opérations par une dialectique ſûre. M. de Tréville qui par la vivacité de ſon raiſonnement, l'emportoit ſur le célébre Nicole, étoit du premier genre; & Nicole qui diſoit de ſon antagoniſte : *il n'eſt pas deſcendu mon eſcalier, que je l'ai terraſſé*, étoit du ſecond. Revenons aux jeunes Auteurs.

Il faut convenir qu'il y en a peu qui n'ayent de l'eſprit. Sans cela on ne peut faire mêmes de mauvaiſes Piéces. Mais le jugement de la premiere eſpèce approche le plus du bel eſprit, qui lui-même amuſe davantage, & prend le mieux dans un certain monde. On confond ces deux choſes, & comme ſi on étoit ſûr d'avoir l'un par l'autre, on affiche le bel eſprit. Les agrémens qu'il procure ſuffiſent pour qu'on s'en contente. A-t-on beſoin de ſe donner la peine de l'appuyer du jugement? Non, ſans doute, il fait trop perdre au bel eſprit. Il lui

donne un air trop circonſpect, trop ſérieux.... Un bel eſprit dit bien des ſottiſes. Il en faut, elles amuſent. Il eſt ſouvent faux; cela eſt vrai; mais il eſt toujours agréable. Et puis, qui eſt-ce qui connoît ce faux ? Oh ! bel eſprit, tu ſuffis à tout. Traite-t-on de Philoſophie dans ce qu'on appelle un *cercle*. (& cette matiere eſt comme les autres devenue à la mode) une certaine vivacité, une grande affluence de paroles, je ne ſais quel art de manier la comparaiſon & l'anthitèſe, des tours ſpécieux ſuppléent au raiſonnement.

De critique ? On s'eſt fait une habitude de tourner les meilleures choſes en ridicule, & cela ſuffit pour les faire trouver mauvaiſes & pitoyables.

D'Hiſtoire ? un ton aſſuré, une narration facile en impoſent. Si les faits ſont déguiſés, les exemples peu

concluants, qui ira fouiller dans les ſources ?

De Littérature ? On a ſa cabale, dont les ouvrages ſont toujours bons, & ceux de la cabale contraire, toujours mauvais. Voilà la ſeule régle qu'on daigne ſuivre dans ſes jugemens. Avec une bouſſole ſi ſûre, peut-on s'égarer ?

De Théâtre ? Qui connoît mieux le Théâtre qu'un bel eſprit ? qu'un homme qui a donné une Tragédie ? Il dit hardiment tout ce qui lui vient à la tête, & ce ſont des oracles. Acquiereroit-il des connoiſſances ? Peine inutile ! On lui ſuppoſe tout.

Le bel-eſprit n'a donc pas beſoin de l'eſpèce de jugement, qui, au premier coup d'œil, ſaiſit toutes les faces des objets. Pourquoi chercheroit-il celui qui ne découvre ces faces qu'à l'aide d'une inſpection attentive & réfléchie ? Il n'eſt point de-

mise parmi le beau monde. On l'abandonne aux gens de cabinet. Il est trop pésant dans son allure, trop scrupuleux dans ses recherches.

Le jugement en général est donc un fardeau inutile à nos beaux esprits. Leurs Ouvrages sont marqués au coin du mépris qu'ils en font; & on sait assez ce que les caractères des personnages tragiques y gagnent en particulier.

Il est quelquefois avantageux au Poéme, que les personnages sortent de leurs caractéres; mais quel génie ne faut-il pas pour voiler ces dissonances?

Corneille, dans le commencement de Rodogune, a peint cette Princesse avec un dévouement pour le bien de l'Etat, qui lui fait oublier ses ressentimens propres, & sacrifier ses intérêts au traité de paix conclu entre le Roi des Parthes son frere & Cléopatre. Elle ne pense plus à sa

vengeance, enfin ſon caractère eſt tout vertueux, comme ledit le Poëte lui-même. Cependant vers la fin de la piéce, elle imagine de demander aux deux Princes, ſes amans, qu'ils la vengent, en égorgeant leur mere, de la mort de leur pere. Ce n'eſt qu'à un parricide qu'elle veut donner ſa main. Cette adreſſe du Poëte la diſpenſe de répondre préciſément ſur le choix que ces Princes la preſſent de faire de l'un d'eux, & amène cette belle Scène, où ces freres diſputent de généroſité, s'abandonnent réciproquement le droit d'aîneſſe & le Trône. Le Spectateur entraîné par les ſituations intéreſſantes qui ſuivent le changement du caractère de Rodogune, ne l'apperçoit pas; & nous oſons aſſurer qu'il y en a beaucoup qui n'y ont pas encore fait attention.

Qui ne ſauroit mauvais gré à Corneille d'avoir mieux ſoutenu le caractère de Rodogune au prix de tant

de

de beautés ? C'eſt ainſi que les grands hommes font de petites fautes pour en tirer de nouveaux charmes ; tant il eſt vrai que le génie eſt au-deſſus des regles ; mais il ne doit ſe permettre de les ſacrifier qu'à nos plaiſirs.

Il nous reſte à parler de l'incapacité des Auteurs ; nous ne perdrons point le tems à la prouver ; nous nous contenterons d'en indiquer la cauſe générale.

La conſidération publique qui, n'eſt autre choſe que le fruit d'un travail heureux, a de tous tems été le plus vif aiguillon qui ait conduit dans la carriere. Mais il en eſt de cette cauſe des progrès de l'eſprit, comme de preſque toutes les autres ; c'eſt-à-dire, qu'après l'avoir élevé juſqu'au plus haut point de perfection, elle a contribué une des premieres à l'entraîner vers la décadence.

Tout le monde veut jouir de cette confidération ; d'où il réfulte que tout le monde fait, & que perfonne ne fait bien ; qu'on fe joue avec les élémens des Sciences & des Arts ; qu'on croit tout entendre, parce qu'on parle de tout ; que tout paffe pour approfondi, parce que tout eft effleurée. Que dis-je ? Approfondi ! Eh ! C'eft un ridicule ! on a honte d'être un fot dans un fiécle, ou ce n'eft prefque plus un mérite d'avoir de l'efprit. Mais on regarde comme un aveuglement impardonnable de s'appéfantir fur un objet ; & alors commence le fiécle des feux folets, des bluettes, des demi-Savans.

L'Abbé Terraffon compare l'efprit à ces feuilles d'or & d'argent, qui perdent en profondeur ce qu'elles gagnent en fuperficie. Mais il n'en eft pas de l'efprit comme de l'or & de l'argent.

Les feuilles d'or, quelqu'étendue

qu'elles acquierent, ne perdent rien de leurs poids, de leur valeur intrinſeque. Au contraire, il eſt d'expérience que plus l'eſprit s'étend, plus il s'éloigne de ces qualités qui en font le prix, de la profondeur & de la ſolidité. Ainſi, dans cette comparaiſon, on attribue à l'un des deux objets comparés, ce qui ne convient qu'à l'autre. Preuve que, quand une idée nous plaît, nous avons bien de la peine à la rejetter, quelque fauſſe qu'elle puiſſe être. Au reſte l'objet de l'Abbé Terraſſon étant de démontrer qu'on a tort de regarder les talens dans les mains du plus grand nombre, comme une véritable perte pour le bon goût ; c'eſt ajouter une abſurdité au peu de juſteſſe de ſes expreſſions. Si cette comparaiſon n'étoit qu'ironique, elle prouveroit pour nous.

Il en eſt des talens embraſſés par

toute une nation, comme d'un esprit occupé de tous les objets à la fois; de même que dans la vaste sphere des connoissances humaines, l'esprit achete un amas de notions ébauchées & mal-digérées au prix de l'art de penser & de bien savoir; de même, une Nation entiere qui voudroit raisonner & parler de tout, qui auroit effleuré toutes les Sciences, n'en auroit que des idées vagues & confuses, & auroit souvent perdu jusqu'au sens commun.

C'est pourtant le cas où nous nous trouvons. Militaires, nobles, Financiers, Bourgeois; tout veut paroître instruit, tout prend un ton de connoisseur. Ceux qui font profession de littérature, n'ayant à plaire qu'à des gens qui n'ont point d'idées saines, sont convaincus de leur supériorité, & leur font goûter sûrement tout ce qui sort de leur plume.

N'eſt-ce pas là la raiſon qui rend nos Auteurs ſi ennemis du travail & de l'étude? Qui remplit nos Théâtres de piéces languiſſantes, de caractères eſtropiés? Envain on a ſous les yeux l'exemple des Maîtres, à qui cette partie ſi eſſentielle à échappé dans leurs premiers Ouvrages, faute des connoiſſances ſuffiſantes; on ne peut ſe déterminer à s'en munir, pour atteindre à une perfection inutile aux plaiſirs de ſon ſiécle.

Il ne ſuffit pas de tracer le plan général d'une Tragédie. Il nous paroît également néceſſaire de deſſiner à part les caractères, & de les oppoſer l'un à l'autre, pour s'aſſurer de l'effet qu'ils peuvent produire. Il n'appartient qu'aux grands maîtres d'embraſſer dans leur tête tous les caracteres qu'ils ont à faire jouer enſemble. Voici donc la méthode dont je crois que les autres pourroient ſe

ſervir avec ſuccès. Ils partageroient une feuille de papier en autant de colomnes, que la piéce auroit de perſonnages. Ils mettroient à la premiere le portrait du Héros principal. A la ſeconde, celui du perſonnage qui a le ſecond intérêt à l'action, & ainſi des autres. Ces tableaux raprochés montreroient, ſous un ſeul point de vûe, la marche générale de la pièce; les diverſes paſſions qui la ſoutiennent & le jeu des caractères. On y verroit en quoi les uns ſe démentent & ce qu'ils pourroient faire de mieux; enfin les défauts de l'ordonnance, & des reſſorts qui partiroient trop tard ou trop promptement. Je me trompe ou par cette précaution le Poëme acquéreroit une chaleur qu'il eſt impoſſible de lui donner, quand on n'en a qu'imparfaitement l'enſemble dans ſon imagination.

Les mœurs d'une Tragédie ſont propr
prement les ingrédiens qui entrent
dans la compoſition des caractères.
Les unes dépendent des temps, des
lieux, des Loix, des uſages. Les autres
tres ſont dans l'homme, & expriment
la nature de ſon eſprit, de ſes ſentimens,
mens, de ſes paſſions. Celle-ci, ſemblables
blables aux couleurs, donnent du
relief, de la ſaillie à l'objet repréſenté.
ſenté. Ceux-là conſtituent l'ordonnance
nance & le deſſein du tableau.

Il eſt inutile de répéter ce que
les Anciens & les Modernes ont écrit
des mœurs dans la Tragédie. Les fautes
tes qu'on fait contr'elles, étant les mêmes
mes qui ſe commettent à l'égard des
caractères ; les principes que nous
avons donné pour ceux-ci doivent
ſervir pour celles-là. Une amour-propre
propre toujours dirigé à la perfection
du Poéme, une étude conſtante des
grands modèles de l'Hiſtoire, & ſur-

tout de la Nature, un jugement ſain indiqueront aſſez aux Auteurs la maniere la plus propre de traiter les mœurs, pour faire ſortir les caractères, & leur donner ces convenances, cette qualité qui en conſtituent l'eſſence.



CHAPITRE VIII.

Des Sentences mêlées à l'action Théatrale, chez les Anciens & les Modernes.

LES Auteurs de nos jours, peu capables de remplir un Poëme d'action, parce que leur tête est vuide, & qu'ils ne savent pas tirer d'un sujet toutes les ressources qu'il fournit, se jettent sur les Sentences ou maximes, sans réfléchir qu'elles ne sont pas le moindre obstacle à leurs succès.

L'Abbé d'Aubignac les définit: des propositions générales, qui ne tiennent à l'action théatrale que par application & par conséquence; où l'on ne trouve que des discours qui sont seulement propres pour instruire le spectateur aux régles de la vie civile,

& non pas pour expliquer quelques intrigues du théatre.

Cette définition seule nous apprend combien on doit apporter de précaution pour mettre les maximes sur le théatre, leur but est d'instruire, & ce n'est pas celui du théatre. Un Auteur qui a réussi sur la Scene Françoise, & dont les talens supérieurs dans d'autres parties de Littérature, lui ont mérité une place à l'Académie, a pourtant fait des efforts pour justifier l'usage des maximes dans le poëme tragique. Il prétend qu'on n'y doit pas moins instruire que toucher & comme ce premier devoir est plus facile à remplir que l'autre, parce qu'il n'y a rien qui coute moins à trouver qu'un lieu commun, & que l'homme est naturellement porté à donner des avis, on les séme avec profusion.

Dans l'origine du Théatre Grec, les Sentences rares qu'Eschyle & So-

phocle mettoient dans la bouche des perſonnages, étoient tellement liées au ſujet ou au caractère de ces Acteurs, qu'elles ſembloient des parties mêmes de l'édifice Dramatique. Elles avoient une toute autre fin que l'inſtruction : elles faiſoient alluſion à quelques traits repréhenſibles, ſoit dans le Gouvernement, ſoit dans les Généraux, ſoit dans les Magiſtrats. C'étoit alors une cenſure délicate des vices, des entrepriſes de ceux qui tenoient les rênes de l'Etat. Elles donnérent à la Tragédie le nom de ſatyrique. Sophocle dans ſes Poëmes ſérieux, c'eſt ainſi qu'on les diſtingue de ceux dont nous venons de parler, a placé quelques Sentences, mais de maniere qu'elles n'en peuvent être détachées. Il avoit comme dit l'Abbé d'Aubignac, la précaution de reduire la thèſe à l'hypothèſe; c'eſt-à-dire, d'en faire des applications particuliéres, qui leur ôtoient ce qu'elles

avoient de choquant, le ton didactique & l'air d'enſeignement.

Euripide n'avoit point cette adreſſe dans l'uſage des maximes, qui ſe rencontrent très-fréquemment dans ſes piéces. C'eſt pour cela que les jeunes gens qui liſent ce tragique, le préférent à Sophocle, parceque ces grandes moralités, leur paroiſſent neuves & frappantes. Auſſi Quintilien * diſoit-il, qu'Euripide leur eſt plus utile que Sophocle. Mais c'eſt ſans doute auſſi, par cette raiſon, qu'Athénes mettoit Sophocle au-deſſus d'Euripide, & que le premier remportoit preſque toujours le prix du Théatre ſur l'autre. C'eſt qu'en lui les maximes étoient politiques & non inſtructives. C'eſt qu'elles éclairent & n'échauffent point dans ce dernier cas; c'eſt en un mot, com-

* *Iis qui ſe ad agendum comparant, utiliorem longè Euripidem fore. inſt. l.* 10. *cap.* 1.

me le dit Scaliger, que ſi le Théatre doit inſtruire, il n'y parvient que d'une maniere indirecte & détournée, & par le tableau des actions. *

Ne pourroit-on pas dire que ce Parterre, qui applaudit avec tant de fracas, aux grandes maximes qui ſe débitent ſur nos Théatres, comme la jeuneſſe dévore celles d'Euripide, n'eſt qu'un enfant que les Sentences ne tranſportent qu'à raiſon de leur nouveauté?

Si l'application eſt juſte, quel juge que ce Parterre?

Des maximes continuées pendant pluſieurs vers, & embellies par l'éclat de la verſification, ne ſont donc autre choſe que des brillans défauts, qui ſuſpendent le cours de l'action & de l'intrigue; ſur-tout quand on les place comme aujourd'hui au mi-

---

* *Docet affectum Poeta per actiones, & eſt igitur actio docendi modus.*

lieu de la plus grande chaleur & des plus vives impreſſions.

Ainſi je voudrois que la jeuneſſe qui ſe deſtine au Théatre les rejettât abſolument. Il faut avoir une grande expérience pour les employer à propos ; il faut être conſommé dans l'étude des Poëtes, & avoir mûrement obſervé leurs ouvrages, & réfléchi ſur l'objet du théatre, ſur le goût des ſpectateurs, & ſur la nature des applaudiſſemens que l'ignorance accorde au tiſſu, à l'éclat emprunté des maximes mal enchaſſées.



CHAPITRE X.

Des Incidens & des Epiſodes.

NOS Auteurs n'ayant point en eux mêmes aſſez de force pour conduire une action ſimple juſqu'au cinquiéme Acte, la rempliſſent d'épiſodes, & d'incidens mal liés au ſujet, d'idées entortillées, de mouvemens inarticulés, qui n'offrent qu'un corps monſtreux, dont les membres, ſans jeu, ſans proportion, ne peuvent que fatiguer le ſpectateur. Nous allons prouver ce que nous avançons dans l'extrait d'une de nos piéces nouvelles.

La Tragédie d'Alzaïde a eu quelque ſuccès d'abord ; mais il n'eſt pas étonnant qu'elle n'ait pas été remiſe.

Amœnophis promet à ſes Favoris de faire mourir Zaraès, roi d'Arabie,

vaincu & fait prisonnier dans une Bataille. Alzaïde arrive à Memphis par ordre de son époux ; demande au Roi d'Ægypte la vie de Zaraès. On balance, mais on la promet encore. Cela cause une émeute populaire. On force la prison de Zaraès, on y massacre Iphis, au lieu de ce Prince, qui avoit ravagé l'Egypte pendant plusieurs années, qui y avoit été vaincu & jetté dans les fers, & n'étoit cependant connu de personne.

Sur un faux avis, donné à dessein par Zaraès à la fin du second Acte, Amœnophis envoye en Arabie, une armée contre les rebelles. Zaraès au commencement du troisiéme, passant pour Iphis, apprend à Alzaïde qu'il s'est fait un parti puissant dans Memphis, que sa conspiration va éclore, & que l'éloignement des Troupes qui gardoient la ville lui répond du succès. Cependant il enjoint à la Reine de le venger en cas qu'il succombe,

&

& lui remet un poignard. Précaution d'autant plus inutile qu'elle doit attendre, pour cette vengeance, une occaſion favorable, & par conſéquent avoir le tems de ſe munir d'un poignard s'il le faut.

Amœnophis la trouve avec ce poignard, elle le laiſſe tomber à ſes pieds & s'enfuit. L'armée déja bien éloignée à la fin du ſecond Acte, eſt rappellée au commencement du troiſieme, en conſéquence de ce nouvel incident, quoique Zaraès ſoit cenſé mort ; mais on a dit à Amœnophis que cette armée étoit déſormais inutile en Arabie : étoit-elle plus néceſſaire à Memphis, ſur-tout depuis que l'Auteur des troubles n'étoit plus ? Sans doute le confident d'Amœnophis, comptoit que la nouvelle de la mort de Zaraès arriveroit en Arabie auſſi promptement que l'Armée étoit partie & revenue.

Au quatriéme Acte, Zaraès, tou-

jours sous le nom d'Iphis, craint d'irriter le Roi en défendant son Maître & de se perdre lui-même. Amœnophis rend l'Arabie à Alzaïde & la liberté à Iphis, qui doit l'y reconduire. Alors celui-ci déclare à Amœnophis qu'Alzaïde devoit l'égorger avec ce même poignard qu'il lui avoit surpris entre les mains. Ce Prince la croit toujours prête à exécuter ce dessein, & la laisse néanmoins partir. Iphis (Zaraès) court se mettre à la tête de ses soldats, quoiqu'il n'ait plus rien à demander. Quelques soupçons de l'amour d'Alzaïde pour Amœnophis, auroient pu justifier cette ingratte démarche Mais on sait dans la suite qu'ils n'y eurent aucune part. Le Roi d'Egypte apprend ce soulevement, vole à la tête de son armée, & reparoît un moment après triomphant d'une poignée de rebelles. Il s'applaudit d'avoir rappellé son armée pour une si heureuse expédition.

Zaraès revient ensuite, se fait connoître, dit au Roi que c'est la scène du poignard tombé des mains d'Alzaïde en sa présence, qui a rompu ses desseins. Après quelques reproches inintelligibles sur l'amour d'Alzaïde pour Amœnophis, amour qu'il n'est pas possible qu'il ait ignoré, du moins il devoit savoir qu'Alzaïde avoit été promise à ce Prince. Il dit à cette infortunée :

Je mourrai devant vous, voilà votre supplice.

La Reine se frappe ; je ne sais avec quoi, car étant gardée à vûe, où a-t-elle pris un poignard ? On lui en a donné un sans nécessité ; on n'a pas sçu l'en munir en ce cas pressant. Il faut qu'elle se frappe avec un poignard, n'importe comment & où elle l'a trouvé. Zaraès qui n'attendoit que cela pour rendre le dernier soupir, dit : *Je suis vengé, j'expire* : & la piéce finit.

Voilà une des moins mauvaises

Tragédies de nos jours. On n'y voit qu'une foule de menus incidens, ſans liaiſons, ſans à propos, ſans vraiſemblance; point de nœud, point de caractère, point d'économie, point d'enſemble. Tout y eſt découſu, diſproportionné, froid & ridicule.

» Tous les Savans en l'Art, dit l'Abbé » d'Aubignac, nous apprennent que » les Fables *polymythes*, c'eſt-à-dire, » chargées d'un grand nombre d'in» cidens, ou ſont vicieuſes, ou ne ſont » pas des meilleures. » C'eſt parce qu'elles ſont toutes occupées par les actions, qui ne laiſſant point de place au diſcours, tiennent le ſujet comme étouffé, ſans air & ſans mouvement.



CHAPITRE XI.

De l'amour & de ſes impreſſions dans le Poéme Tragique.

LES Anciens ne connoiſſoient pas l'amour dans les Tragédies. Les mouvemens de cette paſſion molle leur ſembloient peu dignes de la grandeur du Théatre. En effet, elle ne produit que des ſcènes touchantes. Corneille en a mis dans ſes piéces, mais il n'en a guére fait le fond de ſes intrigues; elle n'y occupe que la ſeconde place. Si l'amour, comme le remarque l'Auteur du Théatre Grec, fait un grand rôle dans ſes piéces, du moins il n'y fait pas le principal, & il eſt toujours ſubordonné à l'ambition, dont ſouvent même il devient le miniſtre & l'eſclave.

Ce pere de notre ſcène ſentoit que

cette passion uniforme dans ses effets comme dans ses causes, ne pouvoit produire que des impressions foibles & peu tragiques.

Racine, dont les piéces ne respirent que la douceur & la mollesse, a mis l'amour à la mode sur le Théatre, & a habillé les héros de l'antiquité à la Françoise. Dans une scène où deux de ces personnages se rencontrent, presque toujours celui à qui la postérité a déféré le premier rang, n'occupe que le second. Défiguré souvent même par les fades transports de l'amour, à peine le reconnoît-on. Alexandre, couronné de Myrtes, & redevable de sa victoire aux foiblesses & à la trahison de Cléofile, autant qu'à sa valeur, est moins grand que Porus.

Il n'y a point de Lecteur un peu instruit, qui ne préfére le tendre pere d'Iphigénie, suspendu entre l'obéissance dûe aux Dieux & le cri de la

nature, à un jeune orgueilleux, qui prétend tout ſoumettre à ſa paſſion. Achille ne dit à Agammemnon que des fadeurs ou des injures. Il ſemble qu'on ait été obligé de dérober aux bienſéances, ce qu'on donne à l'amour.

Que Corneille eſt en ce point ſupérieur à Racine! S'il met deux héros enſemble, l'un n'eſt pas ravallé par un odieux contraſte. Le Vainqueur de Mitridate, & le Chef des rebelles d'Eſpagne, diſputent des talens militaires, de générоſité & d'héroiſme. Ils gagnent tous deux à ſe voir, & on ne ſçait lequel eſt le plus grand.

Un Auteur, qui a peut-être égalé Racine dans le rôle de Zaïre, dit qu'il ne ſçait quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Je ne crois pas qu'il nie que ces fautes, ou plutôt l'amour, à moins

d'être manié par des Racine, ou par lui-même, ne fera jamais sur le Théatre que de médiocres impressions.

Dans toutes les piéces tendres on voit toujours un Prince aimé, & qui rencontre des obstacles à son bonheur, ou un Prince qui n'est pas aimé, & qui se resout à tout pour gagner un cœur qui se refuse à ses vœux. On ajuste cet épisode toujours assez mal, à un grand évenement qu'il doit produire ou empêcher. Mais est-il vraisemblable qu'Alexandre au moment de perdre le fruit de trois ans de victoires, consume avec une Princesse étrangére, le tems qui est destiné aux dispositions d'une bataille telle qu'il n'en a point encore donné?

Si l'amour fait naître quelques nouveaux détails, & il ne peut rien produire de plus, ils partent toujours de la même source. Cette ressemblance refroidit le spectateur, & il n'y a qu'un

qu'un pas du refroidissement au dégoût.

Il n'y a guére d'homme qui en allant à une piéce nouvelle, ne pût se parler ainsi. » Je vais voir un Prince » malheureux en amour, & qui mé- » nacé de la perte de ses Etats, paroî- » tra plus occupé de sa Maîtresse » que de leur défense ; ou une Prin- » cesse, qui se refusant à celui à qui » le devoir la donne, me fera de lon- » gues élegies, me débitera de bril- » lantes maximes sur la nécessité où » sont les personnes de son rang, de » sacrifier leurs desirs aux raisons » d'Etat. Le Prince, s'il est victorieux, » sera couronné ; s'il ne l'est pas il se » tuera.

Ainsi un tel homme sçait d'avance le sujet, le nœud & la catastrophe de la piéce. Je demande s'il pourra être agité des mouvemens tumultueux que la tragédie doit exciter.

Faut-il encore s'étonner si les an-

ciens, & même ceux des modernes, qui ne se sont proposés que d'émouvoir les grandes passions, ayant eu à représenter le renversement des Etats, des conquerants ou des défenseurs de la Patrie, ont donné des caractères tout-à-fait vrais, dit encore le Pere Brumoy ? Faut-il s'étonner que la portion des spectateurs la plus capable de saisir les beautés d'une Tragédie, paroisse desœuvrée au Théatre, ou occupée de toute autre chose ?

J'ose le dire, si les gens de Distinction ne fréquentent plus la Comédie que par coutume, ou pour s'y donner eux-mêmes en spectacle, on doit moins l'attribuer à un certain goût de frivolité, qu'à une juste satiété, qu'à ces intrigues amoureuses, qui, leur rabattant éternellement les mêmes intérêts, les mêmes situations, ne méritent de leur part qu'une inattention dédaigneuse.

La Tragédie ne doit exciter que la terreur & la pitié ; l'une & l'autre résultent principalement du choc des plus fortes passions, des combats des héros contre les tyrans, des Dieux contre les Destins.

Ce n'est point aux doucereux transports d'une passion efféminée a remplir la scène, c'est aux emportemens de la colére & de la rage. Le miel ne doit point y couler, c'est le sang.

En vain on rapporteroit la cause de cette invention funeste à la galanterie, goût dominant de la nation.

En vain on croiroit excusables les Auteurs qui s'y conforment ; nous avons prouvé plus haut que c'est un abus dangéreux. L'amour n'en dépouillera pas moins la Tragédie de cet appareil terrible qui fait son essence, & ne la reduira pas moins au médiocre talent de toucher les cœurs, au lieu de les ébranler.

» Peut-on, dit encore l'Auteur

» que nous venons de citer, avoir » quelque élevation dans les sentimens, sans être choqué de voir la » Tragédie dégradée par une tendresse » vaine, qui n'a rien de sérieux, & » dont tout l'art est d'arrêter à chaque pas l'impression que devroient » faire la terreur, la pitié ou la passion principale de la piéce ? Cette » passion peut-elle produire un effet » durable, & laisser d'elle *un long souvenir*, tandis qu'on l'interrompt par » des huit ou dix scènes de galanterie ? Le jeu d'une passion théatrale » consiste à se développer par un enchaînement d'impressions qui la menent insensiblement à son comble. » Mais cette chaîne se rompt à chaque instant ; aussi l'impression primitive s'efface-t-elle par les scènes » galantes.

Que contiennent-elles ces scènes ? des sentimens connus de tous les spectateurs. Car qui n'a pas aimé ?

Quoiqu'on ne ſoit ni Roi ni Prince, ceux-ci n'ont pas une autre maniere d'aimer. Il eſt ſi facile de réduire ce qu'on entend à ce qu'on a ſenti!

Nos Piéces amoureuſes n'ont point ce piquant, ce charme de la nouveauté, qui pénétrent l'ame de deſirs & d'impatience. On y ſemble, dit Scaliger, plus attentif à endormir nos ſens dans la langueur de la ſatiété, qu'à rallumer notre curioſité. *

Il eſt une autre claſſe de Spectateurs ſur leſquels l'amour ſemble avoir épuiſé tous ſes traits. Ses douceurs anéanties dans une longue habitude, ne trouvent plus d'accès dans leur ame. Leurs ſens émouſſés par les plaiſirs-mêmes, ſont inſenſibles à leur ivreſſe. Ils ont honte de ſes tranſports, parce que la refléxion

* *At hic tibi novum fit nihil, ut prius ſubrepat ſatietas, quam obrepat fames. Poet. l. 1. cap. 21.*

leur a présenté dans un grand jour le tableau des déreglemens de cette passion. Combien rencontrent, même à nos Spectacles, les instrumens de leur confusion, & les causes du dérangement de leur fortume ? Il est donc certain que les intrigues d'amour, n'ont pas sur eux un effet bien puissant.

Il reste une troisiéme portion de spectateurs, sur laquelle elles peuvent en faire davantage ; ce sont les jeunes gens. Or, si nos Poëtes ne travaillent que pour ceux-ci, on peut leur abandonner leurs suffrages ; mais on sera toujours fondé à dire que l'amour, comme partie principale des Tragédies, est un foible moyen de soutenir sa grandeur.

» L'Auteur des représentations en
» Musique leur annonce une décadan-
» ce certaine, si au lieu d'exprimer
» les savantes manieres & les grandes
» passions en quoi les anciens excel-

» lerent, on ne faiſoit que des chan-
» ſons tendres, des petits airs, & de
» ſemblables bagatelles. C'eſt, ajoute-
» t-il, ce qui eſt arrivé à la tragé-
» die ſur la plûpart des Théatres ; au
» lieu des grandes actions, des ſen-
» timens généreux, qui excitent le
» courage, la vertu, l'émulation, la
» compaſſion, la crainte, l'eſtime,
» l'admiration ; on ne voit preſque
» plus, par le mauvais goût du ſiécle,
» que des intrigues de galanterie où
» des héros efféminés, font les pitoya-
» bles perſonnages d'amans paſſion-
» nés.

Il eſt rare que les hommes ſoient agités de deux grandes paſſions dans le même tems. On n'en voit guére qui ſoient à la fois extrêmement tendres & extrêmement ambitieux. Si on met cette eſpéce de caractère ſur le Théatre, l'une de ces paſſions a toujours le pas, & on peut remar-

quer parmi nous que ce n'eſt preſque jamais celle qui feroit les plus fortes impreſſions ; ainſi on dégrade les perſonnages tragiques, & on rend la ſcène languiſſante.

C'eſt dans l'hiſtoire des grandes révolutions qu'on trouvera des tableaux qui ne reſſemblent point. Deux héros, deux ambitieux, n'agiſſent jamais dans les mêmes circonſtances. Leurs caractères ſont différens. Leurs vues, leurs entrepriſes dépendent des tems, des lieux, des uſages, des loix & des peuples. Telle eſt la ſource où les anciens ont puiſé ces intérêts, ces paſſions, qui emportent nos ames comme dans des tourbillons de feu.

» On ne l'a abandonnée, dit le Pere » Brumoy, que parce qu'il eſt plus » difficile de nourrir une piéce de » ſon propre ſuc, & de lui donner » ſes juſtes proportions en ne tirant » ſa force que de l'action même. Mais,

» continue-t-il la force du génie,
» ne paroît-elle pas d'avantage à sui-
» vre le fil d'une action durant cinq
» actes, & toujours en croissant, que
» d'y coudre divers morceaux étran-
» gers pour remplir son étendue ?

Je sçais que moins d'Auteurs s'essayeroient sur le Théatre, mais il y auroit plus de bons Poëtes. Je voudrois donc que les jeunes gens ne fussent point admis à la lecture d'une piéce dont l'intrigue seroit d'amour. Ils feroient de plus grands efforts pour soutenir l'action théatrale, & ils y gagneroient, ainsi que le public. Ils développeroient leur génie dans l'étude & dans les veilles. Ils s'assureroient de leur propres talents.

Quand ils auroient fait plusieurs bonnes piéces dans le genre simple, les succès qu'ils y auroient obtenus leur donneroient droit de s'essayer sur l'autre. Et comme il est plus aisé

de descendre du grand au moindre, que de monter de celui-ci à celui-là, on peut d'avance leur répondre qu'alors ils partageront la gloire des maîtres de l'art, qui nous ont laissé des chefs-d'œuvres dans la Tragédie de pure action, & dans la Tragédie épisodique.



CHAPITRE XII.

Des Machines & du merveilleux.

NOUS n'entendons point par machines, celles qui ſervent à l'Opéra à deſcendre les Dieux du ciel, à les y enlever, à faire ſortir des abîmes de la terre ou des enfers, des monſtres & des furies. Les Anciens les employoient dans leurs Tragédies avec éclat, parce qu'elles étoient conformes aux principes de leur mitologie. Nous les avons rejettées, parce que la vraiſemblance n'eſt pour nous, comme elle n'étoit pour eux, que dans ce qui s'accorde avec notre religion.

Nous appellons donc ici Machines Théatrales, ces artifices dont on ſe ſert pour former le nœud, pour amener les incidens, pour accroître

l'intérêt, & produire de grandes ſurpriſes. Telles ſont les reconnoiſſances, les lettres ou billets, les poignards, l'évocation des mânes, les oracles, les ſonges, les coups de tonnerre, les ſuppoſitions? En expliquant ſuccintement les effets de ces reſſorts magiques, nous marquerons en même tems les abus qu'on en fait.

Preſque toutes ces machines nous viennent des anciens. Ariſtote appelle les reconnoiſſances *Agnitions*. Les ſentimens de la nature qu'elles excitent, cauſent les impreſſions les plus délicieuſes. Dans l'Electre de Sophocle, la reconnoiſſance du frere & de la ſœur, *eſt la ſituation la plus brillante, le coup de théatre le plus ſurprenant.* Que de larmes cette belle ſcène ne fit-elle pas verſer aux ſpectateurs!

Une des plus belles reconnoiſſances du Théatre François eſt, ſans contredit celle de Luzignan & de ſes en-

ſans. Que le ſentiment y eſt bien manié! Quelle progreſſion! quelles nuances! que de naturel, que de patétique dans les diſcours de Luzignan! J'oſe avancer que la ſituation eſt encore plus touchante dans Zaïre que dans Electre.

Le déplorable état de Luzignan eſt plus attendriſſant. Ses malheurs partent d'une ſource ſi reſpectable! Ceux d'Electre viennent d'un coup ſi barbare que l'ame en friſſonne. Cette Princeſſe inſpire plus d'horreur pour ſa mere que de compaſſion. Luzignan, en ſemant dans cette ſcène les traits les plus frappans de ſa chute, déchire les entrailles. Dans Sophocle, la ſcène d'Electre ſemble ſe borner aux douceurs tranquilles de l'eſpérance, & ne produire qu'une joie mutuelle. Dans Voltaire, la joie de Luzignan eſt ſuſpendue par la crainte de retrouver ſa fille Muſulmane. Cet incident ouvre une ſeconde

ſource d'intérêt pour la ſituation.

D'ailleurs on remarque dans les plaintes d'Electre, & dans l'impatience où elle eſt de revoir Oreſte, je ne ſçai quoi de perſonnel, qui nous apprend qu'elle ſouhaite ſon retour, preſque autant pour la retirer elle-même des mains d'Ægiſte, que pour venger la mort de ſon pere ; ce qu'elle attend pour elle ſemble un larcin à ce qu'elle doit aux mânes d'Agamemnon.

Luzignan même en retrouvant ſes enfans n'eſt occupé que du Dieu qu'il adore. Cette grandeur d'ame excite un attendriſſement profond, ſans mélange & ſans partage. Il eſt vrai que la reconnoiſſance de Luzignan, & de ſes enfans, eſt un épiſode étranger à la piéce, & qui n'y eſt pas trop néceſſaire, ſi ce n'eſt pour la remplir.

Au contraire la reconnoiſſance entre Electre & Oreſte ſort du ſujet même. Mais nous ne parlons ici que

de la maniere dont la chose est présentée, & des couleurs que le Poëte lui a données.

Il ne faut pas s'étonner, si tous les Tragiques ont fait usage des reconnoissances. Des enfans qui retrouvent un pere & une mere, qu'ils croyoient morts, ou qu'ils ne connoissoient pas, causent un saisissement qui est naturel à tous les hommes. Mais ce ressort est un des plus difficiles à faire jouer avec vraisemblance. Il faut imaginer des signes qui ne laissent aucun doute sur les objets reconnus, & on a de la peine à leur donner ce dégré d'authenticité qui leur est nécessaire.

Dans Sophocle, Electre n'avoit pas vu Oreste depuis vingt ans, si je ne me trompe; il étoit très-jeune quand elle l'avoit envoyé dans la Phocide. Il lui étoit donc impossible de le reconnoître sans quelque marque particuliere. L'en croire sur sa parole eût

choqué la délicatesse du spectateur. Sophocle imagina de faire présenter par Oreste à Electre, un anneau qu'il lui dit être celui d'Agamemnon. C'etoit elle-même qui le lui avoit remis en partant. Mais comment étoit-il tombé en ses mains? Elle étoit jeune quand son pere fut égorgé. On a peine à croire que Clytemnestre, qui avoit ce Prince en horreur, en eût conservé cette dépouille, & moins encore l'eût donnée à sa fille qu'elle n'aimoit guere plus. Ainsi on ne sçait comment cet anneau lui est parvenu. Le Poëte devoit en instruire & n'en dit pas un mot dans toute la piece. C'est pourtant cet anneau qui amene la reconnoissance. Et dans ce cas, c'est une idée nette de la cause, c'est une vraisemblance entiere, qui rendent l'effet intéressant.

L'Auteur de Zaïre est tombé dans la même faute. Luzignan est convaincu

que

que Zaïre est sa fille par une croix qu'il apperçoit. Il lui demande depuis quand elle la porte : *depuis que je respire, Seigneur*, répond-elle. Luzignan la prie de la lui confier, il la baise & s'écrie :

> Oui ! . . . c'est elle . . . ! Je voi,
> Ce présent qu'une épouse avoit reçu de moi,
> Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête,
> Lorsque de leur naissance on célébroit la fête.

Comment Zaïre avoit-elle conservé cette croix ? Elle qui a été élevée en esclave, dès l'âge le plus tendre, par un peuple dont on sçait que les premiers soins, sont de priver non-seulement les enfans des Chretiens, mais même ceux d'un âge mûr, qui tombent entre leurs mains, de toutes les marques du Christianisme. Comment les femmes, à qui son enfance avoit été confiée, lui ont-elles laissé cette croix ? Comment Zaïre élevée dans la Loi de Mahomet, a-t-elle si

longtei. s porté dans le Sérail cet ornement des Chretiens ? En ſuppoſant qu'elle eût ignoré le prix de cette image de notre redemption ; les femmes avec qui elle vivoit l'ignoroient-elles ?

Convenons - en de bonne foi, ſi tout le génie de Sophocle & de M. de Voltaire n'a pu rendre leur artifice vraiſemblable, des Auteurs, qui n'ont ni leur tact ni leur eſprit, y réuſſiroient-ils ?

Les reconnoiſſances ont toutes le même objet, le même ſentiment, la même fin ; tout s'y réduit à ſes phraſes coupées. Eſt-ce vous ? Eſt-il poſſible ? C'eſt mon pere ! C'eſt mon fils que je vois, que j'embraſſe ! Qui en a vu une en a vu cent. Ces ſentimens ſans ceſſe reproduits avec les mêmes expreſſions, ne remuent que foiblement. On verſe des larmes à une, à deux, à trois repréſentations, & on voit les autres d'un œil ſec. Il en eſt

d'une reconnoiſſance à la dixième repréſentation, comme de dix reconnoiſſances vues chacune une fois.

Telle eſt notre deſtinée. Une génération qui vient après vingt autres, ne goûte plus ce qui faiſoit leurs délices. Le premier caractère du beau conſidéré par rapport à ſes effets ſur le cœur humain, ſeroit-il la nouveauté ?

Je ſçai qu'en ſuppoſant des intervales entre les repréſentations des reconnoiſſances, l'oubli de ce qu'on a ſenti il y a quelque tems, peut rendre à une ſenſation une partie de ſa premiere force, mais il ne lui rend pas tout. Notre ame plus fidelle que notre mémoire, & accoutumée aux mêmes impreſſions, s'y ouvre peut-être encore avec plaiſir, mais non avec tranſport. Ces impreſſions n'exciteront ni l'yvreſſe ni le dégoût, ni la chaleur, ni l'attendriſſement. Mais cette ſituation en eſt ſi voiſine, & y

conduit si nécessairement qu'il n'est pas possible que cette langueur ne s'empare de nos sens, dès que rien ne reveille plus leur *appetit*.

Je veux néanmoins que la vue habituelle des reconnoissances, produise encore les plus fortes impressions. Sur qui, & jusqu'à quand? Il peut y avoir sans doute dans un spectacle des ames privilégiées, qui, enlevées par un sentiment souvent excité, y trouvent un plaisir nouveau, plus longtems que d'autres. Il peut y en avoir en qui cette rare facilité de s'enflammer, jointe à une sagacité, à une pénétration admirables, fasse découvrir des beautés qui leur avoient échappé.

Mais outre que ces ames sensibles & éclairées, sont en petit nombre; c'est que, fussent-elles susceptibles d'émotions à quel dégré que l'on voudra, une longue habitude diminuera enfin ces émotions; elles en

jouiront vingt fois au-delà des ſpectateurs ordinaires, mais elles arriveront enfin au même dégoût.

On a vu des exemples d'une amitié qui a duré autant que la vie, mais quelle différence entre un ſentiment vrai & qui ſe reproduit chaque jour entre ceux-même qui l'éprouvent, & l'effet d'un ſentiment qu'excite l'imitation ! Il n'y a guére d'homme qui n'ait un ami, & vingt ans fourniront à peine un ſpectateur doué des qualités que nous ſuppoſons ici. Voilà pourquoi l'impreſſion que cauſe l'*agnition*, eſt moins profonde après un tems. Tandis que les ſcènes d'Oreſte & de Pilade, touchent toujours extrêmement quoiqu'elles ne ſoient pas nouvelles pour nous.

Quant à ſes ſpectateurs éclairés, pour qui les reconnoiſſances ont de nouvelles beautés : ou celles-ci deviennent de plus en plus rares, ou elles s'épuiſent entiérement. Dans le

premier leur effet est en proportion de leur nombre, & comme après beaucoup de représentations il n'est pas possible qu'il soit grand, l'impression ne le sera pas non plus. Dans le second cas, ces génies n'ayant plus rien de nouveau à decouvrir, à admirer, rentreront dans la classe du commun des spectateurs; tout au plus leur dégoût ne sera pas glacé, dédaigneux & insultant, comme dans ceux-ci. Ce sera un dégoût conforme à leur maniere de sentir.

Enfin, l'esprit philosophique qui régne dans ce siécle, regarde ces pressentimens, ces douces émotions que nos Poëtes mettent dans le cœur de deux personnages, unis sans le sçavoir, par les liens du sang, comme un brillant préjugé, une antique chimère. Selon nos Philosophes, c'est une opinion populaire, dont les anciens ont profité pour se mettre à la portée du peuple. L'ignorance de

tant de ſiécles barbares qui les ont ſuivis, a pris cette complaiſance pour une vérité, & en a fait un préjugé contre lequel, diſent-ils, la bonne philoſophie reclame aujourd'hui.

Sans vouloir reſoudre un problème qui n'eſt pas de notre ſujet, nous dirons ſeulement qu'il a beaucoup de partiſans. Pour eux nos reconnoiſſances Théatrales ſont ſans effet. Pour eux ces ſentimens de joie, de tendreſſe, d'inquiétude inexplicables qui y brillent, ſont poſtiches. Ces frémiſſemens, ces émotions ſecrettes, qui préparent aux reconnoiſſances, ne ſont qu'un échaffaudage puérile, qui révolte la raiſon.

On ſçait avec quelle chaleur on fronde de nos jours tout ce qu'on appelle préjugé, pour peu qu'on ait de prétention au bel eſprit. C'eſt une raiſon de plus pour engager les Auteurs dramatiques, je ne dis pas à

rejetter abſolument les reconnoiſſances; elles ont plu, & il y a apparence qu'elles plairont toujours, quoiqu'en diſe la Philoſophie moderne; mais à en uſer ſobrement & de loin en loin. Il vaut mieux s'en priver quelque tems que de les employer ſans ſuccès.

Cependant, à peine avons-nous quelques Tragédies où elles n'ayent été encadrées. Auſſi à peine en avons-nous qui ſe ſoutiennent quelques jours ſur le Théatre.

Les lettres ou billets offrent une maniere quelquefois heureuſe, mais ſouvent incommode, de dénouer ou de nouer une intrigue. Il y a peu de grands Poëtes qui ne s'en ſoient ſervis. Il eſt pourtant à remarquer que Racine n'a mis qu'une de ces lettres dans toutes ſes pièces. Elle ſert à dénouer la Tragédie de Bajazet. Elle produit un bel effet. Mais Racine lui-même n'a pu l'y rendre néceſſaire.

Il

Il feint qu'Atalide effrayée du dernier entretien que Bajazet a eu avec Roxane, écrit à ſon amant pour l'engager à détromper cette Sultane irritée par un nouveau refus. Cela eſt ingénieux; mais cela n'eſt guére naturel. Atalide n'auroit du avoir que ce moyen de faire paſſer ſes avis au Prince. Et elle en avoit mille autres. Elle pouvoit lui parler; pourquoi lui écrire? Si elle ne n'oſoit le voir, c'eſt que Roxane faiſoit obſerver Bajazet, comme Racine le lui fait dire:

Ils ont beau ſe cacher. L'amour le plus diſcret,
Laiſſe par quelque marque échapper ſon ſecret,
Obſervons Bajazet, étonnons Atalide,
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

On voit qu'Atalide n'étoit pas moins épiée que ſon amant. Ainſi obſervés tous deux, & Bajazet gardé dans ſon appartement, comment Zaïre a-t-elle pénétré juſqu'à lui, a-t-il reçu la lettre & a-t-il fait répon-

ſe ? La lettre de ce Prince ſurpriſe par ſes ſurveillans entre les mains de Zaïre, & remiſe par eux à Roxane, auroit ſauvé ce défaut de vraiſemblance, & produit le même effet.

M. de Voltaire a ſans-doute imité Racine dans le billet que Néreſtan écrit à Zaïre, & qui tombe entre les mains d'Oroſmane. Je ne ſçais qui l'emporte des deux Poëtes, dans le trouble que leurs lettres jettent dans les perſonnanges de leurs piéces. Mais il me ſemble que M. de Voltaire n'eſt pas plus exempt de faute que Racine.

Dans cette ſcène où Néreſtan détermine Zaïre à recevoir les eaux du baptême, ne devoit-il pas prendre avec elle, dans une conjoncture ſi favorable, toutes les meſures néceſſaires pour cette cérémonie ? pourquoi les oublie-t-il, & ſe met-il par là en danger de faire perdre à ſa ſœur tout le fruit de ſa noble réſo-

ſution ? Ne ſavoit-il pas qu'elle étoit aimée d'Oroſmane, & que ce Prince devoit s'oppoſer à ce qu'elle abandonnât ſa Loi ?

On voit dans ces deux exemples que le Poëte n'a ſacrifié la vraiſemblance que pour lui-même. N'eſt-ce pas auſſi une leçon qui montre aux jeunes Auteurs non-ſeulement qu'un uſage trop fréquent des billets dans les Tragédies, en affoiblit les effets ; mais encore, que les Scènes touchantes qu'ils produiſent, ſont preſque toujours achetées aux dépens de la vérité de l'action tragique ?

Il faut en dire autant de ces poignards, qui ſont ſurpris entre les mains d'un perſonnage par celui qui en devoit être frappé. Cet artifice a des beautés ; mais le malheur eſt que ces poignards ſont donnés à contretems, comme on a pu le voir dans Alzaïde.

L'Hypermneſtre de M. le M. nous en fournit un autre exemple, dans la Scène où Lincée voit Danaüs qui leve le poignard ſur Hypermneſtre. Nous ne parlerons point de l'attitude forcée qu'hypermneſtre a priſe dans les premieres repréſentations, & dont elle s'eſt corrigée dans les ſuivantes. C'étoit plutôt une faute de l'Actrice, qu'un vice de la piéce. Quelques obſervations ſur l'ordonnance du tableau, nous mettront en état de mieux juger de ſes proportions & de la vérité de ſes caractères.

Dans la deuxieme Scène du cinquième acte, on apprend à Danaüs que le Peuple ne croit point le crime qu'il impute à Lincée; qu'Hypermneſtre dans les fers attendrit les Argiens, qu'ils murmurent; & *que la révolte eſt prête à s'allumer.* Danaüs répond; *qu'on m'amène Hypermneſtre.* Ordre inutile, puiſque cette Prin-

ceſſe croyant ſon courroux calmé, avoit une raiſon de l'en venir remercier. Danaüs eſt venu ſur la Scène, ſans s'attendre à ce qu'on vient lui annoncer. Il n'avoit donc pas beſoin de ſe munir d'un poignard pour tuer ſa fille; il ne ſavoit pas qu'elle méritât cet excès de rigueur de ſa part. Voilà comme cette Scène eſt amenée. Lincée arrive avec le peuple Argien, fait des reproches â Danaüs. Hypermneſtre qu'il apperçoit chargée de fers, augmente ſa rage. Il veut frapper Danaüs. Sa fille ſe jette entre lui & ſon pere. Quoique Danaüs ni aucun de ſa ſuite ne la tienne, quoique Lincée, à la tête du peuple, ſoit le maître & du Palais & de Danaüs, quoique la garde de Danaüs ne faſſe pas le moindre geſte pour ſa défenſe; Lincée lui demande pluſieurs fois ſa femme, que perſonne ne l'empêche de reprendre :

Il s'écrie enfin.

...... C'eſt trop : monſtre inflexible.
Délivrons Hypermneſtre, amis Secondez-moi.
Tremble....

DANAUS.

Tremble toi-même, & d'un plus juſte effroi.
Où retiens tout ce peuple, où voilà ma victime.

C'eſt alors qu'il leve le poignard ſur ſa fille. Lincée qui avoit perdu le tems à demander ſa femme, qu'on ne lui refuſoit pas, eſt dans une inquiétude mortelle qu'il exprime en très-beaux vers. Quand on ne peut agir au moins il faut parler. Il eſt vrai qu'Hypermneſtre n'avoit qu'un pas à faire en arriére pour ſe dérober au poignard ; mais le patétique de la ſituation eût diſparu. Un confident de Danaüs vient lui dire que les portes du Palais ſont forcées. Belle nouvelle pour lui, qui voit depuis une demie

heure les révoltés dans ce même Palais ! N'importe. Lincée a fini ſa tirade, & ſaiſit cet inſtant de trouble, comme on dit, & ſauve Hypermneſtre. Danaüs eſt deſarmé & pouſſé de l'autre côté du Théatre. Sa garde qui juſques-là n'avoit été que froide ſpectatrice, parce qu'il n'étoit pas encore tems qu'elle agît, fait enfin quelques efforts pour ſon maître, & eſt diſſipée par le peuple en armes. Danaüs arrache l'épée de ſon confident & ſe tue.

Voilà ce grand tableau qui a dabord fait quelque ſenſation, parce que les apparences du beau ſont ſouvent priſes pour lui-même. On y voit ſans-doute une ſorte de ſpécieux, qui peut frapper le vulgaire. Mais nulle intelligence dans le deſſein ; nulle vérité dans l'action. Les mouvemens y ſont ſi mal combinés, les incidens ſi peu naturels, les ſituations ſi forcées, qu'il n'y a guére d'homme de

ſens ſur qui cette ſcène faſſe une certaine impreſſion. *

L'évocation des ombres a une eſpéce de merveilleux qui ſéduit. L'apparition de Ninus dans Sémiramis, augmente la pompe du ſpectacle, & on ne peut trop louer l'Auteur de cette piéce de chercher quelques nouveaux moyens de reveiller l'attention & d'empêcher la Tragédie de tomber. Si celui-ci n'a pas eu tout le ſuccès qu'il en attendoit, parce qu'apparemment il n'eſt pas aſſès

* Nous avons vu ce dénouement changé lorſque le ſieur Ofraine a débuté dans Hypermneſtre. Ce changement nous a prouvé qu'un Auteur connoît mieux que perſonne ce qui manque à ſes Ouvrages. Nous ſaiſiſſons avec plaiſir cette occaſion de rendre juſtice aux talents de M. Le Miere. Son goût & ſa docilité annoncent une grandeur d'ame & un diſcernement qui ne peuvent que lui faire beaucoup d'honneur.

dans nos mœurs, on ne doit pas moins lui ſçavoir gré de ſon zèle pour la gloire du Théatre François, qu'il a d'ailleurs enrichi de pluſieurs belles inventions.

Les oracles ſe ſouffrent ſur notre ſcène dans une action dont les héros ſont pris de l'antiquité. Mais on ne fait pas aſſez d'attention, qu'on ne voit, même dans ce cas, des oracles que par un reſte de reſpect pour les Anciens.

Les ſonges ont fait quelque figure dans nos Tragédies. Racine en a employé un avec ſuccès dans Atthalie. Cette pièce, tirée de l'Ecriture, étoit plus propre à ce genre de beautés. Selon la Loi des Chrétiens, Dieu a ſouvent fait connoître ſa volonté aux hommes, par la voie des ſonges. D'ailleurs il eſt vraiſemblable qu'Atthalie ait été troublée pendant ſon ſommeil du remord de ſes crimes, & qu'il lui en faſſe voir le chatiment comme prochain.

Les ſonges d'Iphigénie & de Thoas n'ont point ce dégrè de vraiſemblance. Nous n'y voyons qu'une crédulité foible, qu'une terreur imaginaire, que nos idées ſur la nature des ſonges, excepté ceux que la Religion a conſacrés, ont bientôt détruites.

Les Anciens faiſoient retentir leur Théatre de coups de tonnerre. Ils le regardoient comme le miniſtre de la colére celeſte. D'ailleurs les Dieux intervenoient dans leurs Tragédies. Pour nous qui ne voyons dans le tonnerre qu'un effet naturel, & qui ſavons que les hommes ne commandent point aux élemens, nous banniſſons le tonnerre de la Tragédie. Peu d'Auteurs l'y ont introduit, & avec peu de ſuccès.

Enfin, les ſuppoſitions ſont d'un grand ſecours à l'action théatrale. Sans prendre garde aux talents & aux précautions qu'elles exigent pour rendre l'objet ſuppoſé vraiſemblable,

& ne pas jetter de l'obſcurité dans le Poëme, on en uſe fréquemment vu leur commodités. Nous n'en donnerons point d'exemples. Nous renvoyons le Lecteur à l'Extrait que nous avons donné d'Alzaïde. On y verra Zaraès ſuppoſé Iphis, un de ces Généraux, avec peu de vraiſemblance, & pour l'obſcurité au Pirrhus de Crebillon, & à l'Héraclius de Corneille, qui demandent une grande contention d'eſprit pour être entendus.



CHAPITRE XIII.

De l'éducation des jeunes Poëtes, de leurs talents & de leurs sociétés.

C'EST au Collége où la jeunesse reçoit les premiers élemens de Littérature & de Poësie. L'Université de Paris, autrefois, dit-on, si fameuse, passe communément pour avoir beaucoup perdu de son ancien éclat. Mais il me semble que ce jugement qu'on en porte est bien peu reflèchi. Dans quel tems a-t-elle le plus brillé au gré de ces censeurs? Dans des siécles où l'ignorance universelle regardoit comme des phénomènes, de vaines disputes de mots, des querelles puériles sur des systêmes frivoles; où les maîtres bornoient tous leurs soins à l'étude du latin, & des cathégories.

Telle eſt la gloire que s'eſt acquiſe l'Univerſité dans le tems de ſa prétendue ſplendeur. Jamais elle n'a été remplie de gens plus capables qu'elle l'eſt aujourd'hui. Ils y donnent des leçons de goût, de Philoſophie, & d'une judicieuſe littérature. La Poëſie ſur-tout y fait une partie principale de l'inſtruction. C'eſt par ſes douceurs qu'on y dévoloppe dans la jeuneſſe les germes féconds des talens. On n'y voit guére de bons éleves qui ne ſe ſoient diſtingués par des compoſitions de ce genre.

Sortis du Collége, ceux d'une condition plus relevée, ne font plus guére de vers que pour célébrer leurs plaiſirs. Mais l'étude du grand monde, achevant de perfectionner leur goût naturel, ils augmentent le nombre des connoiſſeurs.

Il eſt une ſeconde claſſe de jeunes gens, qui, dans une moindre fortune, ſemblent obligés d'y ſuppléer en

embraſſant la profeſſion des Lettres.
C'eſt d'entr'eux qu'eſt ſorti, depuis leur renaiſſance en France, le plus grand nombre des bons Auteurs, & le plus grand nombre des mauvais. Quelques perſonnes de nom, ont fait des pièces de Théatre, ou même des ouvrages de ſience, de politique, de morale & de littérature; mais cette foule d'Auteurs qui ſe ſuccédent ſur le Théatre, ou qui nous inondent de brochures, ſont de la ſeconde claſſe.

Cette jeuneſſe entre dans le monde qui ne la connoît pas, & où elle veut jouer un rôle. Deux objets l'occupent également; le ſoin d'attirer les regards, & celui de ſe procurer des amis & un état. On a appris au Collége le méchaniſme des vers; on en fait dans le monde, on les répand, on s'inſinue dans les ſociétés. Quelques vers à l'honneur des membres mettent en credit. Ces productions

ſe multiplient avec les éloges. Ces bagatelles que de petits incidens font naître, & dont on rougit ſouvent dans la ſuite, inſpirent plus de hardieſſe ; des conſeils donnés avec lumière ou non, & auxquels l'amour propre n'a garde de ſe refuſer, tournent les yeux du jeune-homme ſur le Théatre. Quinze ou ſeize cens vers ne ſont pas ſi difficiles à faire. Un ſujet tragique ne l'eſt pas beaucoup plus à trouver. Des ſcènes, des actes à coudre, de beaux vers, qu'eſt-ce que cela ! l'ouvrage de quelque mois tout au plus.

» On prend une Hiſtoire qui plaît, » dit l'Abbé d'Aubignac, & ſans ſa- » voir ce qu'elle a de convenable, » ou de mal-propre à la ſcène, ſans » regarder quels ornemens, ou quels » inconviens il faut éviter. » On ſe met au travail : tout ce qu'on écrit eſt *délicieux*. A peine l'art de Sophocle & de Corneille, offre-t-il quel-

qu'épine. On s'étonne que ces grands hommes ayent trouvé la carriere si laborieuse.

Notre Auteur » fait entrer, ajoute » le même dans cette pièce, toutes les » Elégies, les Stances & les Chansons » qu'il a faites pour Cloris; & quand il » a composé trois ou quatre cens vers, » il s'avise de dire que c'est un Acte. » Ainsi continuant par cette méthode, » il va jusqu'à la mort de quelque » Prince, & la pièce est faite. » Il vole à sa société; quelques Bourgeois qui ont appris l'art du Théatre en devinant les énigmes du Mercure, ou dans les petites Affiches, quelques femmeletes qui ont fait des logogryphes & des bouts-rimés, & qui se sont faits, en payant, comparer aux héroïnes du siécle dernier & du notre; voilà le Tribunal auquel cette pièce est déférée. Il écoute avec extase; caractères, intrigues, catastrophes, sentimens, diction, intérêt, situations

ſituations, enſemble, tout enfin y eſt merveilleux, admirable!

Déjà l'Auteur voit en idée le public qui juſtifie les éloges de ces juges ſçavans; déjà accueilli des grands, & ſur-tout de la Finance, qui par la protection qu'elle offre aux jeunes Poëtes, cherche à remplir l'intervale qu'il y a entre elle & les premiers; & ce n'eſt pas ce qu'elle fait de pis; déjà, dis-je, il eſt enyvré & jouit d'avance des graces & des honneurs qu'il ſe voit prodiguer. Il s'imagine entendre le parterre enchanté demander l'Auteur à grands cris.

Enfin, après des déſagrémens ſans nombre qu'il a dévoré, il triomphe, ſa fortune eſt faite, ſa pièce eſt affichée. Mais à peine ſoutient-elle quelques repréſentations. Le public a l'injuſtice de ne pas applaudir. Auſſi ce public n'a-t-il jamais été moins connoiſſeur qu'aujourd'hui! Qu'importe, on trouve dans cet eſſai des

lueurs qui promettent une plus grande lumière. L'Auteur s'eſt fait connoître, s'eſt placé, & ſes vues ſont remplies, au moins dans la partie eſſentielle.

Telles ſont les études, les raiſons qui déterminent les jeunes Poëtes à compoſer pour le Théatre. Tels ſont les ſecours, les conſeils qu'ils reçoivent.

Quand les plus célébres Poëtes ont médité les principes de l'art toute leur vie; quand ils ont paſſé les jours & les nuits à conſulter les Anciens, à ſe nourrir des beautés de leurs ouvrages; quand ils ont puiſé les plus gtands traits de leurs Poëmes dans ces ſources; quand après des refléxions profondes, des veilles opiniâtres, & avec un génie brillant, ils ſe ſont à peine crus en état de porter ce noble fardeau, & n'ont propoſé leurs découvertes qu'avec modeſtie, & que comme des doutes; nous verrons des

enfans ſans principes, ſans connoiſſances, s'abandonner à une yvreſſe aveugle, & ſe croire ſupérieurs à tout ce qu'exige le Théatre ? Cela paroîtra extravagant mais vrai.

Avouons néanmoins qu'il eſt pluſieurs Auteurs qui ne méritent point ces reproches, & dont même les ouvrages ont été goûtés. Ainſi les choſes ne ſont pas tellement déſeſpérées qu'on ne puiſſe pas entreprendre avec ſuccès la défenſe des Auteurs du tems.

L'une plus occupée à toucher le cœur qu'à recréer l'eſprit, a ſçu répandre d'un bout à l'autre de ſa pièce un intérêt ſi vif, ſi bien ménagé, qu'on ſe plaît dans le trouble & dans les allarmes où elle jette. Doux ſaiſiſſement qui ſe change enfin en une ſource pure de volupté.

L'autre par une noble émulation, s'élevant au-deſſus des difficultés que Racine lui-même croyoit inſurmon-

tables, entraîne tout Paris à ſa pièce.

Warwick a plu malgré la critique, qui prouve qu'une piéce a des grandes beautés ſi elle a des défauts ; & l'Auteur doit être bien encouragé par des ſuccès qui lui en promettent de nouveaux.

Chaque ſiécle ſe ſuffit à ſoi-même. La nature proportionne ſi bien les êtres, qu'ils ſemblent tous faits l'un pour l'autre. Le ſiécle paſſé étoit fertile en grands hommes, dont les chefs-d'œuvres enlevent notre admiration ; mais nous nous amuſons auſſi de ce que le notre produit.

Nos neveux feront pour nous ce que nous faiſons pour nos peres, ſans perdre de vue ce que leur poſtérité fera en leur faveur.

Le dégré d'intelligence accordé à un ſiécle, ne ſurpaſſe point le dégré de lumiere dont il jouit. L'homme n'a d'ardeur pour les ſciences qu'autant qu'il a des qualités propres

à y réuſſir. C'eſt, je crois, la raiſon pourquoi chacun eſt content de ſoi.

Quel malheur pour nous ſi nous nous obſtinions à ne recevoir que des pièces dignes du grand Corneille! Si la diſtance des tems n'eſt pas encore aſſez grande pour que nous ayons pu oublier ſes ouvrages, ne peut-on pas ſans s'aveugler ſur le mérite de ceux qui ſuivent ſes traces, rendre à leurs poëmes la juſtice qui leur eſt due ?

Il y a encore des gens qui ont vu Quinaut Dufreſne & Le Couvreur, & qui vont au Spectacle aujourd'hui, quoiqu'ils ſentent la différence de ces Comédiens aux notres Leur pardonneroit-on de refuſer d'entendre ceux-ci, parce qu'ils ſont inférieurs à ceux du tems paſſé ?

L'empire des Lettres reſſemble à nos Hôtels des Monnoyes. Les pièces qu'on y frappe n'ont pas la même valeur, mais toutes ont leur prix.

Que les Comédiens ſe comportent envers les Auteurs d'à préſent comme ces ſages vieillards en uſent avec eux. Ceux-ci ont de l'indulgence pour les Comédiens ; qu'à leur tour ils en ayent pour cette portion d'hommes qui fait leur état.

» Ouvrez, Comédiens, ouvrez vos
» portes & vos Théatres à ces eſſains
» de jeunes athlétes, qui la plûpart
» n'ont beſoin, pour ſe diſtinguer
» dans la carriere, que de la connoî-
» tre : ſervez d'appui à ces tendres
» plantes, à qui la culture don-
» nera de nouvelles forces, & fera
» porter des fruits excellens. Ne
» ſeroit-ce pas pour vous le plus
» grand honneur, que le public ſçût
» qu'il doit à vos égards & à vos
» complaiſances, des ouvrages que
» l'Auteur découragé ou rebuté par
» les difficultés, pouvoit abandonner,
» ou dont même il ne ſeroit jamais
» devenu capable ?

» Vous vous plaignez du nombre » des Auteurs ? Vous devriez plutôt » vous en féliciter. Plus une eſpéce » d'êtres eſt étendue, plus il y a » d'eſpérance d'en trouver de parfaits. » Les qualités de l'eſprit ont cela de » commun avec celles du cœur, qu'on » les rencontre dans le petit nombre, » & que ce nombre eſt en proportion » avec le grand d'où il eſt tiré.

» Si vous n'avez pas encore décou- » vert ce qu'il vous faut, eſt-ce une » raiſon de ceſſer de le chercher? Un » inſtant, un jour peut faire éclore » ce que dix années ont caché ; peut- » être l'avez-vous déjà renvoyé dix » fois !

» Je ſuis ſûr d'une. On vous a pré- » ſenté une pièce, que contre votre » coutume vous avez reçue ſans aller » au ſcrutin, & en préſence de l'Au- » teur. Selon vous on n'en pouvoit » rien retrancher ſans ôter une beau- » té. Il y avoit un rôle qui conve-

» noit à une Actrice, & un plus bril-
» lant, mais moins dans son genre.
» On lui donna le choix néanmoins,
» on la pressa plus de quinze jours
» de se décider. Sa réponse fut tou-
» jours qu'elle seroit honorée de
» jouer dans cette belle pièce, quel-
» que rôle qu'elle fît. On lui don-
» na enfin celui qui lui alloit le
» mieux, & la pièce ne fut point
» jouée. L'Auteur le fut pendant trois
» ans. Dans cet intervale il relut sa
» pièce jusqu'à trois fois, ce qui est
» encore contre l'usage, sans qu'on y
» pût rien trouver à redire ; on lui
» disoit pour toutes raisons : *votre*
» *Pièce n'est pas en état.* On l'avoit
» forcé à la troisiéme lecture de con-
» sentir que le Médecin Procope fût
» présent. Celui-ci ne trouva pas
» plus à mordre que les Comédiens,
» qui ne se tirerent de là que par
» leur refrain ordinaire. La Piéce fut
» retirée & l'Auteur se promit bien
de

» de n'être plus la victime d'un ma-
» nége si honteux.

N'est-il pas ridicule que des Auteurs se presentent vingt fois à la porte d'un Comédien ? S'il est humiliant à ceux qui font leur cour aux Grands, de s'assujettir à tout ce que la fierté se plaît à leur faire endurer, combien ne doit-il pas l'être à des gens au-dessous de ceux qu'ils voyent?

Combien cela ne paroît-il pas extraordinaire aux étrangers, qui font gloire de connoître & de fréquenter ceux qui cultivent les Sciences & les Arts? » comment, disoit un Seigneur
» Allemand, homme d'un grand sens,
» à qui on avoit adressé un Auteur,
» pour le recommander à une Ac-
» trice ; les gens de Lettres ne sont-
» ils pas assez recommandables
» par leurs talents ? Ne sont-ils pas
» les protecteurs nés des Comédiens,
» les seuls maîtres de ces enfans du
» luxe? N'est-ce pas trop les ravaler

» que de demander pour eux la bien-
» veillance de leurs ſinges ?

CHAPITRE XIV.

De l'uſage de compoſer des Pièces, ou des Rôles pour un ou pluſieurs Acteurs.

LE génie & l'imagination, reſſemblent à ces gens qui ſont dans une contradiction preſque perpétuelle avec tout le monde ; qui ne font rien que par caprice, & qui ne trouvent bien fait que ce qui vient d'eux. Si vous leur tracés leur route, elle leur déplaît. Si vous leur preſcrivez quelque eſpéce de travail, ils s'en acquittent mal, ou font le contraire.

Il en eſt d'une pièce à faire d'une certaine façon, comme d'un ſujet donné. Dans l'un & l'autre cas, on

à beau s'échauffer, donner l'essor à son esprit, appeller à son secours son propre génie ; il semble que ce génie jaloux de l'invention de ses sujets & de la liberté de les traiter, se refuse à la moindre contrainte, & prend en aversion tout ce qui a l'air du commandement. La raison en est simple.

L'imagination qui s'exerce sur un sujet qui lui plaît, & qui est forcée de l'abandonner, par l'attention qu'elle prête au peu d'effet que les idées qu'il lui présente, produiront dans la bouche d'un tel Acteur, s'ouvre une autre route malgré elle, & dans ce changement qui lui repugne, son feu se rallentit ; elle ne ressent que le travail d'un enfantement involontaire.

Une Pièce fournit quelquefois plus qu'il ne faut à l'action, & fût-elle jouée médiocrement, elle plaît. La raison veut qu'on fasse les pre-

miers efforts pour compoſer un bon ouvrage, & on remplira toute l'attente du public. Mais ſi vous ne travaillez que pour briller par l'Acteur, ce deſſein borné empêche votre eſprit d'aller juſqu'où il auroit pu. La ſageſſe veut qu'on ſe propoſe la plus grande perfection pour arriver près de la perfection. Si l'on ne demande que d'en approcher à cette derniere diſtance, à peine atteint-on au médiocre. L'eſprit humain eſt un voyageur las au bout de deux lieuës, ſi l'on veut qu'il n'en faſſe que cinq. Il ne le ſera qu'au bout de dix, ſi on lui en demande quinze.

Ce ſont les grandes vues qui produiſent les grandes choſes. Laiſſez à ces têtes étroites la triſte reſſource de quelques ſcènes où le jeu de l'Acteur maſque leurs fautes ou leur incapacité. Les bons Auteurs font les bons Comediens, & ceux-ci ne font que des Auteurs médiocres. Du tems

des Moliere , des Corneille, des Racine , le Théatre étoit rempli des meilleurs ſujets. Aujourd'hui les Auteurs ſont médiocres , je parle de ceux qui le ſont en effet, & les plus ſupportables Acteurs égalent à peine les moindres du tems paſſé.

N'eſt-il pas ſingulier que vous mettiez pour ainſi dire dans la balance les geſtes, les regards, les efforts de poulmons , les coups de goſier d'un Acteur , avec vos plans , vos ſituations , vos expreſſions ? & que vous n'admettiez ces derniers qu'autant qu'ils ont de rapport avec la maniere de repréſenter du Comedien ?

Vous cherchez des rapports ! vous le devez. Mais ſondez les profondeurs de la nature. Suivez-là dans les différences infinies qu'elle jette dans les êtres de même eſpèce. Rempliſſez vos ſcènes , non d'idées difficiles à combiner, à ſentir, non d'expreſſions qui ne parlent qu'aux oreilles , mais

de faits qui ébranlent l'ame, qui subjuguent le cœur; mais de ces sentimens qui frappent les spectateurs, & s'emparent d'eux avec une douce violence. Formez vos caractères sur de grands modéles; fondez vos contrastes sur les plus fortes oppositions; grouppez bien vos figures; que la grandeur de l'action, jointe à la beauté de l'ordonnance, ne laisse rien à désirer. Que votre diction soit serrée & soutenue. Que tout s'unisse, marche ensemble, & s'apperçoive sans effort. Alors je vous réponds de tous les suffrages, quel que soit votre Acteur.

Ou l'on moule, pour ainsi parler, une Pièce sur un seul Acteur, ou tous les rôles sont ajustés au jeu de plusieurs.

Dans la premiere supposition, on s'éloigne du but qu'on doit se proposer; c'est-à-dire, le plus grand succès & le plus grand plaisir. L'un & l'au-

tre s'apprécie par la durée de la pièce puiſque c'eſt cette durée qui fait la fortune des Auteurs. Or quelle ſera celle d'un Drame fait pour un Acteur ? Dès qu'il eſt mort l'ouvrage tombe dans l'oubli, & quelquefois ne reparoît plus ſur le Théatre.

Pourquoi, me dira-t-on peut-être, un Acteur qui a plu dans un rôle, ne peut-il être remplacé par un autre qui y plaiſe auſſi ?

Quoiqu'abſolument parlant cela ne ſoit pas impoſſible, on ne doit pas l'eſpérer. La nature eſt ſi variée dans ſes productions que dans les qualités de l'Acteur, comme dans le caractère des viſages, il n'y a point de reſſemblance à attendre.

Mademoiſelle Chanmêlé, cette brillante Elève de Racine, avoit une voix ſonore, pleine & harmonieuſe même dans le haut. Les tons élevés lui étoient favorables, & elles les emploioit toujours avec ſuccès. Mlle.

Le Couvreur, qui lui a ſuccédé, n'avoit pour les mêmes rôles qu'une voix ſourde, & d'une petite étendue. Elle eut l'art de remédier, comme avoit fait Démoſthène, à un défaut ſi eſſentiel. Elle avoit rendu ſa voix non-ſeulement intelligible, mais encore attendriſſante. L'une par les tons hardis, par les éclats les plus nobles régnoit ſur les cœurs. L'autre par des infléxions bien ménagées, par des ſons proportionnés au volume de ſa voix, triomphoit du ſpectâteur, comme d'elle-même.

L'une & l'autre a eu des imitatrices, qui ſont tombées dans deux défauts oppoſés, en croyant atteindre à leur perfection. Les unes vouloient prendre les tons hauts de la premiere, & ne pouſſoient que des glapiſſemens. Les autres affectoient le ton le plus bas, parloient d'une voix d'homme, & leurs tons étoient rauques & lugubres.

En un mot c'eſt un fait appuyé de l'expérience de tous les ſiécles, que la nature ne ſe reſſemble jamais à elle-même.

Dans le ſecond cas, on forme ſes principaux rôles ſur pluſieurs Acteurs, & on les agence à leur maniere. Mais les difficultés que nous avons marquées pour la reproduction d'un ſeul Acteur, ſe multiplient ici & deviennent inſurmontables.

D'ailleurs chaque Comedien a une eſpèce de jeu qui lui eſt propre: que ce jeu ſoit plus ou moins brillant, cela eſt indifférent; il nous ſuffit qu'il diſtingue celui qui en eſt pourvu. Si vous avez en vûe quatre ou cinq de ces jeux, pour les employer dans la repréſentation de votre Poëme, il arrivera infailliblement, ou que vous mettrez trop près l'un de l'autre des objets qu'il auroit fallu éloigner, ou que vous en ſéparerez d'autres qui devoient ſe rapprocher;

ou enfin que penſant ſans ceſſe à ces divers jeux, vous ferez mal parler un perſonnage qui refroidira l'action.

Je veux qu'on ait aſſez de capacité pour ſurmonter tous ces obſtacles. Qu'en arrivera-t-il? Qu'on joindra aux difficultés, déjà ſi grandes dans la compoſition d'un beau Poëme, les difficultés plus grandes encore d'y encadrer le jeu des Comediens, de faire une ſi juſte combinaiſon de leurs qualités, qu'elles ne nuiſent point aux caractères ni aux mœurs des perſonnages.

Ariſtote diſoit qu'on tombe dans des grandes fautes par une vicieuſe complaiſance pour l'avantage du Comedien. La repréſentation d'une Tragédie eſt l'objet de ſa compoſition, mais jamais le moyen. Toutes les idées qui nous éloignent de l'idée principale, doivent être exclues des ouvrages d'eſprit. On ne peut être à la fois rempli de ſon ſujet & oc-

cupé des rapports que des circonſtances étrangéres doivent ou ne doivent pas avoir avec lui.

L'Auteur du Fils Naturel, nous objectera-t-on, dit : » Qu'il y a dans » la compoſition d'une Pièce Drama- » tique, une unité de diſcours qui » correſpond à une unité d'accens..... » S'il en étoit autrement, il y auroit » un vice ou dans le Poëme ou dans » la repréſentation. Les perſonnages » n'auroient point entr'eux la liaiſon, » la convenance à laquelle ils doi- » vent être aſſujettis, même dans les » contraſtes. On ſentiroit dans la dé- » clamation des diſſonnances, qui » bleſſeroient. On reconnoîtroit dans » le Poëme un être qui ne ſeroit pas » fait pour la ſociété dans laquelle » on l'a introduit.

Sur ce principe, l'Auteur doit, avant d'écrire, conſulter la maniere de ſon Acteur. Le diſcours du premier doit correſpondre aux accens

que l'autre peut employer. Ainſi un Auteur Dramatique eſt dans une néceſſité abſolue d'avoir toujours le Comédien ſous les yeux pour juger par ſon jeu des effets de chaque partie de ſon ouvrage.

Je conviens que l'unité de diſcours doit ſe rapporter à l'unité d'accens: ou pour ſimplifier cette idée, que l'expreſſion de l'Auteur doit s'accorder avec celle de l'Acteur, & produire l'unité dont il s'agit. Mais qu'en conclure? On va le faire voir en développant la nature de ces deux expreſſions.

L'expreſſion eſt l'art de repréſenter par des ſignes reçus des idées ou des actions paſſées, de les rendre ſenſibles par le langage, comme les couleurs les font revivre dans un Tableau. Les mœurs, les penſées, les paſſions, ſont autant d'objets à qui le Poëte donne une ame & un corps avec la parole. Les termes ſont les différens

membres de ce corps. Leur arrangement lumineux & harmonique en conſtitue la beauté. C'eſt là la tâche des Auteurs. Telle eſt donc l'expreſſion en eux.

Celle du Comédien n'eſt que la copie de cette premiere ; qu'un miroir, qui, s'il eſt bon, la montre dans tout ſon luſtre. C'eſt un reſſort étranger qui met en mouvement une belle machine qui ſembloit en repos, mais qui n'ajoute rien à ſa perfection ; puiſque le mouvement n'eſt qu'un accident, une modification qui n'eſt ni bonne ni mauvaiſe par elle-même.

J'ai dit qui ſembloit en repos : car un connoiſſeur n'a pas beſoin du ſecours du Comédien pour voir agir les perſonnages d'un Drame.

Enfin ſi l'expreſſion d'accens n'eſt que l'art de communiquer des penſées écrites, & de retracer par le recit, ou par la repréſentation des

actions intéressantes ou agréables, je n'y vois rien qui marque le lien prétendu qui unit l'expression littérale avec l'expression représentative ou du Comédien. Je ne vois rien qui ne prouve l'entiere dépendance de celle-ci à celle-là.

Il me semble que l'idée de l'Auteur auroit été plus juste, s'il avoit dit que l'unité d'accens, doit correspondre à l'unité de discours.

Les jeunes Auteurs tremblent, en face des Comédiens ; & les plus hardis sont obligés à bien des démarches désagréables. Cet abus est pire encore dans le systême que nous combattons. La domination des Comédiens augmente du double, quand une pièce est faite pour quelqu'un d'entr'eux ; la jalousie en est une cause dans ceux qui n'y ont point de rôles. Le choix qu'on a fait de leur Confrere, est une offense

pour eux. L'amour propre aveuglé par ce choix dans celui-ci, le gonfle d'orgueil, & l'Auteur est le premier à en ressentir les effets.

Qu'on ne me dise point que ce même amour propre flatté de l'hommage qu'on lui rend est intéressé à donner plutôt des marques de gratitude. Cela devroit être. Mais l'orgueil ne suit pas cette route ; le premier mouvement est de joie, le second d'estime pour soi-même, le troisiéme d'indifférence & de dédain pour les autres.

Le Comédien qui est maître absolu de son rôle, croit l'être de toute la pièce. Il y fait changer, retrancher, transposer ce qui lui plaît. Ces changemens affoiblissent l'intérêt, ralentissent l'action, & énervent le corps de l'ouvrage ? Tant pis. Combien de grands traits, de beautés se sont présentés à la plume, que la crainte que le Comédien

ne les rejettât, ou qu'il ne développassent pas son mérite à son gré, a fait sacrifier!

Les Comédiens, dont le sort est fait au Théatre, regardent les nouveaux rôles comme une surcharge; il faut les prier, les presser pour les leur faire accepter : quand on y est parvenu il faut prendre leur tems, & attendre qu'il leur plaise de jouer. Que de courbettes à faire! Que d'impatiences à dévorer!

Enfin, cet usage est contraire aux Comédiens mêmes. Il y en a plusieurs qui malgré leur bonne volonté, ne jouent jamais que dans les rôles inférieurs; parce que deux ou trois de leurs Confreres regardent les premiers comme leur patrimoine. Ainsi les autres, qui ne sont jamais employés que dans des rôles de rebut, sont découragés & dégoûtés de leur état, & ne peuvent être utiles, ni au Théatre, ni au public, ni à eux-mêmes.

Un Auteur qui a mis tous ſes ſoins à faire un bon Poëme, peut jetter un coup d'œil ſur celui qui doit en repréſenter le Héros. Mais ce ne doit être que pour ſe juger ſoi-même, ſe mettre en préſence de l'Acteur & du Spectateur à la fois, & s'aſſurer ſi ce que l'un dit contente l'autre.

Nous avons expliqué dans cette premiere partie les cauſes de décadence, qui ſont dans le Théatre, dans les Poëmes & dans les Auteurs. Nous allons dans la ſeconde, traiter de celles qui regardent les Comédiens.

Fin de la premiere Partie.

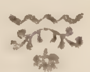
CAUSES
DE LA DECADENCE
DU GOUT
SUR LE THÉATRE.

SECONDE PARTIE.

CAUSES
DE LA DECADENCE
DU GOUT
SUR LE THEATRE,

Où l'on traite des droits, des talens, & des fautes des Auteurs ; des devoirs des Comédiens, ce que la Société leur doit, & de leurs usurpations funestes à l'Art Dramatique.

SECONDE PARTIE.



AU PARNASSE FRANÇOIS,

& se trouve A PARIS,

Chez DUFOUR, Libraire, Quay de Gêvres, la quatrième Boutique en entrant par le Pont Notre-Dame, à l'Ange Gardien.

M. DCC. LVIII.



CAUSES DE LA DÉCADANCE DU GOÛT SUR LE THÉATRE.

CHAPITRE XV.

Des nouveautés & de leur nombre.

Si toutes les Piéces nouvelles étoient bonnes, il n'y a point de doute qu'elles satisfissent à la fois l'Acteur & le Spectateur. Mais plus le nombre en est grand, plus il y a de foible & de choix à faire. Nous verrons bientôt qui a droit de faire ce choix. Il n'est question ici que des nouveautés.

Rien de plus commun que les murmures des Comédiens ſur le nombre des pièces qu'on leur préſente chaque jour. Je conviens que cela peut les déranger quelquefois. Mais leurs études ſont-elles l'unique devoir qu'ils ayent à remplir ? Point du tout. Ils ont le public à ſatisfaire en perfectionnant leur jeu, & en variant ſes amuſemens. Cette derniere obligation eſt auſſi étroite pour eux que la premiere. S'ils ſe contentoient de bien jouer toujours la même piéce, je ne crois pas qu'on les laiſsât jouir longtems de cette douce létargie.

Ainſi quand un Comédien fait les plaintes dont nous venons de parler, qu'il craigne qu'on ne lui diſe : « Les » Auteurs abondent chez vous ; recevez-les, vous le devez. Ce qui n'eſt » que médiocre devient paſſable, puis » excellent, quand on a ſçu encourager l'Auteur. Le ſecret de former » un grand Artiſte, c'eſt de lui faire

» aimer ſon art dès le commence-
» ment. Vous avez peu de tems pour
» tant d'affaires? Soyez moins diſſipés,
» vous en trouverez pour tout. Un
» Comédien prend le plus grand plai-
» ſir qu'il puiſſe goûter en travaillant
» à en procurer au public.

» Quand on aime à s'occuper, on
» trouve toujours aſſez de momens
» de repos. D'ailleurs on ſçait que
» vous n'en prenez qu'à votre aiſe;
» que vous n'êtes pas gens à vous
» fatiguer. Y en a-t-il parmi
» vous dont la ſanté décline, & qui
» ait contracté des infirmités qui
» ſoient la ſuite d'un travail long &
» opiniâtre?

Il n'y a ſans doute trop de nouveautés que parce qu'elles ne réuſſiſſent pas. Mais ce n'eſt pas une raiſon pour les dédaigner. Une ſeule repréſentation ſuffit pour dédommager la Troupe.

Qui ne ſçait le vif empreſſement

que nous avons pour le nouveau ? Il l'emporte ſouvent même ſur le beau. Que dis-je, ſouvent ? ne voit-on pas tous les jours mille gens ſe dépouiller de bijoux du plus grand prix, pour ſe jetter ſur des bagatelles, ſur des frivolités ? Avec qu'elle ardeur cette Financiere ne dévore-telle pas les colifichets de du Lac ? Si l'on n'y prend garde ſes diamans ſe transformeront en mille petits ouvrages de ſes mains.

Pourquoi ce Marquis, dont la femme eſt jeune, belle, ſpirituelle, du meilleur caractère & de grande Maiſon, l'abandonne-t-il pour courir après les careſſes d'un minois ignoble qui n'en refuſe à perſonne ? Pourquoi ce favori de Plutus, errant d'appartemens en appartemens dans ſon vaſte Palais, engloutit-il des millions dans un château qui n'eſt pas fini, & le détruit-il pour le faire rebâtir à quelques toiſes plus loin ? Pourquoi

ce curieux vendit-il ſes Tableaux pour des Médailles, celles-ci pour des coquillages, qu'il céde encore pour des papillons ?

La nouveauté eſt la cauſe de toutes ces extravagances. La nouveauté eſt l'élement du François. Et pour le dire en paſſant, ce défaut qui part d'une extrême vivacité eſt peut-être plus digne d'envie que cet engourdiſſement, qui en retreciſſant la ſphère des déſirs, annonce preſque toujours un défaut d'organiſation.

C'eſt donc flatter le public que de lui donner des nouveautés. Comment eſpére-t-on donc s'attirer ſes ſuffrages, en jouant ſans ceſſe des chefs-d'œuvre à la vérité, mais qui ſont ſi uſés, qu'on en eſt preſque auſſi ennuyé que d'une piéce pitoyable ?

Les yeux ne peuvent être perpétuellement fixés ſur un objet. Mais ils y reviennent avec plaiſir, quand on a eu l'adreſſe de les délaſſer par

des diſtractions bien ménagées. Les nouveautés, quelles qu'elles ſoient, cauſent ces diſtractions. Elles donnent aux organes épuiſés le tems de reparer leurs forces. Elles effacent peu-à-peu les idées trop récentes, & reveillent la curioſité aſſoupie.

Qu'on ſe rappelle la ſatisfaction qu'éprouvent plus de huit jours avant une premiere repréſentation, les amateurs du théatre. On diroit que leurs plaiſirs renaiſſent. Ils s'entretiennent de l'Auteur, de l'Ouvrage, des circonſtances de ſa reception, des anecdotes qu'il a fait naître; enfin tout Paris en eſt occupé. Si la piéce prend, la joie, les jugemens, les critiques, tout redouble. Si elle tombe, outre les fruits que nous venons de détailler; le public tirera encore de cette eſpece d'alerte, cet avantage que le mauvais le ramenera au bon. La comparaiſon qu'il fera de la piéce nouvelle, rendra

dra à l'ancien théatre tous les agrémens de la nouveauté.

Comment les Comédiens peuvent-ils donc déclamer contre les nouveautés, utiles à la fois au public & au Théatre ?



CHAPITRE XVI.

De la préſentation des Poëmes aux Comédiens ; de leur réception, & du choix de ceux qu'on joue dans les intervales.

Un Comédien joue-t-il pour ſoi ? Si cela eſt, il peut jouer telle Piéce qu'il lui plaît. Si c'eſt au contraire pour le ſpectateur, le goût de celui-ci l'emporte avec raiſon ſur le ſien. Le Comédien peut être comparé en ce ſens, au Médecin. L'un diſſipe l'ennui, véritable maladie de l'ame, comme l'autre guérit celle du corps. Que penſeroit-on d'un Docteur, qui voudroit faire prendre à un malade, des remèdes qui ne ſeroient bons qu'à lui-même ? C'eſt donc pour le ſpectateur que le Comédien joue.

Il remplit cette obligation par ſon

zéle, par ſon jeu, & par la beauté des piéces qu'il donne. Le ſpectateur s'acquitte envers lui, en connoiſſant, & en ſaiſiſſant les uns & les autres.

S'il arrivoit qu'un Comédien, jouant une bonne pièce, ne le contentât pas, & cela arrive, il auroit donc manqué ſon but. Si mettant de la vérité dans ſon action, il n'étoit pas applaudi, (diſgrace éprouvée par un Acteur qui s'eſt retiré il y a quelques années,) il n'y parviendroit pas non plus. C'eſt donc le goût du public qui fait le ſort des pièces & des Acteurs. C'eſt donc à lui qu'appartient le choix des unes comme des autres.

On lui a laiſſé à-peu-près le choix des Comédiens : & ceux-ci ſe ſont arrogé le droit de recevoir les piéces ; ils ne les admettent que pour lui. Mais pourquoi leur goût n'eſt-il pas le ſien ? Le public n'a pas même reclamé un droit, qui dans les mains des Comédiens, eſt la ſource de mille abus.

L'amour propre domine autant l'homme de Lettres, que qui que ce ſoit, & lui eſt pardonnable. Les Auteurs ont avec raiſon, de la répugnance à faire des démarches auprès des Comédiens, pour la réception de leurs Ouvrages ; & ils concluent avec un égal fondement, à ne les point faire, quand ils peuvent s'en diſpenſer.

La conduite des Comédiens envers les Auteurs, eſt ſi indécente qu'elle ſoulève tous les eſprits. Les amateurs du Théatre, les plus zèlés partiſans des Comédiens, les François, les Etrangers, tout dépoſe contre leur fier deſpotiſme. Le cri eſt général. Le goût du Théatre eſt, à la vérité, porté parmi nous juſqu'à la phréneſie. Mais celle-ci ſe tourne contre les Comédiens, dès que par des démarches indiſcrétes, ils donnent lieu à quelque plainte. Qu'en doit-on conclure ? Que le levain du mécontentement fermente dans tous les cœurs ; qu'il

eſt ſans doute encore trop foible pour étouffer entierement notre paſſion pour les repréſentations théatrales ; mais que ſans ceſſe accru par le ſpectacle des uſurpations des Acteurs, & par l'abus qu'ils font de nos propres droits contre nous-mêmes, ce levain parviendra enfin à triompher d'un penchant qui nous humilie, & à nous inſpirer autant d'averſion pour le Théatre que nous aurons eu de goût pour lui. Si les Comédiens vouloient refléchir aux preuves, que le public leur donne aſſez ſouvent de ſa ſenſibilité à leurs outrages, ils verroient ſans doute que la révolution dont nous les ménaçons, n'eſt pas ſi éloinée qu'ils ſe l'imaginent.



CHAPITRE XVII.

Du gouvernement & de la Police intérieure du Théâtre.

TANT que les Comédiens dirigeront le Théâtre, ſelon leur caprice & leurs propres intérêts, je doute qu'il ſubſiſte longtems avec éclat. L'intérêt général eſt confondu avec celui des particuliers ; mais cette union inſenſible, pour la plûpart d'entr'eux, eſt ſouvent regardée comme un ridicule de plus. Quelquefois ſeulement, on veut bien concourir par orgueil au bien public ; mais quand la vanité s'eſt ſatisfaite, on ne penſe plus qu'à ſoi-même. Seroit-ce parce que le rapport du bonheur particulier au bonheur général, eſt encore moins frappant que le rapport du bien général au bien particulier ?

L'idée de ſoi-même abſorbe toute autre idée. Cet égoïſme, comme s'exprimeroient quelques-uns, qui dans un cercle immenſe d'êtres, liés les uns aux autres, perſuade qu'ils ſont tous nés pour nous, & que nous, ne le ſommes pour aucun d'eux, entre dans la tête des Comédiens, & y peut-être conſidéré comme la cauſe des uſurpations qu'ils ont faites ſur le Théâtre, ſur les Auteurs & ſur le public. Pour les colorer, on s'eſt appuyé d'un lieu commun; chacun eſt le maître chez ſoi, dit-on; ainſi nous pouvons prendre dans notre ſale, telle réſolution qu'il nous plaira.

Des vûes étroites ont laiſſé jetter à ce préjugé de profondes racines. on n'a regardé le Théâtre que comme un divertiſſement dont la forme étoit indifférente. A peine a-t-on trouvé dans Paris une ſeule maiſon pour l'y donner. Les Magiſtrats municipaux d'alors, ne penſerent pas

que le ſpectacle, le ſoin d'en préparer & d'en orner la Scène, étoient une de leurs principales fonctions chez les Anciens. On s'en repoſa ſur les Comédiens. Ils ſe logerent où ils purent, donnerent au Théâtre telle forme & telles Loix qu'il leur plût. Le public qu'ils devoient avoir uniquement en vûe, n'y entra que pour l'argent qu'il y apportoit. Ce ne fut que leur bien qui leur ſervit de regle. Les Auteurs qui étoient les arcs-boutants du Théâtre, en devinrent les manœuvres. Ils n'étoient alors, comme à préſent, que des ſerviteurs aux ordres des acteurs.

C'eſt donc à la négligence des Officiers municipaux, qu'on doit la prompte décadence que le Théâtre éprouve. En effet, les Comédiens jouant pour leur compte, & dans un lieu qui leur appartient, diſpoſent en maîtres, de tout ce qui le concerne. Il paroiſſoit aſſez naturel, dans

les commencemens, comme nous l'avons déjà dit, que les propriétaires d'une maiſon, y ordonnaſſent à leur gré, tout ce qui y avoit rapport. Les auteurs qui font valoir ce domaine, accablés ſous l'idée de propriété & de ſeigneurie, furent pris pour des vaſſaux, ou pour de ſimples cultivateurs, qui ne devoient jouir du bénéfice de leurs travaux, que précairement.

Voilà me ſemble la principale raiſon qui a élevé les Comédiens ſur les débris de la fortune des Auteurs, qui, dans le droit, ſont les ſeuls créateurs des plaiſirs que le Théâtre procure. Car on conçoit bien un ſpectacle ſans Comédiens de profeſſion, puiſque le Poëte pourroit jouer ſes piéces lui-même, comme il y en a des exemples. Mais un Théâtre ne ſeroit qu'un être de raiſon ſans Poëmes, & par conſéquent ſans Auteurs.

On nous dira peut-être, qu'il eſt

poſſible que le Comédien compoſe les piéces qu'il joue, comme l'Auteur peut jouer celles qu'il a compoſées; & qu'il y en a auſſi des exemples.

Il n'y a guère d'Auteurs qui ne puiſſent repréſenter dans leurs ouvrages. Ils les jouent en les compoſant; ſans cela, comment jugeroient-ils de l'effet qu'ils doivent faire? S'ils ſe trompent quelquefois à cet égard, cela ne prouve pas qu'ils n'ayent pas joué en travaillant; mais ſeulement qui ont manqué de goût, ou s'en ſont laiſſé impoſer par la prévention. Il y a encore, à la vérité, des Auteurs qui liſent mal, mais il déclament bien; & j'en ai connus qui donnoient de bonnes leçons aux Acteurs, quoiqu'ils fuſſent ſans grace.

Au contraire, il y a peu & très-peu de Comédiens qui ayent compoſé avec ſuccès. Ainſi il s'en faut bien que ce petit nombre ſuffiſe pour remplir un Théâtre.

N'eſt-il pas honteux à la capitale du Royaume, de devoir aux Comédiens la principalle ſale des Spectacles, tandis que toutes les villes, un peu conſidérables de Province, en ont de conſtruites à leurs dépens?

Un Théâtre bâti par la Ville de Paris, illuſtreroit autant la Préture, que mille autres établiſſemens, & ſeroit un ornement de plus à la Capitale. Les beſoins du Citoyen exigent le premier ſoin des Magiſtrats municipaux; ſon bonheur eſt le triomphe de leur zèle.

La propriété acquiſe aux Comédiens de la ſale du Spectacle, eſt la premiere cauſe du dépotiſme qu'ils y exercent, dans l'adminiſtration intérieure. Il en eſt une autre qui ne mérite pas moins d'attention; c'eſt la haute idée qu'on a communément de la profeſſeſſion de Comédien. Ce préjugé ſoutenu par des ſavans, par des Poëtes du premier ordre, ne nous

paroît pas difficile à détruire ; & nous nous croyons obligés de nous en charger, avec d'autant plus de raiſon, qu'il eſt impoſſible de rendre quelque éclat à la Scène Françoiſe, ſi on ne remet pas le Comédien à ſa propre place, & les Auteurs & le public dans leurs droits.



CHAPITRE XVIII.

Prétention des Comédiens au titre d'homme à talens, mal fondée.

LA qualification d'homme à talent, eſt une de ces reſſources que l'amour-propre a imaginées, pour élever certains arts au-deſſus des autres. On ne peut la conteſter à ceux qui exercent les arts libéraux; mais comme il eſt arrivé de grandes révolutions dans les autres, depuis trois ſiécles; il y en a pluſieurs qui ont pris place à côté des beaux arts, & ceux qui s'en occupent jouiſſent de la même dénomination. Tels ſont les graveurs & quelques autres, à qui l'on eſt convenu généralement de ne la point diſputer.

Mais ceux-là ſeuls ont droit de

prendre le titre *d'Homme à talents*; parce qu'on ne doit appeller ainſi que ceux qui, ſans aucun aſſujettiſſement, ſans nulle contrainte, exercent un art où l'imagination & le génie en font plus que la main. L'invention eſt le point d'appui, pour m'exprimer ainſi, de ces Artiſtes. Par elle ils reſſemblent à ceux qui profeſſent les hautes Sciences; ſans elle ils ſont confondus avec les ouvriers.

Le Muſicien imagine-t-il une piéce? Il crée ſon ſujet : il le commence, l'interrompt, s'y remet & l'abandonne encore à ſon gré. Le Peintre laiſſe une compoſition pour une autre, & la liberté qu'il donne à ſon génie, met ſouvent le ſceau à la perfection de ſes Ouvrages. L'Architecte en uſe de même. Perſonne ne peut contraindre ni les uns ni les autres, à telle & telle eſpéce de travail.

Je ſçais qu'il y en a pluſieurs qui conſultant plus un certain intérêt, que la

la nobleſſe de leur profeſſion, contractent des engagemens, dont l'honneur & la bienſéance leur font, dans la ſuite des devoirs indiſpenſables. Je ſçai même qu'il y en a en qui les fonctions de certaines Charges ſont d'une obligation étroite.

Dans le premier cas, l'Artiſte ſort de ſon état, & à prix d'argent, en engage les plus nobles prérogatives. C'eſt moins comme homme à talent, que comme homme intéreſſé, qu'il ſe lie lui-même, & préfére la fortune à la liberté de ſon art.

Dans le ſecond cas, les Charges dont les Artiſtes ſont revêtus, ſont des récompenſes dûes à la ſupériorité de leurs talents. Les devoirs qu'elles impoſent ſont trop reſpectables dans leurs motifs & dans leur fin, pour être une véritable chaîne. Ce n'eſt pas la Charge qui en eſt une par elle-même, ce ſont les conditions auxquelles on l'a acquiſe.

Qu'eſt-ce qui communément fait le Comédien ? L'infortune, le libertinage, l'incapacité pour tout autre état, l'inconduite, & la fauſſe prévention où eſt la jeuneſſe, ſur la Profeſſion de Comédien.

On ne peut diſconvenir que ce ne ſoient là les motifs généraux qui conduiſent au Théatre. On ne niera pas non plus qu'ils ne ſoient une des premieres cauſes de l'opprobre que les gens ſenſés attachent à cet état. C'eſt une régle ſûre en morale, que la fin que nous nous propoſons dans une entrepriſe, nous rend dignes d'eſtime ou de blâme dans l'exécution.

Il arrive quelquefois que le génie qui nous domine, nous conduit au milieu des plus grands déſordres, & de la baſſeſſe, à l'état qui lui eſt propre. On a vu ſe diſtinguer dans les Lettres & dans les Arts, des gens qui avoient pris un état bien oppoſé.

La réputation que ceux-ci ſe ſont acquiſe, étoit indépendante de leur premier état. Elle relevoit l'homme & laiſſoit la profeſſion dans la baſſeſſe.

D'ailleurs ce démon dominant, qui nous entraîne malgré nous, aux choſes qui ſont du reſſort de nos talens naturels, mais cachés, ne produit de grands hommes que quand il engage à des grandes entrepriſes. Et on ne lui ſçait point de gré s'il ne porte qu'au médiocre & au mauvais, comme cela n'arrive que trop.

S'il y a eu des Comédiens qui ont pouſſé leur profeſſion au-delà des bornes ordinaires, ils ſe ſont diſtingués, & la profeſſion eſt reſtée la même. Un Forgeron peut rafiner ſon art, & ſurpaſſer ſes Confréres, ſans que l'art en obtienne un dégré de nobleſſe de plus.

Qu'on ne me donne que des Comédiens habiles, je rendrai juſtice à

leur mérite; mais je n'éleverai ni ce mérite au-dessus de lui-même, ni la profession aux nues. Quand je ne verrai qu'une multitude de mercenaires, qui, la plûpart, n'ont d'autre capacité que de supputer à quoi se monte la part qu'ils ont dans le produit des chambrées, je m'étonnerai que des gens qui ont des lumieres, leur prodiguent une qualification qui ne doit être accordée qu'au génie.

Nous avons dit que les gens dignes du titre d'Homme à talents, étoient libres. Le Comédien au contraire n'est que l'homme du Public, & son gagiste. Il doit faire tous ses efforts pour lui plaire. C'est à lui qu'il rend compte de ses actions, & qu'il répond de ses fautes. Il tremble devant lui, comme devant un Juge souverain, qui lui accorde ou refuse grace à son gré. Veut-il s'absenter ? Il est obligé d'en demander permission. Veut-il quitter le Théatre ? On le

force d'y reſter. Se diſpenſer de jouer certains rôles ? Il y eſt contraint. Sortir de France ? Il eſt puni.

Ne ſont-ce pas là les caractères de l'aſſerviſſement le plus formel ?

Le Roi a gagé les Comédiens, comme des gens attachés à ſa maiſon & à ſa ſuite. Cette ſeule prérogative n'eſt-elle pas au-deſſus de tout ce qu'on vient de dire ?

Elle y ajoute une nouvelle force au lieu de le détruire. Le Roi ſe plaît à jouir des mêmes ſpectacles que ſon Peuple. Si Sa Majeſté donne des penſions aux Comédiens, & les ſoumet à la juriſdiction de quelques-uns de ſes principaux Officiers, c'eſt pour que les amuſemens de ſes Sujets ſoient plus réglés & moins dépendans des caprices de la Troupe; c'eſt pour en écarter les abus, qui ſe gliſſeroient dans un Spectacle ſous l'autorité du public ſi facile à éluder ou à uſurper ; c'eſt pour que la Troupe

ſente mieux l'étendue de ſes devoirs, & ait moins de prétextes de s'en affranchir. En un mot, c'eſt pour l'accoutumer à ſe plier aux vûes du public, par la ſoumiſſion qu'elle doit à ſes ordres.

En outre le Service du Roi, quelqu'honorable qu'il ſoit, eſt un double engagement, une nouvelle dépendance, qui confirme la premiere. De ce qu'ils ont deux Maîtres, conclura-t-on qu'ils n'en ont point?

C'eſt comme Domeſtiques de la Maiſon du Roi, qu'ils en ſont gagés; & cette qualité, la plus belle qu'ils ayent, n'a rien qui leur mérite le titre d'Homme à talents. Je n'imagine pas qu'ils oſent ſe dire Officiers du Roi, ni du ſecond, ni du troiſiéme ordre. Ainſi leur ſervice ne leur laiſſe aucun droit au titre dont il s'agit, auquel les Valets de pied ne puiſſent aſpirer, avec plus de raiſon, puiſqu'ils ſont pourvus de Brevets

d'Office, qui leur donnent le pas ſur les Comédiens.

Les Anciens, m'objectera-t-on, après avoir occupé les premieres places dans les armées, venoient jouer leurs Poëmes ſur le Théatre d'Athènes. On a vû en Angleterre un Gentilhomme ſe plaire à faire en public le rôle d'Oroſmane. La Cour de France a danſé avec les Acteurs de l'Opéra, ſur le Théatre; » Non, » dit M. de Voltaire, d'où ces deux » derniers faits ſont tirés? Aucun » des beaux Arts n'eſt mépriſable; & » il n'eſt véritablement honteux, que » d'attacher de la honte aux talents.

Eſchyle jouoit dans ſes Tragédies, & étoit bon Officier. Mais il n'y a rien là de contraire à nos principes. Moliere étoit un homme de génie comme Eſchyle; mais ce n'eſt pas parce qu'il jouoit ſes Piéces à l'imitation de cet ancien, mais parce qu'il les compoſoit. Eſchyle, pour ſe rendre

plus agréable au peuple, montoit ſur le Théatre; mais je ſuis ſûr qu'Athènes n'eut pas vu d'un bon œil, l'un de ſes Capitaines, faire le Comédien autrement que dans ſes propres Piéces. Cela eſt ſi différent que l'Hiſtoire ne nous dit point qu'Eſchyle ait repréſenté dans d'autres Piéces que les ſiennes.

Un Gentilhomme a pu faire, ſur le Théatre de Londres, ſans être Comédien de profeſſion, le rôle d'Oroſmane; mais s'il méritoit de la conſidération, c'eſt qu'il jouoit un plus beau rôle dans la Société. Cette fantaiſie à dû être agréable aux Anglois, dans un homme qui a bien voulu deſcendre de ſon état, pour les amuſer; mais en euſſent-ils penſé auſſi favorablement, s'il eût ſérieuſement fait choix du métier de Comédien? Je ſçais qu'on peut être Gentilhomme & Comédien: mais on voit des Nobles être pis que cela encore,

ſans être un exemple à ſuivre pour la Nobleſſe.

Si Louis le Grand a danſé pèle mêle avec les Acteurs de l'Opéra, c'eſt que les plaiſirs que les Rois goûtent ſur le Trône, n'excluent point ceux qu'ils trouvent au milieu de leurs Sujets. Louis XIV. comme le remarque très-bien M. de Voltaire, s'abſtint de ces danſes, quand il eut conçu l'idée de la véritable grandeur. Les Rois ennobliſſent tous les divertiſſemens ; mais ceux-ci n'ennobliſſent pas tous les hommes. L'uſage moderé que les grands Princes font de ces plaiſirs, n'empêche pas qu'on ne les prenne toujours pour ce qu'ils ſont. S'ils ſe faiſoient une trop grande habitude du Théatre, on l'oublieroit. C'eſt cette habitude, ſi baſſe dans les Maîtres du monde, que les Romains, & toute la Terre depuis eux, ont reproché avec raiſon à l'Empereur Néron.

Au reſte, que les Rois jouent la

Comédie, je tiendrai la ſcène pour très-honorée. Mais cet honneur diſparoît avec eux ; & ne paſſe point aux Acteurs, qui ne ſont que des Comédiens aux yeux de la raiſon. Si un Souverain s'aviſoit en chaſſant dans une Forêt, d'y faire un fagot, imprimeroit-il aux Bucherons un caractère de Nobleſſe ineffaçable ? En feroit-il des gens à talents ?

Dans une de ces *Hôtelleries*, eſpèce de divertiſſement aſſez commun dans les Cours d'Allemagne, quand le bon goût y étoit moins connu ; dans une Hôtellerie, dis-je, tenue pour célébrer le Mariage d'une Princeſſe de Danemarck avec un Duc de Holſtein, la Reine fit le perſonnage de coupeuſe de bourſes, & le Prince Royal ſon Fils, celui de Garçon Barbier. Dira-t-on que depuis ce tems-là, les Barbiers & les Filoux ſoient devenus hommes à talents ?

Quand on aura vû dans les deux

Chapitres ſuivans, que les talens qu'on ſuppoſe au Comédien n'exiſtent que dans le préjugé ; nous eſpérons que l'on conviendra enfin que nous ſommes fondés à leur en refuſer la qualification. Les Romains avoient des Comédies attellanes, ainſi appellées, dit Tite-Live, parce que la jeune Nobleſſe ne pouvoit jouer que dans ces Piéces, & avoit ſeule le droit d'y jouer. Le Théatre étoit donc regardé à Rome comme indigne des gens de condition.

On a vu des Affranchis manier, preſque à la place des Empereurs, le timon de l'Etat. Nul Comédien n'eſt parvenu à cet honneur. Roſcius, dont l'Hiſtoire nous a conſervé le nom, plûtôt pour marquer la foibleſſe de ſes admirateurs, que pour éterniſer ſa mémoire, reçut de Rome des applaudiſſemens, quelques bienfaits, & mourut Comédien.

Après chaque Spectacle, les Ro-

mains expoſoient aux yeux du peuple une Actrice toute nue ; cet uſage s'étoit-il introduit par les Comédiens où par les Romains ? Une Actrice d'une rare beauté ſe ſera montrée nue dans un rôle qui l'exigeoit, pour le jouer d'une maniere qui lui fût plus avantageuſe, où pour obtenir l'effet de quelque demande. Alors ce que la néceſſité, ou l'amour-propre avoient engagé de faire une fois, eſt tourné en habitude ; c'eſt ainſi que parmi nous, les graces avec leſquelles Arlequin danſa ſon premier Ménuet, ont déterminé à le lui demander toujours dans la ſuite.

Peut on ſuppoſer qu'une Actrice ait jamais pu être obligée par ſon rôle, à bleſſer ainſi l'honnêteté publique ? La Police l'auroit-elle souffert ? Si l'Actrice l'a fait pour obtenir quelque grace ; la beauté a un pouvoir reconnu dans le ſecret, mais un étalage impudent de ſes charmes, cho-

que la vue au lieu de toucher le cœur. Si l'Hiſtoire nous apprend qu'une ſeule femme (Phrénice) pût aſſiſter dans les Jeux Olimpiques, aux combats de la Lutte, ce fut par un privilége ſpécial, & pour la récompenſer d'y avoir conduit elle-même ſon fils Euclée. Quelle différence d'admettre par grace, une femme parmi des Lutteurs qui combattoient nuds, ou d'introduire une femme nue au milieu d'une foule de Spectateurs de l'un & de l'autre ſexe ! Les Grecs excluoient les femmes des exercices qui les obligeoient d'être nuds ; mais les Romains auroient-ils ſouffert qu'une Actrice parût dans cet état, à des Jeux qui ne l'exigeoient pas?

Suppoſons néanmoins pour un moment, que cette Actrice a ſacrifié toute pudeur pour parvenir à ſes fins. Rien ne coûtoit donc alors aux Comédiens pourvu qu'ils plûſſent ? Quels étoient donc alors les Comédiens ? Rome

devoit-elle accorder tant d'eſtime à des gens qui pouſſoient l'adulation juſqu'à ſe proſtituer publiquement pour ſervir ſes paſſions ?

Si, comme il eſt vraiſemblable, cet uſage à été établi par les Romains; n'avilirent-ils ainſi leurs Acteurs que pour prouver qu'ils tenoient parmi eux un rang diſtingué ? Les hommes ont ſouvent pris une route oppoſée à celle qu'ils devoient ſuivre; mais c'eſt quand ils flottoient entre l'incertitude & l'ignorance des chemins. Comment Rome auroit-elle pu croire que couvrir les Comédiens d'infamie, c'étoit leur donner une preuve de la haute idée qu'elle avoit d'eux ? Ne diroit-on pas au contraire qu'ils ne pouvoient jamais être aſſez flétris à ſes yeux ; puiſque pour les plonger dans un plus profond abîme d'aviliſſement, elle ſacrifia le ſoin des mœurs mêmes ?

Les Romains en autoriſant un

uſage ſi dangereux, avoient des raiſons proportionnées aux maux qu'il devoit cauſer. La déférence que Caton le Cenſeur marqua un jour pour cette pratique ancienne, en ſe retirant du Théatre pour la laiſſer obſerver, nous le prouve aſſez. Nous croyons voir ces raiſons dans la politique & dans la légiſlation Romaines.

Dans une Ville toujours agitée de troubles & de factions, les Magiſtrats ſentirent la néceſſité de donner des ſpectacles. Mais d'un autre côté, connoiſſant la fureur du Peuple pour les Jeux, ils ne crurent pas moins de leur devoir d'empêcher qu'elle ne dégénérât en une frénéſie, qui eût été une nouvelle ſource de déſordres. C'eſt pourquoi ils firent de leurs divertiſſemens un ſpectacle qui, en révoltant l'humanité & la raiſon, en diminuoit le déſir & l'yvreſſe. Il eſt certain que les combats de Gladia-

teurs produiſoient ce double effet ; la moitié des ſpectateurs y friſſonnoit d'horreur. Si l'autre moitié ſembloit goûter un plaiſir barbare à voir couler le ſang humain , & même expirer les combattans ; quels reproches ceux - ci ne devoient - ils pas ſe faire , en reflechiſſant ſur la nature de leurs amuſemens ?

Ces combats ſanglans étoient donc un remède contre eux-mêmes. Autrement Rome auroit - elle pu les juſtifier à ſes propres yeux ? Sans cette ſage politique le Peuple n'auroit jamais quitté le Théatre. Si les malheureux qui y combattoient , n'y euſſent ſouvent perdu la vie , leur gloire auroit été briguée avec ardeur, & tous les Romains auroient voulu être Gladiateurs.

Rome étoit animée du même eſprit à l'égard des Acteurs Dramatiques. S'ils étoient bons , ils étoient applaudis ; ces applaudiſſemens

devoient inſpirer du goût pour leur profeſſion ; mais cela étoit contre l'eſprit de la loi, qui ne vouloit pas qu'on s'exagérât le mérite des Acteurs. C'eſt pour prévenir cet abus qu'il fut ordonné qu'une Actrice fût montrée nue en public. Le Comédien devoit plaire, mais non pas juſqu'à faire envier ſon état. Comme il y parvenoit ſouvent, on lui impoſa l'obligation de ſe couvrir ſoi-même de honte au milieu de ſes ſuccès, pour effacer entierement l'impreſſion de ceux-ci, & ne laiſſer ſubſiſter que le ſouvenir de celle-là.

C'eſt pourquoi ils ne devoient ſatisfaire à cette ordonnance infamante, qu'à la fin de la Piéce. Cette proſtitution rappelloit au peuple ce qu'il en avoit coûté pour monter ſur le Théatre ; ce qu'il devoit penſer d'un état qui aſſerviſſoit à un devoir ſi honteux, & de gens qui avoient été capables de faire de ſi grands ſacrifices pour l'embraſſer.

Ne reconnoit-on pas les traces de leur politique à cet égard, dans l'usage où étoient les Lacédémoniens d'inspirer de l'aversion pour l'yvrognerie, par le tableau des excès mêmes de ce vice ? Sparte enseignoit la sobriété à ses citoyens, en leur mettant devant les yeux l'intempérance de leurs esclaves. Rome entretenoit dans les siens l'idée de la vraie gloire, en avilissant une profession qui pouvoit les séduire. Ceux-là relevoient l'éclat des mœurs, en lui opposant les tristes effets d'une passion brutale. Ceux-ci apprenoient à juger sainement des hommes, en dégradant encore plus ceux qui s'étoient oubliés. Des deux côtés on voit le même principe & les mêmes vûes, seulement appliqués à des objets différends.

Les Romains comme les François, passérent facilement du plaisir de la Comédie, à la recherche de la Comé-

dienne. Bientôt les gens de qualité & les riches, ne purent vivre décemment, ſans avoir dans une petite maiſon une Actrice à leurs gages. Cette dépenſe devint un beſoin, comme une preuve de la grandeur & de l'opulence. La jeuneſſe Romaine ſécoua le joug de l'autorité paternelle pour avoir auſſi des Actrices. Celles-ci la précipitérent dans tous les excès que nous voyons de nos jours. Elle étoit ſouvent hors d'état de remplir les Charges de la République avant l'âge d'y parvenir. De là les gémiſſemens de tant d'épouſes charmantes, les diſſenſions domeſtiques, les divorces, les ruptures ; cette humiliante préférence donnée par les beautés de Théatre au plus offrant ; la honte de l'abandon, l'amertume du répentir, les uſures immenſes & la ruine entiere des Maiſons.

Aux conſidérations générales ſur

la Comédie, le Légiſlateur en ajouta de particuliéres aux Actrices ; parce que l'amour qu'elles inſpiroient, n'avoit pas des ſuites moins funeſtes que la paſſion pour le Théatre, & qu'il n'étoit pas moins néceſſaire de réprimer l'un que l'autre.

La nudité des Actrices fut encore le remède aux feux qu'elles allumoient. On les montra en public pour garantir du danger de les voir en ſecret, & elles perdirent leur pouvoir. La curioſité ceſſe comme le feu, faute d'aliment. Nos paſſions s'éteignent moins par ce qu'elles enlévent à notre fortune, que par ce qu'elles coûtent à notre amour propre. Pouvoit-on porter de plus ſenſibles coups à celui-ci, que d'expoſer aux yeux de tout le monde, les objets de ſes déſirs ? Si ce qu'on voit enflamme quelquefois pour ce qu'on ne voit pas, on n'a plus de vœux à

faire quand on a tout vû. Chez les peuples qui ne s'habillent point la nudité n'excite aucun désir.

Les Romains tiroient le même avantage de celle de leurs Actrices ; & c'étoit le but de la loi. C'est ainsi qu'ils avoient limité chez eux l'effet des Spectacles, & marqué la place que les Comédiens devoient occuper dans l'opinion publique.

S'il restoit encore quelques doutes sur cette matiere, le trait suivant achevera de les dissiper. Decimus Laberius, Chevalier Romain & Poëte, s'appliqua à composer des Mimes & y excella ; ce n'étoit point un deshonneur à Rome de composer pour le Théatre, mais on ne pouvoit y représenter soi-même sans se diffamer. Laberius ne put pourtant résister aux instances réitérées de César, qui l'obligea par ses libéralités de monter sur le Théatre à l'âge de soixante ans, pour jouer une de ses Piéces.

Dans le Prologue, qui eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité, le Poëte exhala ſa douleur d'une maniere fort touchante. Macrobe, qui nous l'a conſervé tout entier, nous apprend auſſi que ce Chevalier Romain, pour venger ſa vieilleſſe, inſéra malignement dans le cours de l'ouvrage quelques traits picquans contre ce Prince. Un Valet maltraité par ſon Maître, s'écrioit: *O Romains! nous perdons la liberté!* Et un peu plus bas: *Il eſt néceſſaire que celui qui ſe fait craindre de pluſieurs perſonnes, en craigne auſſi lui-même pluſieurs.* Tout le Peuple à ces traits reconnut Céſar, & jetta les yeux ſur lui. Cependant lorſque la piéce fut finie ce Prince, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaiſance, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles Lettres de Nobleſſe.

Laberius étant allé enſuite prendre place parmi les Chevaliers, ils ſe tinrent de telle ſorte qu'il n'en trouva point. Ciceron qui le vit dans l'embarras, lui dit, en le raillant : *Je vous aurois reçu auprès de moi, ſi je n'étois moi-même aſſis trop à l'étroit**: Se mocquant de Laberius & du grand nombre de Sénateurs que Céſar avoit créés.

La Loi Pappienne interdiſoit aux Sénateurs le mariage avec les femmes qui avoient monté ſur le Théatre, ou qui avoient été affranchies. Voilà donc les Comédiens qui partagent l'aviliſſement de la ſervitude avec les eſclaves. **

Du tems d'Ulpien il étoit défendu aux Ingénus *** d'épouſer des femmes

---

* Recepiſſem te niſi anguſte ſederem.

** Fragmens d'Ulpien, chap. 13. & la Loi 44. *De Ritu Nuptiarum*,

*** *Idem*. Tit. 13 & 16.

de mauvaiſe vie, qui ſe fuſſent produites ſur le Théatre, ou qui euſſent été condamnées par un Jugement public. La défenſe ne regarde plus les Sénateurs, mais tout homme libre. Les Actrices ne ſont plus ſeulement confondues avec les affranchies, mais avec les femmes proſtituées, & avec les criminelles. Quand les uſages, les loix & l'opinion générale ont proſcrit les Comédiens ; quand d'un bout du monde à l'autre toutes les Nations leur prodiguent l'aviliſſement & le mépris, pourra-t'on croire encore qu'on appelle ces mêmes Peuples en témoignage en faveur des perſonnes de Théatre ?



CHAPITRE XIX.

Des Talens mal-à-propos attribués aux Comédiens.

LES partiſans du Comédien, pour lui accorder une conſidération qui ne lui eſt pas dûe, ſe fondent ſur l'eſprit de diſcuſſion & d'analyſe qu'ils prétendent lui être néceſſaires ; ſur l'intelligence qui doit lui découvrir tous les rapports de ſon rôle, ceux des autres rôles avec celui-là, & ceux de tous ces rôles avec l'objet principal du Poëme ; ſur les fineſſes de ſon art, ſur les coups de théatre que le Comédien tire de ſon propre fond, ſur la grandeur d'ame, & les entrailles eſſentielles à l'Acteur tragique ; ſur la déclamation & les bienſéances ſcrupuleuſes qu'ils ont ſeuls introduites au Théatre, & ſur la profonde connoiſſance qu'ils en ont.

» Plus nous avançons, dit l'Auteur » du Comédien, dans l'examen de » l'art de repréſenter les Ouvrages » dramatiques, plus on reconnoit » combien l'eſprit de diſcuſſion & » d'analyſe eſt néceſſaire aux Acteurs.

Il eſt certain qu'un Comédien rendroit mal un rôle qu'il n'entendroit pas. Il faut qu'il ſaiſiſſe l'eſprit qui y eſt répandu d'un bout à l'autre. Mais il ne lui faut pour cela que la portion d'intelligence accordée au commun des hommes.

L'intelligence, on le ſçait, eſt le premier, le plus eſſentiel des talens pour tout homme qui veut ſe diſtinguer dans les Sciences & dans les Arts. Elle eſt chez les Sçavans & chez les grands Artiſtes, le flambeau du génie, & ſouvent elle eſt priſe pour lui-même.

Dans les premiers, on la voit, par des efforts opiniâtres, s'enfoncer dans les ſentiers obſcurs de la vérité; diſſiper

dissiper les nuages qui renferment les belles découvertes dans un cahos impénétrable ; déchirer ces voiles multipliées, dont la nature aime à cacher ses ressorts, ses secrets, & ses opérations. C'est elle qui, pour triompher de tant d'obstacles, employe une pénétration profonde, un jugement sûr, une imagination ardente à découvrir des routes inconnues. Sans guide il ne faut point s'égarer ; sans lumiére il faut percer des ténèbres épaisses. Sans objet fixe, il faut enfanter des phénomènes.

Tels sont les secours que les Sçavans du premier ordre, empruntent d'une profonde intelligence.

Les Artistes célébres ne lui doivent pas moins. Le beau à des régles générales ; mais je ne sçais par quelle fatalité leur observation ne le produit que rarement. Il y a des nuances, des rapports, des traits de maître qu'elles ne connoissent point,

& qu'une intelligence étendue développe ſeule. Elle fixe le génie ſur les objets propres à le faire éclatter. Elle lui démontre des ſources nouvelles, elle l'y conduit à travers les abîmes. Elle fait choix, par un diſcernement exquis, des moyens qui ſemblent aux yeux du vulgaire promettre un effet tout contraire à ſes vûes. Elle déploye en un mot des traits qui n'ont point paru, & qui ſurpaſſent en beauté tous ceux que l'on a vûs. Quelle ſagacité! Que de nobles élans! Que de recherches laborieuſes! Qu'on la ſuive s'il eſt poſſible dans ſes procédés ; on la verra toujours s'écartant des routes frayées, dédaignant les foibles rayons qui l'environnent, s'elever comme un nouveau Promethée, juſqu'au centre de la lumiére, & dérober le feu céleſte.

On a dû remarquer dans ce que nous venons de dire, qu'une haute

intelligence, ne tient que d'elle-même la beauté de ſes plans, le caractère de ſes ouvrages, l'ordre de ſes opérations, les objets de ſes recherches; en un mot, ſi l'on peut le dire, l'eſprit de ſon rôle. C'eſt à ces traits d'indépendance & de ſouveraineté qu'on reconnoit l'intelligence propre aux Sciences & aux beaux Arts. Inutilement la chercheroit-on dans des ſujets dont les pas ſont comptés, les démarches aſſujetties à une loi étrangére, & qui doivent mouvemens, idées, expreſſions, enfin tout à autrui.

Il eſt viſible que le Comédien eſt retenu en exerçant ſa profeſſion, dans une dépendance formelle. Tous ſes devoirs ſe bornent à ſuivre pas à pas les idées du Poëte; à prendre les mouvemens qui y ſont tracés, à rallentir ou à précipiter ſon action, ſelon que les ſituations qui lui ſont preſcrites l'exigent. S'il eſt des paſſa-

ges d'un mouvement à l'autre, qui ſoient difficiles, parce qu'ils s'entre-choquent ; ils ſont marqués par des expreſſions coupées, par des idées interrompues, par la ponctuation. Ne ſont-ce pas là autant de ſources où l'Acteur puiſe les différentes qualités de ſon action ; d'où ſes mouvemens coulent dans un dégré de chaleur, d'énergie ou de modération, toujours proportionné aux modéles que le Poëme lui offre, & combiné avec le caractère écrit des perſonnages ?

Quelles fineſſes, quelles nuances, l'Acteur découvre-t-il que le Poëte n'ait point apperçues ? Ou elles ſont dans les détails de la piéce, ou dans l'aſſemblage de toutes ſes parties.

Dans le premier cas, il n'y a point d'idées, point de fineſſe, point d'expreſſion même que l'Auteur, (nous ne parlons que de ceux qui méritent ce titre) n'ait comparées à d'autres,

dont il n'ait balancé la force, la douceur & les effets. Le génie qui, en composant, le transporte dans toutes les situations, lui indique le plus beau jeu qui ait pu naître de tous ses ressorts. La préférence qu'il a donnée aux uns, est une preuve de la supériorité qu'ils ont sur les autres.

Et on prétend qu'après une attention si sérieuse, un choix si réfléchi, ses yeux n'ont pas apperçu jusqu'aux nuances les plus déliées?

Parce que le public ne veut pas voir toute l'étendue du discernement de l'Auteur; parce qu'un Comédien développera ses pensées, ses sentimens mieux qu'un autre, le Poëte ne les a point eus? parce que l'un travaille dans le fond d'un cabinet, & que l'autre joue en public, les finesses dont l'un assaisonnera son jeu, ne seront point à l'autre, qui les a senties & exprimées, soit en détail, soit dans le ca-

raċtère général de ſa piéce & de ſes perſonnages ? Cela eſt auſſi injuſte qu'abſurde.

Non : quelque étude que le Comédien faſſe d'un rôle, jamais il ne le verra ſous toutes les faces qui ont frappé le Poëte. Ce n'eſt que dans les travaux de l'enfantement que l'analyſe & la comparaiſon étalent toutes les qualités des objets.

D'ailleurs, quelque prévenu que l'on ſoit en faveur du Comédien, on ne met apparemment pas ſon talent au-deſſus du génie des Corneille, des Racine, des Crébillon, des Voltaire. Si ces Grands Hommes ſont ſupérieurs en lumières au Comédien, pourquoi leur refuſeroit-on une plus parfaite connoiſſance de leurs propres ouvrages ?

Dans le ſecond cas, toutes les beautés qui peuvent ſortir de l'enſemble d'un poëme, appartiennent à l'Auteur, comme celles d'un grand

édifice ſont à l'Architecte. Accordons, ſi l'on veut, que la repréſentation découvre au Poëte une perfection d'harmonie qui avoit pu lui échapper. Cette perfection en eſt-elle moins dans ſon Drame, en eſt-elle moins à lui?

Une Tragédie eſt une vaſte machine dont la régularité des mouvemens peut ſurpaſſer l'attente du machiniſte ; mais doit-elle être attribuée à un autre qu'à celui qui lui a donné l'action & la vie?

N'eſt-ce pas le Poëte qui a créé ces caractères, qui a groupé ces perſonnages, & qui a imprimé ſur tous les rôles cet eſprit général qui les vivifie, & cauſe des impreſſions ſi délicieuſes?

Je le répéte, tout dans une Tragédie appartient à l'Auteur. Les grandes ſituations, les beaux mouvemens, les coups de théatre, ne paſſent pour beautés, que parce qu'ils ſont des

émanations de l'esprit général. Pour donner des talens au Comédien on les ôte au Poëte ! Quel effort d'imagination ? En privant le Comédien du mérite de l'analyse, de la discussion, des finesses de l'art, des coups de théatre, & d'une intelligence supérieure ; nous ne faisons que le rendre à lui-même.

Au reste, en lui refusant une intelligence égale à celle qui caractérise les vrais hommes à talens, nous ne prétendons pas l'en dépouiller absolument. Nous l'avons insinué au commencement de ce Chapitre ; mais qu'il soit en état de suivre le plan que l'Auteur a tracé ; qu'il mesure son jeu au dégré de chaleur qui anime les personnages ; qu'il saisisse bien l'esprit de son rôle, qu'il joigne à cela la perfection du corps, un organe convenable aux parties qu'il embrasse. Nous aurons un homme d'une

d'une vûe, d'une intelligence fort ordinaires, & un bon Comédien.

Il nous reste à examiner si les *entrailles*, & la grandeur d'ame sont en effet indispensables au Comédien.

Presque tous les hommes, & surtout les moins estimables, prennent dans le discours, des principes & des sentimens vraiment héroïques. Ils affectent un ton si insinuant, si persuasif, qu'en ne les connoissant pas, on les croit pénétrés de ce qu'ils disent. L'amour propre fait sentir aux plus méchants la nécessité de paroître vertueux. Si l'on ne disoit que ce qu'on sent, y auroit-il dans le monde tant de fausses caresses, tant de trahisons, de politesses forcées, tant de vaines promesses ? il le faudroit sans doute. Mais l'expérience ne nous prouve-t-elle pas que cette loi, si chère à la société, est une des plus négligée ?

Si l'on se méthamorphose journel-

lement & ſans le moindre effort ; dans les divers rôles que l'homme joue ſur la terre, pourquoi le Comédien n'emprunteroit-ils pas dans le ſien, la même facilité, un ton de grandeur, & des affections que la nature lui auroit refuſés ?

Il y a ſur le Théatre beaucoup de caractères vicieux. On y repréſente des menteurs, des hypocrites, des tyrans, des libertins, des méchants. S'il eſt néceſſaire au Comédien de jouer ces rôles d'après nature, on en fait donc un monſtre en horreur au genre humain ? S'il doit jouer d'original tous les rôles excepté ceux-ci. On exige donc de lui tout à la fois, qu'il ait, & n'ait pas le caractère aſſorti à ſes rôles ? Car on ſçait que le même Acteur repréſente les perſonnages vertueux & ceux qui ne le ſont pas.

L'art de l'Acteur eſt une imitation. Il ne fait autre choſe que de ſe met-

tre à la place des héros que le Poëte introduit ſur la ſcène. Or, quoique cette imitation ne ſoit qu'intermédiaire à celle de l'Auteur, c'eſt toujours une imitation. Je demande, ſi pour imiter la nature par exemple, d'après un autre tableau, avec les ſecours des couleurs, il faut être animé de toutes ſes lumières, inſtruit de tous ſes moyens, enfin s'il faut être la nature même ? Non aſſurément : c'eſt aſſez de ſe conformer en général à ſon eſprit, de ſuivre de loin ſes opérations & d'admirer ſes effets connus.

Eh ! des yeux, la moindre attention n'y ſuffiſent-ils pas ? Du moins quand on ſe contente de copier les imitateurs immédiats de la belle nature. Qu'on ſuppoſe pour un moment que le tems nous ait tranſmis les chefs-d'œuvres de la peinture ancienne, dans toute leur fraîcheur & leur beauté. Que les plus fameux

Peintres modernes, épris d'une ſotte vénération pour les anciens, n'ayent fait ſervir leurs pinceaux qu'à copier leurs tableaux. Cet uſage de leurs talens leur auroit-il acquis une grande gloire? Auroit-il prouvé une merveilleuſe intelligence? La Société leur auroit-elle une grande obligation? Ils auroient tout au plus, dans des productions toujours médiocres, conſervé des morceaux dont la perte nous auroit coûté plus de régrets, parce que les débris d'une grande fortune ajoutent une nouvelle amertume à ſon reſſouvenir.

Tels ſont les Comédiens à l'égard des Auteurs : copiſtes ſerviles ; il ne leur faut que de l'attention pour entrer dans leurs idées & les mettre dans un beau jour; comme l'Eleve n'a beſoin que de voir les Tableaux d'un Maître pour les rendre. Je ſuis même perſuadé que les Poëtes perdent autant dans la bouche de l'Acteur,

que le grand Peintre dans les copies de ses Eleves.

Enfin, si l'Acteur étoit affecté réellement des sentimens qu'il exprime, il lui seroit impossible de passer rapidement aux divers mouvemens qu'il doit représenter. Ecoutons un Maître de l'Art s'en expliquer. » Je » vais à ce sujet, Madame, dit Riccoboni le fils, vous dévoiler une » de ces brillantes erreurs dont on » s'est laissé séduire, & à laquelle un » peu de charlatanisme de la part des » Comédiens, peut avoir beaucoup » aidé..... Il m'a toujours, conti- » nue-t-il, paru démontré, que si l'on » a le malheur de ressentir véritable- » ment ce que l'on doit exprimer, on » est hors d'état de jouer. Les senti- » mens se succédent dans une scène » avec une rapidité qui n'est pas dans » la nature. La courte durée d'une pié- » ce oblige à cette précipitation qui,

» en rapprochant les objets, donne à
» l'action théatrale, toute la chaleur
» qui lui eſt néceſſaire. Si dans un en-
» droit d'attendriſſement vous vous
» laiſſez emporter au ſentiment de
» votre rôle, votre cœur ſe trouvera
» tout-à-coup ſerré, votre voix
» s'étouffera preſqu'entiérement. S'il
» tombe une ſeule larme de vos yeux,
» des ſanglots involontaires vous
» ambarraſſeront le goſier. Il vous
» ſera impoſſible de proférer un ſeul
» mot ſans des hocquets ridicules. Si
» vous devez alors paſſer ſubitement
» à la plus grande colére, cela vous
» ſera-t-il poſſible? Non ſans doute,
» vous chercherez à vous remettre
» d'un état qui vous ôte la faculté de
» pourſuivre; un froid mortel s'em-
» parera de tous vos ſens, & pen-
» dant quelques inſtans vous ne joue-
» rez plus que machinalement. Que
» deviendra pour lórs l'expreſſion

» d'un ſentiment qui demandera beau-
» coup plus de chaleur & de force que
» le premier ?

Il ſemble que le Comédien ne puiſſe atteindre la perfection de ſon art, qu'en s'oubliant entièrement ſoi-même ; qu'en ne mettant rien du ſien dans ſon jeu ; qu'en ne montrant dans tous ſes mouvemens qu'une copie continuelle.

» Une perſonne de Théatre, dit M.
» Remond de Sainte-Albine, ne ſe
» fait jamais mieux remarquer, qu'en
» paroiſſant avoir emprunté le génie
» de l'Auteur, auquel elle prête ſa
» voix, & l'ame de l'héroïne (ou du
» héros) qu'elle repréſente.

Si ce même Auteur ajoute : » Que
» les larmes, que les fléxions touchan-
» tes fourniſſent au ſentiment, ſont
» encore plus puiſſantes que celles
» qu'il emprunte des expreſſions les
» plus énergiques. » Il n'a pas fait attention que les inflexions touchantes

ſont dans l'eſprit des expreſſions énergiques, qu'elles en ſortent comme de leur ſource naturelle; enfin, qu'elles ne touchent que parce qu'elles ſont des plus énergiques.

Pourroit-on d'ailleurs imaginer ces inflexions ſans le diſcours ? N'eſt-il pas leur baze ? Que ſeroit le coloris ſi l'on faiſoit abſtraction du deſſein & du plan des figures, & même des caractères ? Encore différe-t-il des inflexions qui ne ſe ſuppoſent que dans les muets, en ce qu'abſolument parlant, on peut le trouver ſans la régularité du deſſein, & c'eſt toujours une beauté : au lieu que des inflexions de voix, ſans un ſujet qui les caractèriſe, ne peuvent être qu'inintelligibles & ridicules.



CHAPITRE XX.

Suite des prétendus talens du Comédien & de la Déclamation théatralle.

LES beautés d'un Poëme brillent d'un feu qui passe de l'Ouvrage à l'Auteur, comme il est passé de l'Auteur à l'Ouvrage. Les mouvemens sont le fruit de ce beau feu. ; & l'Acteur ne le doit qu'à ce qu'il déclame. Il n'est donc pas nécessaire qu'il en ait par lui-même, il suffit qu'il soit propre à en recevoir, & que son ame s'embrase des flammes qui petillent dans l'ouvrage.

L'art de bien rendre les idées d'un Auteur, est donc l'effet de ce beau feu, ou tout au plus, d'une étude où la mémoire agit plus que le jugement, & où les répétitions réitérées laissent tout le mérite au cours forcé des

esprits & à l'action servile des muscles.

C'est presque toujours le passé qui est le maître du Comédien. Ce qu'il a éprouvé dans un tel où tel tems, dans telle où telle circonstance, est ce qui le guide. Et comme il n'y a rien de si facile que de trouver des ressemblances en toutes choses, quand on a un côté fixe pour les regarder; toutes les piéces où le Comedien a joué, lui découvrent des rapports entr'elles, qui abrégent beaucoup son étude, & impriment à son jeu une uniformité qui prouve qu'il est souvent dispensé d'esprit & de travail.

J'ai vù & l'on voit tous les jours des Comédiens, qui ont les mêmes gestes dans quelques pièces qu'ils jouent. Ce sont des Ouvriers méchaniques qui font bien leur ouvrage, parce qu'ils n'en font que d'une espèce; ou parce que cet ouvrage ne differe que dans la forme. La routine

ſupplée en eux au raiſonnement.

Je ſçais que la Comédie a produit de bons Auteurs. Mais s'ils étoient Comédiens avec de l'eſprit, ils n'étoient pas gens d'eſprit, parce qu'ils étoient Comédiens.

Les Comédiens ſont ſouvent admis chez les Grands, j'en conviens, mais comme des inſtrumens de plaiſir; mais comme des gens capables, par des bouffonneries, ou par le récit de quelques-uns de leurs rôles, de divertir un cercle nombreux.

Cet amuſement ſert d'épiſode aux plaiſirs, toujours les mêmes, & dès là ſouvent inſipides de la grandeur & de l'opulence. L'amour propre peut en uſer encore parce qu'il lui ſemble plus donner aux facultés intellectuelles, que les autres divertiſſemens. Mais dans cette ſuppoſition même, le Comédien n'eſt qu'un organe artificiel, qui n'amuſe que par des traits

d'emprunt, que par des beautés qui ne ſont pas en lui.

Eſt-il abſolument néceſſaire d'être homme d'eſprit pour bien faire des rôles de niais, pour réuſſir dans ceux de ſoubrette ? Non aſſurément : pour peu qu'on connoiſſe ſon Théatre on n'en demandera point d'exemples. De la vivacité, une certaine volubilité de langue, un air familier, un goût d'intrigue, voilà où ſe réduiſent les grands talents d'une ſoubrette: avec cela elle pourra être dans le particulier ennuyeuſe & ridicule ; les actions qui détraquent la machine pourront ne lui pas cauſer la moindre émotion, ne lui pas faire tomber la navette des mains.

Le Comédien n'eſt qu'un inſtrument dont le Poëte ſe ſert pour nous communiquer ſes idées, à peu-près comme on ſe ſert d'un violon pour charmer les oreilles des ſons les plus touchants. M'aviſerai-je d'élever ce

Violon juſqu'aux nues ? Non. J'attribuerai mes plaiſirs au maître habile qui le fait ſi bien parler.

Le Comédien fait les fonctions d'un ſubalterne, comme un Bas-Officier donne à ſes ſoldats les ordres de ſon ſupérieur. Encore le Sergent agit-il ſouvent ſans conſulter ſon Capitaine, par les droits qui ſont attachés à ſon grade. Ce que ne peut un Comédien, qui ſuit pas à pas un Poëte juſques dans ſes écarts. S'il donne du coloris à ſes diſcours, il ne lui eſt pas permis de le faire jurer avec ſes expreſſions. Ainſi, ce coloris lui-même eſt une preuve de ſa ſervitude.

Il y a des Arts, me dira-t-on, qu'on met au rang des libéraux, dont les maîtres travaillent comme le Comédien, à repréſenter l'ouvrage des autres. Telle eſt la gravûre, qui dépoſe ſur le cuivre, les meilleurs morceaux des plus grands Peintres.

Il y a une grande différence entre la gravûre & l'art du Comédien. De même que le Peintre n'applique ses couleurs qu'après avoir dessiné son sujet, auquel il donne, par elles, une nouvelle forme. De même le Graveur en travaillant sur des ouvrages peints, leur imprime une autre apparence, un autre caractère. En représentant le même sujet, il a le secret de le rendre tout différent. Il fait plus : il imite si bien son modéle, dans cette différence même, que l'on peut dire à la fois, que c'est lui, & que ce ne l'est pas.

Ainsi la gravûre, en prenant quelquefois ses sujets chez autrui, les embellit des graces qui lui sont propres. Elle ajoute les perfections de son art à celles de la peinture.

D'ailleurs si la gravûre s'occupe de sujets déja peints, c'est plûtôt par la vénération qu'elle a pour son illustre mere, que par impossibilité de se

ſuffire à elle-même. On voit pluſieurs habiles Graveurs, qui n'ont pas moins réuſſi dans les ſujets qu'ils ont imaginés, que dans les autres.

Des Comédiens ont auſſi joué leurs Piéces. Mais nous l'avons déja dit : il falloit les regarder ſous ce double point de vûe d'Acteurs & de Poëtes. C'eſt-à-dire, dans deux états bien différens, par les qualités qu'ils exigent, & par la conſidération qu'ils méritent. Au contraire, que le Graveur burine ſur les deſſeins d'autrui, ou ſur les ſiens propres ; il ne change ni d'état ni de qualité : celle de deſſinateur ne pouvant être ſéparée d'un Art, dont elle eſt le fondement principal.

Enfin, la Déclamation, cette partie eſſentielle de l'Art oratoire, *donne au diſcours*, dit l'Auteur du Fils Naturel, *tout ce qu'il a d'énergie.* Elle ſert non-ſeulement à l'Auteur, mais encore au Lecteur ; à l'un, à juger

de l'effet d'une période, accompagnée d'un ton & d'un geste convenables; à l'autre, à se mettre à la place du premier, & à sentir ce qu'il veut lui dire. Le lecteur déclame en lisant, où il n'entend pas plus ce qu'il lit, que l'Auteur ne l'entendroit s'il ne se débitoit à soi-même son ouvrage en le composant.

Nous répondrons que la déclamation n'est une branche considérable de l'éloquence, que quand elle est unie au tronc. C'est à lui qu'elle doit l'être, c'est lui qui lui conserve, en quelque sorte, la vie, & la distinction qu'il lui a acquise. Si elle offre quelques ornemens à l'éloquence, c'est de la même maniere qu'un arbre est paré de ses feuilles, qu'il nourrit de sa propre substance

La déclamation tirant son origine, & son lustre de l'éloquence, perd l'une & l'autre en se séparant d'elle. Ce n'est plus qu'un métier, qui ne peut

peut être relevé par la nobleſſe d'une ſource qu'il a abandonnée.

Il n'eſt pas indifférent que l'art de déclamer ſoit exercé par l'Auteur ou par le Comédien. L'un eſt le pere, le maître abſolu de ſon Poëme : s'il en laiſſe à un autre la repréſentation, ce ne peut être que comme à un ſubalterne, qui fait le même effet que le maſque au viſage.

Il faudroit donc que tous les Auteurs ſe fiſſent Comédiens ? Oui ; pour relever l'art de la déclamation. Mais laiſſons les choſes dans l'état où elles ſont, & ne prêtons point aux fonctions du Comédien, un luſtre qu'elles n'ont pas. Que ceux d'entr'eux qui ſe ſont diſtingués, ſoient mis à la place qui leur eſt dûe : cela eſt juſte. Ils ont enchanté le ſpectateur, ils en ont reçu les plus grands applaudiſſemens ? Voilà leur récompenſe. Qu'ils ſoient, ſi on le veut encore, célèbres parmi leurs

confreres. Mais ne les élevons pas au-dessus d'eux-mêmes. Place-t-on au premier rang, dans le Temple de Mémoire, les machines de l'Opéra, dont le jeu cause une si douce surprise? Le Comédien est au Théatre François pour former les prestiges de l'illusion, ce que les machines sont à l'Opéra, pour soutenir le merveilleux que la scène étale.

Le coloris est d'une telle importance dans la peinture, que plusieurs Peintres sont devenus fameux par cette seule partie. Le bon déclamateur excelle dans ce genre, d'où on conclut que la déclamation est un art distingué.

Si le coloris est une grande partie de la peinture, s'ensuit-il que tout ce qu'on peut lui comparer soit considérable comme lui? L'impression, par exemple, est à la gravûre, ce que les couleurs sont à l'art de peindre. Elle donne, comme le co-

ſoris, une forme, un corps, & preſqu'une ame, aux objets tracés par le burin. Dira-t-on qu'un Imprimeur en Taille-Douce, ſoit comparable à un Graveur, à un ſavant coloriſte?

De plus, l'art d'arranger, de combiner les couleurs, ſubſiſte en quelque ſorte, par lui-même. Nous en voyons la preuve dans les porcelaines de la Chine, où le deſſein n'eſt preſque compté pour rien, & où la vivacité des couleurs mérite ſeule nos regards. Or, on ne peut pas dire que la déclamation ſe ſoutienne, ſe conçoive même ſans le ſecours de l'éloquence en vers ou en proſe; à moins que par le plus grand abus des termes, on ne la confonde avec la pantomime.

La déclamation n'étant qu'une imitation des diſcours & des ſentimens réels ou fictifs. Cette définition elle-même nous prouve, que l'art de déclamer n'eſt qu'une beauté acciden-

telle, dont les piéces ont d'autant moins beſoin, qu'elles ſont plus parfaites. Celles de nos Grands Poëtes, bien lûes, ſeroient admirées ſur la ſcène. Elles ſe déclament d'elles-mêmes. Tel eſt le vrai caractère des bons Drames. Ariſtote, & d'après lui Corneille, veulent qu'une piéce bien faite, ſoit belle & puiſſe plaire ſans le ſecours des Comédiens, & hors de la repréſentation.

Il ne faut qu'avoir entendu Mlle. Du Meſnil, pout être convaincu que dans une infinité de rôles, ſa déclamation reſſemble à une ſimple lecture. Cependant quels applaudiſſemens ne mérite-t-elle pas ? C'eſt que l'art le plus parfait eſt celui qui paroît le moins. On voit encore par-là, que le Comédien fait moins pour les Poëmes, que ceux-ci pour lui. Si par ſes efforts, les médiocres deviennent ſuportables, on ne doit pas lui en ſavoir plus de gré qu'à un

Avocat, de s'être chargé de la défenſe d'une mauvaiſe cauſe.

» La violence du ſentiment, [*Fils* » *Naturel*,] coupant la reſpiration, » portant le trouble dans l'eſprit, » les ſyllabes des mots ſe ſéparent; » l'homme paſſe d'une idée à une au- » tre ; il commence une multitude » de diſcours, il n'en finit aucun, » & à l'exception de quelques ſenti- » mens, qu'il rend dans le premier » accès, & auxquels il revient ſans » ceſſe, le reſte n'eſt qu'une ſuite » de bruits foibles & confus, de ſons » expirans, d'accens étouffés, que » l'Acteur connoît mieux que le » Poëte.

Ainſi la déclamation, qui eſt le domaine du Comédien, eſt preſque inconnue au Poëte. Donc le Comédien eſt auſſi néceſſaire au Poëte que celui-ci à celui-là.

Ce morceau, qui contient une peinture forte & vraie d'un homme

homme oppressé par plusieurs sentimens à la fois, est terminé par une idée que nous avons déja réfutée dans le Chapitre précédent. Comment les expressions d'un Poëte, qui peint le combat de divers sentimens, seront-elles mieux connues du Comédien que de lui-même ?

Il dira, en composant : l'Acteur rendra de cette sorte ce vers, cet émistiche, & il ne sçaura ce qu'il dit! Un Poëte avance donc dans sa composition, comme un aveugle dans un chemin qu'il ne connoit pas ? Ces sons expirans, ces mots inarticulés, il ne sçait donc pas ni ce qu'ils signifient, ni l'effet qu'ils produiront ? Ces passions dont il expose le conflict à nos yeux, il ne les a donc point conçues ?

De qui sont les idées que l'Acteur exprime ? Du Poëte, apparemment. Comment a-t-il rendu des pensées qu'il ne connoissoit point ? Il en est

donc & n'en eſt donc pas l'Auteur tout enſemble ?

Quand Corneille a mis ſon *qu'il mourut*, l'auroit-il écrit au hazard, ſans ſentir les beautés de cette expreſſion ? Le ſpectateur les doit-il au Comédien, ou au Poëte ? Les meilleurs d'entre ceux-ci ſentiroient-ils le moins, tout ce que leur ſujet inſpire ?

Je ſçai que les bons Auteurs travaillent par ſaillies, & d'après un ſentiment qui raiſonne peu, ou qui ſemble peu raiſonner. Mais c'eſt en cela que le ſentiment eſt plus ſûr. La froide raiſon préſente les objets ſous tant de faces, qu'elle eſt ſouvent embarraſſée du choix. Le ſentiment ſaiſit d'abord celle qui lui eſt propre.

Racine en inſtruiſant la Chanmêlé développoit-il en elle un talent qu'il n'avoit point lui-même ? Diſons que quelques diſpoſitions qu'eût cette Actrice, elle ne rempliſſoit point en-

core l'attente du Poëte. Si Santeuil n'eût point ressenti, longtems même après la composition, tout ce qui anime ses Hymnes, eût-il fait tant d'extravagances quand il les entendoit mal chanter?

Le même Auteur dit encore: » La voix, le ton, le geste, l'action, » voilà ce qui appartient à l'Acteur; » & c'est ce qui frappe dans le spec- » tacle des grandes passions. C'est » l'Acteur qui donne au discours tout » ce qu'il a d'énergie.

J'admire les excellentes refléxions de M. D... mais si une imagination forte, qui l'entraîne dans ses compositions, l'a jetté dans quelques écarts, il rougiroit sans doute lui-même qu'on préconisât jusqu'à ces tristes marques de la foiblesse humaine.

Non: les expressions différentes qu'il attribue à l'Acteur, ne sont point à lui. Dans quelque moment qu'on l'envisage sur le Théatre, il

n'y

n'y eſt que le copiſte de ſon original. Toute ſon action ſort du fond de la piece, c'eſt l'Auteur qui la lui prète. C'eſt lui qui veut qu'il ſoit tendre ou furieux, triſte ou gai. Ce ſont ſes vûes que l'Acteur accomplit ; ce ſont ſes ordres tracés dans le rôle, qu'il exécute. Eſt-ce l'Acteur qui enfonce le poignard dans le ſein de Zaïre ? Si je le penſois, cette cruelle cataſtrophe, au lieu de m'intéreſſer, de remuer mes entrailles, me feroit rire. C'eſt le Monarque irrité que je vois. S'il n'étoit pas bien peint, je m'en prendrois au Poëte, je ne penſerois pas même à ſon copiſte.

J'aimerois autant qu'on me ſoutint qu'un Marchand de Tableaux eſt celui qu'il faut louer de la beauté des peintures qu'il vend, que d'avancer que *l'Acteur donne au diſcours tout ce qu'il a d'énergie.* Si l'on ſe fût contenté de dire, qu'il fait éclore de l'énergie des idées, l'énergie d'action,

cela eût moins ſenti l'enthouſiaſme ; & on ſe ſeroit apperçu que l'énergie d'action ne peut avoir ſa ſource que dans celle des idées.

C'eſt ſans doute par un effet du même enthouſiaſme, que cet Auteur » dit encore, que, maître de ſon ſort, » il ſe feroit Comédien demain, ſi » on vouloit lui répondre des ſuccès » de Quinaut du Freſne.

Pour prouver que ces ſuccès ne doivent point enyvrer une ame comme la ſienne, comparons encore le Comédien à un Cavalier qui court bien ſur un excellent cheval ; lequel du cheval ou du Cavalier devrons-nous louer de la vîteſſe de cette courſe ? Si le Cavalier a quelque mérite ici, c'eſt de bien monter à cheval, mais cet art acquiert-il l'immortalité ?

De même, ſi on vante un Acteur, c'eſt d'avoir bien ſenti & bien rendu les idées du Poëte, & les paſſions

qu'il a exprimées. Cela vaut-il la peine qu'on brigue avec tant d'ardeur la profeſſion de Comédien ?

De même que le Méchanicien ne paroît que dans ſes ouvrages, de même auſſi le Poëte dramatique ſeroit preſque dans l'oubli, ſans le ſecours du Comédien.

Nous avons déja dit que les bonnes Tragédies ſe déclamoient d'elles-mêmes. Nous ajouterons que l'Acteur ſeroit de toute inutilité ſans le Poëte; mais qu'il n'en ſeroit pas de même de celui-ci ſans l'Acteur. Un écho renvoie les ſons qu'on lui articule; mais ces ſons pourroient ſubſiſter ſans nous parvenir par lui. Outre que nous avons des piéces de Théatre qui n'y ont jamais paru & qui ſe font lire; les Poëtes du ſiécle dernier, & du nôtre, ne ſeroient pas moins en grande réputation, quand on n'auroit pas repréſenté leurs Poëmes. Les Piéces des anciens ſont, à

notre égard, comme des ouvrages modernes, qui ne ſe jouent point; qu'on ſuppoſe à ceux-ci les beautés de celles-là, on en fera le même cas.

On ne joue pas tous les jours les Tragédies de Corneille , &c. & tous les jours on les lit avec admiration.

Le Poëme dramatique meut lui-même ſes propres reſſorts. Il tranſforme le lecteur en tous ſes perſonnages. Il agit , il parle pour eux; & à moins d'être ſtupide, il éprouve les mêmes impreſſions , les mêmes ſentimens que s'il étoit à leur place.

Peut-être arriveroit-il que le mérite fût plus longtems à ſe faire connoître. Encore , dis-je , peut-être : les cabales, que la malignité ſouleve contre les piéces expoſées ſur la ſcène, ne ſont qu'un trop puiſſant obſtacle à la réputation littéraire. La Phédre de Racine échoua dans ſes premieres repréſentations; mais en

fut-elle moins admirée des connoiſſeurs déſintéreſſés ? Imaginons-nous que ce Poëte célébre n'ait fait que cette piéce ; la gloire qu'elle lui auroit acquiſe n'auroit-elle pas devancé les applaudiſſemens du Parterre ?

Enfin, inſiſtera-t-on, ſi le Comédien repréſente l'ouvrage du Poëte, celui-ci ne retrace dans ſon Poëme qu'une action paſſée, qu'il tire de l'Hiſtoire, ou même d'anciens Auteurs qui l'ont traitée avant lui. Donc l'Acteur ne fait, à l'égard du Poëte, que ce qu'il fait lui-même à l'égard des ſources où il a puiſé.

Comparaiſon ſpécieuſe ! Le Poëte eſt le maître d'imaginer ſon ſujet, & l'objection tombe d'elle-même. Mais s'il le tient d'ailleurs ; que de ſituations à créer, que de circonſtances à élaguer, que de contraſtes à former, que de traits à rapprocher, que de caractères à refondre !

L'Hiſtoire nous offre à la vérité, nombre d'événemens tragiques. Je défie qu'on puiſſe en mettre un ſeul ſur le théatre, tel qu'on le trouve dans ſes faſtes : les révolutions ne comportent point les unités. Il n'y a point de Grands, de Héros, de Potentats, dont les triomphes ou la chûte ſoient l'ouvrage d'un jour.

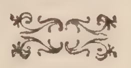
A l'égard des ſujets pris dans d'autres Auteurs, on convient qu'il y a moins de mérite à y réuſſir ; mais il y en a toujours un très-grand, quand on conſidére que ce qui a plu à une Nation, déplaît à l'autre, par la différence de leurs uſages & de leurs mœurs.

Le ſujet de Phédre dont nous venons de parler, eſt une Tragédie d'Euripide. Mais à n'enviſager que les chœurs, & l'étendue du Théatre Grec, quels changemens Racine n'a-t-il pas dû faire à ſa piéce pour l'accommoder au notre ? Il en a fait

dans l'économie, dans les caractères, dans le dénouement, dont il rend compte dans sa Préface, qu'on peut consulter.

Ainsi quoiqu'il ait imité Euripide, on peut dire que c'est un ouvrage nouveau : Et il en est ainsi des autres Auteurs. Plus ils ont eu soin de donner un air de nouveauté à leurs poëmes, plus ils ont eu de difficultés à franchir ; & c'est un mérite de plus.

Arrive-t-il rien de semblable aux Comédiens ? Peuvent-ils s'écarter des idées de leurs Auteurs, changer leur plan, leurs caractères, leur dénouement ? Non : Esclaves asservis aux moindres fantaisies du Poëte, ils ne peuvent prononcer une seule syllabe qu'elle ne leur ait été suggerée.



CHAPITRE XXI.

Si les Comédiens épurent les mœurs. Des bienſéances qu'ils prétendent avoir introduites ſur le Théatre.

C'EST peu d'accorder au Comédien des talens qu'il n'a pas, & un titre qui ne lui eſt pas dû ; on prétend qu'il épure les mœurs, & il s'en flatte lui-même, en s'attribuant la gloire d'avoir introduit les bienſéances ſur le Théatre. Il s'occupe, dit-on, à repréſenter les actions héroïques, à multiplier les exemples du vice puni, & de la vertu recompenſée. Par les traits frappans de l'un, ils jettent dans l'ame le trouble & la terreur. Par le triomphe de l'autre, ils lui inſpirent les vertus les plus ſublimes. Enfin, en nous peignant

les foibleſſes & les ridicules de la vie humaine ; ils corrigent les mœurs & ramènent les eſprits à la raiſon. Peut-on ſe propoſer une fin plus louable, plus glorieuſe ?

Si les Comédiens opéroient tant de bien, leur corps ſeroit auſſi reſpectable qu'utile : le malheur eſt qu'il n'en ſoit rien. La Machine de Marly élève l'eau pluſieurs centaines de toiſes au-deſſus de ſon cours ; forçant les loix de la nature, elle fait monter ces eaux du fond d'une profonde vallée, ſur des hautes montagnes, pour aller faire le plaiſir de nos Rois.

Ces effets tiennent du prodige ; cependant ne ſeroit-on pas dépourvu de ſens, ſi, l'encenſoir à la main, on rendoit de vives actions de grace à cette machine, à cet amas de bois, de fer, de terre & de pierre ?

Le Comédien eſt au Poëte, ce que cette machine eſt à ſon auteur. L'un

eſt l'inſtrument avec lequel le premier déploye les reſſorts de ſon génie. L'autre, eſt le mobile qu'employa le Machiniſte, pour mettre au jour les merveilles qu'il avoit conçues. On n'eſt pas mieux fondé à attribuer les effets qui réſultent des ouvrages de Théatre au Comédien, que l'élevation des eaux, & leur écoulement dans les magnifiques Jardins de Marly, à la machine de ce nom : l'une & l'autre ſont des moyens ſubſidiaires, des reſſorts d'emprunt, dont le Poëte & le Méchanicien, ſe ſervent pour le plus parfait développement, & pour l'exécution de leurs vaſtes deſſeins. C'eſt donc à ces génies qu'il faut ſçavoir gré des avantages qu'ils procurent

Eſt-il bien certain, en prenant les Comédiens pour le Théatre, qu'ils épurent les mœurs, & corrigent les hommes? Ariſtote dit : Que le ſeul but du Poëme Dramatique eſt de

plaire au ſpectateur. Oh ! la belle école, s'écrie Cicéron, que la Tragédie & la Comédie ! Si on ôtoit tout ce qu'elle offre de vicieux, elle ſeroit reduite à rien. *O præclaram emendatrium vitæ poeticam, quæ ſi flagitia non probaremus, nulla eſſet omninò !* Tuſ. *L. 4.*

Ecoutons encore cet Auteur, parlant du plus Grand Comédien que Rome ait eu. » Roſcius eſt un ſi ex- » cellent Acteur, dit-il, qu'il paroît » ſeul digne de monter ſur le Théa- » tre : mais d'un autre côté il eſt ſi » homme de bien, qu'il paroît ſeul » digne de ni monter jamais. *Pour Quint. Roſc. traduct. de M. Reſtaut.*

Tacite dit : Que les Germains avoient les mœurs pures, parce qu'ils fuyoient les ſpectacles. *Nullis ſpectaculorum illæcebris corrupti.* De Mor. Germ.

L'Empereur Juſtinien ne peut regarder comme des jeux, ce qui eſt la

ſource du crime. *Quis ludos appellet eos ex quibus crimina oriuntur?*

La Motte Houdart s'en explique ainſi dans ſon Diſcours ſur la Tragédie : » Nous ne nous propoſons pas » d'éclairer l'eſprit ſur le vice & la » vertu, en les peignant de leurs » vraies couleurs. Nous ne ſongeons » qu'à émouvoir les paſſions par le » mélange de l'un & de l'autre. Les » hommages que nous rendons quel- » quefois à la vertu, ne détruiſent » pas les paſſions que nous avons » flattées. Nous inſtruiſons un mo- » ment, mais nous avons longtems » ſéduit.

» Je n'ai jamais, dit Fontenelle, » entendu la purgation des paſſions, » par le moyen des paſſions-mêmes.

» Tous ces grands divertiſſemens, » ſelon le Duc de la Rochefoucault, » ſont dangereux. On ſort du ſpec- » tacle, le cœur ſi rempli des douceurs » de l'amour, & l'eſprit ſi perſuadé

» de ſon innocence ; qu'on eſt tout
» préparé à recevoir ſes premieres
» impreſſions, ou plûtôt à chercher
» l'occaſion de les faire naître dans
» le cœur de quelqu'un, pour rece-
» voir les mêmes plaiſirs, & les mê-
» mes ſacrifices que l'on à vûs ſi bien
» repréſentés ſur le Théatre.

Enfin, Ricoboni le pere, Comédien aſſez fameux, après être convenu que dès la premiere année qu'il monta ſur le Théatre, il ne ceſſa d'en voir les dangers: aſſure, » qu'après une
» épreuve de plus de cinquante an-
» nées, il ne pouvoit s'empêcher d'a-
» vouer que rien ne ſeroit auſſi utile
» que la ſuppreſſion entière des ſpec-
» tacles.

Nous ne les traiterons pas avec tant de rigueur, mais nous conclue-rons, que la prétendue purgation des mœurs, eſt une chimère inventée en faveur ſeulement des Comédiens. Paſſons aux bienſéances qu'ils

ſe ventent d'avoir introduites ſur la ſcène.

Je ne crois pas que par cette correction les Comédiens entendent ce badinage groſſier, ces familiarités, ces baiſers qui ſe donnoient ſur le Théatre, dans ſon enfance, & qui y faiſoient le fond des plaiſanteries. C'eſt plûtôt au bon goût qu'à la pureté des mœurs, qu'il en faut attribuer le retranchement.

On appelle Bienſéances, en morale, l'art de dérober la connoiſſance des défauts ou des vices mêmes, à des yeux qu'ils pourroient choquer, ou à des cœurs qu'ils pourroient ſéduire.

Sur la ſcène, elles ſont l'art de jetter un voile ſur des objets que le ſpectateur ne peut approuver ouvertement, & qui allument des paſſions dangéreuſes. Elles ſont de deux eſpèces. Celles qui roulent ſur des expreſſions convenables à la dignité des perſonnes, & elles tiennent aux

mœurs ; & celles, qui fondées ſur la vérité du ſentiment, offrent des images trop crues. M. de Voltaire en rapporte deux exemples, qui ſuffiront pour en montrer la différence. Driden fait dire par Antoine à Cléopatre : » *Ciel ! comme j'aimai* ! Témoin » les jours & les nuits qui ſuivoient » en danſant ſur vos pieds. . . . . . Les » ſoleils étoient las de nous regar- » der, & moi je n'étois point las » d'aimer.

C'eſt ainſi qu'on viole les bienſéances de la premiere eſpèce. Cléopatre répond : » venez à moi, mon » cher Soldat : venez dans mes bras. » J'ai été trop longtems privée de » vos careſſes. Mais quand je vous » embraſſerai, quand vous ſerez tout » à moi, je vous punirai de vos cruau- » tés, par l'impreſſion de mes ardents » baiſers. » Cléopatre, en parlant ainſi, manque ſans doute à ce qu'elle ſe doit à elle-même. Ainſi ces bien-

ſéances ſont des régles fondamentales dont il n'eſt pas permis de s'écarter. Qu'elles ſont donc celles que les Comédiens ont amènées ? Je ne vois plus que quelques expreſſions hazardées, ou même échapées ſans deſſein, qu'ils peuvent bannir de la ſcène. Accordons-leur néanmoins toute l'importance qu'ils leur donnent eux-mêmes. Annonceront-elles des mœurs plus pures, dans les ſpectateurs, une vertu plus auſtère, ou produiront-elles cette belle reforme ? Quelques refléxions vont nous l'apprendre.

L'image du vice ne bleſſe les yeux que quand la réalité eſt trop connue. Il y a cinquante ans, le Théatre étoit plus libre & les cœurs l'étoient moins. On y rioit de mille choſes qu'on n'avoit point à ſe reprocher. Elles étoient étrangères à la foule des hommes, elles ne l'intéreſſoient point. On rit des ridicules, des foibleſſes

bleſſes qu'on ne voit que hors de ſoi. Mais on s'en offenſe quand on eſt forcé de les reconnoître en ſon cœur.

Etrange contradiction ! Plus l'homme s'abandonne aux paſſions, plus elles lui ſemblent odieuſes dans la repréſentation. L'habitude, qui le familiariſe avec tout, lui rend inſupportable le tableau de ſes penchants, tandis que la pratique lui en fait une ſource de délices.

Cherchons-en les raiſons dans ce cœur lui-même, dans une reſiſtance trop foible au milieu d'une corruption genérale, pour mettre un frein à ſes égaremens, mais toujours aſſez forte pour faire comprendre la honte qui les ſuit.

Le cœur humain eſt le même dans les grands crimes comme dans les moindres ; il ne faut pas mériter l'échaffaud pour ſentir la voix des remords. S'il y a des déréglemens qui n'expoſent point à la rigueur des

Loix, il n'y en a point qui ſoient garantis des reproches intérieurs.

Cette voix importune, étouffée par la fougue des paſſions, mais jamais anéantie, peut être regardée comme la première cauſe de la pudeur. Elle eſt puiſſamment aidée à la produire, & même à la dévancer, par un principe plus actif encore; on pourroit voir l'amour propre étendre avec empreſſement un voile épais ſur le tableau de nos fautes, pour les dérober aux yeux de nos ſemblables, ou faire des efforts pour nous corriger. S'il ne peut nous rendre vertueux, il exige du moins que nous ne nous montrions qu'avec les apparences de la vertu. En gémiſſant de notre dépravation, il abhorre le deshonneur qui en eſt le partage. Il mandie ſans ceſſe pour nous la bonne opinion & l'eſtime publiques. Moins nous la méritons, plus il redouble d'efforts pour nous l'ob-

tenir. Il eſt ſans ceſſe en garde, ainſi que la pudeur, contre les moindres traits qui peuvent effleurer l'éclat de la vertu.

Si le ſentiment intérieur, & l'amour propre, luttant avec zèle contre l'empire des paſſions, ſont l'unique ſource de la contradiction où nous ſommes avec nous-mêmes, on en peut conclure que la réforme établie au Théatre par les Comédiens, s'y feroit introduite d'elle-même, comme elle a fait dans la ſociété. Ainſi le mérite, ſi c'en eſt un, en tombe moins ſur les Comédiens que ſur l'amour propre.

D'ailleurs cette délicateſſe ſi ſcrupuleuſe à ne pouvoir ſouffrir aucune expreſſion qui faſſe équivoque, eſt une peuve de la corruption du cœur, elle n'annonce donc pas la réforme.

» On ne voit ſur le Théatre, dirois-je » aux Comédiens, que des mœurs pu» res, des expreſſions gazées, qu'un jeu

» modeste. Mais sondez votre cœur, » sondez celui de la nation, les trouverez-vous plus sages? en vous accordant tout ce que vous demandez, » vous n'êtes parvenus qu'à les rendre » plus faux. Vous ne leur avez offert » qu'un palliatif. S'ils paroissent meilleurs; en leur sauvant le deshonneur public, vous les dispensez » de le devenir. La rare découverte!

» Il valloit bien mieux par des » tableaux vrais & forts, de leurs déréglemens, travailler à les en faire » rougir. Ils se seroient enfin lassés » d'une situation si gênante. Les plaisanteries piquantes & redoublées seules, le dégoûtent de leurs foiblesses. » Le Théatre doit verser le sel à pleines mains. Tous ces ménagemens » d'une vaine délicatesse, tous ces » traits adoucis & enveloppés, manquent leur but. Et voilà, Messieurs, » ce qu'ont produit vos soins. Ne » m'en croyez pas sur ma parole, & » suivez-moi.

Une langue qui eſt dans toute ſa force, a peu d'équivoques. Le génie, qui ſeul eſt le pere de cette langue, ne ſonge qu'à lui donner toute l'énergie dont elle eſt capable. Dans ſes mains, toutes les expreſſions ſont image. Les plus beaux tours ſont les plus mâles.

Quand Corneille & Boſſuet étonnèrent la Cour & la Ville des torrents de leur éloquence ; ravis de ces prodiges de leur langue, les François n'eurent pas trop de toutes leurs facultés pour les admirer. Ils ignoroient que les termes les plus nobles puſſent avoir des applications dangereuſes Le ſens propre ſe préſente toujours le premier. Le figuré n'eſt l'ouvrage que de la pauvreté & du rafinement. Cette analogie qu'on a remarquée entre eux & certains objèts, mais qui eſt dans les mœurs d'une nation, & non dans ſa langue, n'eſt connue que la derniere. Il n'eſt

pas dans la nature du génie, toujours rapide, toujours emporté, de s'amuſer, à chercher des rapports étrangers.

A peine le génie a brillé quelque tems, que l'eſprit fonde un nouvel empire ſur les débris du ſien. Le goût que le premier a répandu, ſert de baze à la puiſſance de ſon tyran. C'eſt preſque en ſon nom qu'il s'empare des nations Sous cette puiſſance plus aimable, plus indulgente pour les .paſſions, le rafinement préſente à l'homme ces paſſions ſous des couleurs plus douces. Il leur ôte ce ton revoltant, qui donnoit de la repugnance pour elles.

Ce changement dans les mœurs en produit un dans la langue; on eſt aimable, on veut paroître modeſte. On ne veut point qu'il en coute à la liberté avec laquelle on ſe livre à tous ſes penchants. Si on en rougit en ſecret, on ne doit pas s'y expoſer

en public. Il faut donc écarter tout ce qui pourroit y contribuer. On s'apperçoit que la langue, ou du moins certains mots peuvent reveiller en nous l'idée de ce qu'il y a de repréhenſible. Ces mots ont donc un rapport, un ſens, une analogie criminels. Peuvent-ils ne le pas être ? Ils nous font des reproches ſecrets, ils portent la rougeur ſur notre front : n'en eſt-ce pas aſſez pour les procrire ?

Les bienſéances de ſtyle, dans leur cauſes & dans leurs motifs, ne ſont donc qu'une invention du rafinement & de l'amour propre. Elles annoncent donc plûtôt une dépravation générale, qu'une véritable réformation de mœurs. Nous diſons plus, elles ſont encore une cauſe de la décadence du beau, dans la Poëſie Théatrale.

Qu'une expreſſion à qui l'on pourra donner un double ſens, ſoit la ſeule propre a rendre une belle idée,

& fourniſſe une rime riche. L'Auteur pour ménager la délicateſſe minutieuſe des Comédiens, ou du public, ſe trouve dans un double embarras. Il faut rejetter une grande idée, & lui en ſubſtituer une autre ; ou celle-ci aura trop de rapport avec celles qui précédent, ou elle ſera trop foible.

Quant à la rime, ou il ne s'en préſentera point, ou celle qui viendra eſt déja employée plus haut. Le Poëte a donc à ſacrifier une penſée heureuſe & ſublime à une foible & médiocre, & vingt vers à refondre. Sa muſe fatiguée d'un travail inutile, ne lui inſpire que des images communes, que des expreſſious traînantes. Il voit lui-même dans ſa correction, une glace, une langueur qu'il s'obſtine envain d'en bannir.

S'il reprend ſes pinceaux quand ſon dépit eſt calmé, un coup d'œil ſur ce qui l'avoit allumé, l'empêche

de

de s'élever au grand. Oublie-t-il un moment ces entraves? Elles lui offrent encore leur poids au bout de cinquante vers. Qu'elles reparoiſſent ainſi quatre ou cinq fois dans une compoſition, je n'en demande pas d'avantage pour la faire ſiffler.

Je conviens qu'il ne faut pas s'en prendre uniquement aux Comédiens, mais ils y ont la plus grande part. Que de chicanes frivoles ne font-ils pas à ce ſujet aux Auteurs?

Ces prétendues bienſéances, dans les mœurs de la nation, & non dans le zèle des perſonnes de Théatre, ne peuvent donc tourner à la gloire de celles-ci.



CHAPITRE XXII.

De l'usage du Théatre relativement au Comédien.

» Les Comédiens ont un grand » usage du Théatre, qui leur suffiroit » seul pour décider sûrement de ce » qui doit plaire au public ou l'en- » nuyer. Rien ne leur échappe de » tout ce qui regarde la scène Ils » sont dans une habitude continuelle » de juger des impressions que nos » Poëmes dramatiques produisent » sur les spectateurs. Ils sçavent com- » ment on les intéresse. Enfin, un » Acteur voit clairement que la Tra- » gédie ou la Comédie qu'il va jouer, » sera bien ou mal reçue : & cette » certitude est le fruit de l'usage qu'il » a du Théatre.

Quand un Comédien s'en fait

honneur, ou il ſe borne à l'art de la repréſentation, c'eſt-à-dire, à tout ce qui convient à ſoi-même, ou à la ſcène, pour bien imiter ſes perſonnages; ou il entend par là, l'art du Drame, qui lui-même comprend la critique. Nous allons conſidérer l'uſage du Théatre en général, & enſuite ſous les principales faces dont ces diverſes acceptions ſont ſuſceptibles.

Qu'eſt-ce que l'uſage en général? Une routine aveugle, qui nous entraîne ſans que nous ſachions pourquoi; qui détermine la volonté ſans conſulter la raiſon; qui dirige nos actions ſans égard pour le goût, pour la perfection, & pour nos intérêts. C'eſt un tyran qui nous force à tout ce qu'il lui plaît : ſans droit, ſans motifs, il exige une entiére ſoumiſſion. Sans principe il veut nous inſtruire.

Tel eſt un des premiers maîtres

du Comédien. Auſſi malgré ſes ſavantes décisions, les piéces qu'il a reçues ſont ſouvent l'objet du mépris public, & celles qu'il a le plus vantées, ont eu le moins de ſuccès.

Sans doute que s'il a erré en faveur des Poëmes médiocres, ceux qui dans la ſuite ont été reconnus pour excellents, ne lui avoient pas échappés. Il eſt plus ordinaire de trouver beau ce qui ne l'étoit pas, que médiocre ce qui eſt beau. Nous allons nous convaincre, que non-ſeulement les Comédiens ont pris pour des chef-d'œuvres des Pièces qui n'ont pu avoir de ſeconde repréſentation; mais encore ont regardé, comme indignes du Théatre, celles que le bon goût a placées au rang des chef-d'œuvres. » Qui croiroit, » dit l'Auteur *des Dégoûts du Théa-* » *tre*, que l'*Œdipe* de M. de Voltaire, » c'eſt-à-dire, une de nos meilleures » piéces, fût d'abord refuſée? Elle fut

» jouée par les *Petits Comédiens*, &
» encore fallut-il un ordre de Mrs
» les Gentils-Hommes de la Cham-
» bre........ *Mérope* depuis essuya le
» même sort. C'est à Mlle. Dumes-
» nil que nous avons obligation de
» l'avoir vu représenter. *Mélanide* a
» été refusée. *Le Philosophe Marié*,
» pendant trois ans, resta enseveli
» chez un Comédien, sans qu'il dai-
» gnât jetter les yeux sur cette
» piéce.

N'est-il pas étonnant, qu'après tant de faux jugemens de la part des Comédiens, on répéte encore sans cesse, que l'usage du Théatre est une boussole sûre pour eux ?

Est-ce en voyant jouer, ou en jouant la Comédie qu'on acquiert cet usage ? Si l'Acteur joue, il est à son rôle ; le desir de le bien rendre est en lui la passion dominante. Toutes ses facultés s'y livrent de préférence. Les applaudissemens tiendront, si

l'on veut, le ſecond rang. L'idée de la recompenſe ſe mêle naturellement à l'amour de la gloire. Mais l'ame de l'Acteur eſt fermée à tout autre objet : enſorte qu'il lui ſeroit impoſſible, hors du Théatre, de rendre compte de ce qui a plu dans ſon action ; ſi l'on excepte quelques coups de Théatre, ou ces grands traits, qui ont, pour ainſi dire, leur fortune faite.

Il eſt rare de voir un Comédien ſimple ſpectateur ſur ſon Théatre, parce qu'il eſt rare que nous mettions notre état au nombre de nos plaiſirs. Les raiſons qui le déterminent à jouir du ſpectacle, ſont d'un tout autre genre. Ce n'eſt guére que pour y voir le jeu d'un Acteur nouveau. Alors il n'eſt point occupé à tourner ſes connoiſſances au profit de l'aſſemblée ; il les employe à juger l'aſpirant & non à faire des ſimilitudes.

Soit que l'Acteur repréſente lui-

même, ſoit qu'il ſuive l'action d'un autre; l'uſage du Théatre ne peut lui être d'aucune utilité, quand il s'agit de juger d'une piéce dramatique.

Pendant la lecture, peut-il faire aſſez d'attention à toutes ſes parties pour décider du premier coup-d'œil, des effets qu'elles produiront ? Il penſe 1°. à tout ce qui a rapport à lui ou à ſes Confreres. 2°. Au goût du public. Deux idées trop différentes pour qu'elles ne s'affoibliſſent pas réciproquement.

Le Comédien poſſéde le local, j'ai preſque dit la tactique du Théatre; mais il eſt difficile de concevoir quelle lumiere il peut en tirer pour l'appréciation des piéces. C'eſt lui ſeul qu'il regarde : c'eſt lui ſeul qu'il cherche à faire briller par le rapport des convenances. Ce rapport préſide à ſa toilette, à ſes études : il lui preſcrit la maniere d'entrer & de ſe pré-

fenter fur la fcène, d'y venir à propos, d'y prendre la place qui lui convient. Outre qu'il n'y a rien en tout cela qui faffe préfumer la moindre des qualités néceffaires à fixer le prix d'un Poëme ; cet art eft peu de chofe en foi, & n'eft pas ignoré du dernier des Auteurs.

On ne peut pas étendre le local du théatre à l'action diftinctive des perfonnages. C'eft à leur caractère, à leur dignité à la dicter, & c'eft l'art du Poëte. Quelques-uns même des plus célèbres, ont rompu les nœuds qui uniffent cette action aux caractères, & leur Poëme n'y a rien perdu, comme nous l'avons remarqué à l'égard de Rodogune. Si le Comédien a quelque idée de ce principe, s'il exige qu'on s'y conforme fouvent, il fera faire bien de fotifes.

Pour qu'un Acteur connût les moyens qui font propres à toucher

le ſpectateur, il faudroit, 1°. Que la ſomme de ces moyens fût determinée. 2°. Que les Poëtes qui ont écrit juſqu'à nos jours, les euſſent tous employés. 3°. Que du moins les beautés répandues dans leurs Ouvrages ſoient des modéles qu'il faille ſuivre ſervilement ; enſorte que les premiers ſervant de piéces de comparaiſon aux derniers, il ne ſoit pas permis de mettre ceux-ci en œuvre ſans les avoir péſés dans la balance des autres.

Les moyens de plaire ne ſont limités que pour les génies médiocres. Il eſt à la vérité une eſpéce de beau, au-de-là de laquelle l'eſprit humain s'égare & ſe perd. Mais s'il ne peut s'élever à une certaine hauteur, il n'eſt pas borné dans l'étendue : il ſe promène en ſouverain dans ſon immenſité. Tous les objets qui l'y environnent ſont ſoumis à ſon empire abſolu. Les Poëtes anciens, & ceux

du dernier ſiécle, ont parcouru une partie de ces regions fertiles; mais dans cette partie même il eſt encore une multitude de ſources à découvrir. Le flambeau du génie n'y brille jamais envain. L'abeille trouve des fleurs jusques dans les déſerts.

Le beau eſt un Protée qui ſemble ne changer de forme que pour dérober ſon éclat. Mais le génie ſuſpend ſes mouvemens rapides, l'enchaîne, & d'un œil ſûr pénétre ſes charmes fugitifs. C'eſt un avare, qu'un héritier ſurprend enfin ſur ſon coffre fort, & oblige à main armée de partager avec lui ſes tréſors.

Si l'empire du beau n'a de bornes que celles de la nature entiére, comment cinquante Poëtes que nous comptons tout au plus, en auroient-ils pu tarir les ſources?

Il n'eſt pas plus vrai que les traits brillants qui diſtinguent les Poëtes qui ont paru avant nous, nous indiquent

la ſeule route à prendre en cette carriere. Quelques modernes, en petit nombre, ont imité les anciens, mais ils les ont preſque toujours ſurpaſſés dans leurs copies, & alors même on ne doit imputer leur traduction qu'à une certaine pareſſe dont le génie le plus actif ſecoue le joug difficilement. La paraphraſe lui offre des entrâves. Que ſeroit-ce dans une imitation pure? Une imagination forte médite les anciens, pour y découvrir le ſceau de la nature. Mais c'eſt dans le vaſte livre des êtres qu'elle puiſe l'énergie & le ſublime. On lit pour raiſonner & pour combiner. On voit pour ſentir & penſer.

Enfin, pour nous convaincre que les Poëmes déja au Théatre, ne guident point le Comédien dans le jugement qu'il veut porter de ceux qu'on y préſente, il ne faut que refléchir ſur l'extrême différence qui ſe remar-

que dans les manieres des Auteurs, ſoit pour les ſentimens, ſoit pour les penſées, ſoit pour l'expreſſion. Les ſujets ſont-ils de même genre? Les circonſtances n'en ſont pas. Sont-ce les circonſtances? Les ſujets ſont vus autrement. Non-ſeulement deux Auteurs ne voyent pas du même œil, mais un homme que deux événemens ſemblables auroient affecté pareillement, ſeroit un phénomène rare. Nous ne pouvons reſter longtems dans la même aſſiette.

Dans les paſſions les plus connues nous nous propoſons tous à-peu-près la même fin. Dans l'amour, c'eſt la poſſeſſion; dans l'ambition, les honnèurs, dans la haine, la vengeance. J'ai dit à-peu-près; car il ſeroit aiſé de prouver que chacun aime, hait, ou eſt ambitieux, ſelon ſon tempérament. Mais les différences ſont plus frappantes dans la maniere d'expliquer ces ſentimens. Celle-ci dé-

pend des lieux, des tems, des circonſtances, des mœurs, du gouvernement, de la ſituation, du rang, de l'éducation, des talents. Ici l'œil ſe perd dans la multitude des nuances.

Entend-on par l'uſage du Théatre la Poëtique elle-même ? Ce ne ſera pas un avantage particulier au Comédien. Il y a peut-être un tiers des ſpectateurs qui le poſſède comme lui, & on ne niera pas que parmi nos Poëtes il en ſoit qui ſçavent mieux l'art théatral qu'aucun Comédien. Mais cette connoiſſance n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres. Nos Comédiens ſe rappellent d'avoir quelquefois invité des amateurs aux répétitions de nouvelles piéces. Rarement le public a joint ſon ſuffrage au leur. Il eſt ſorti peu de Poëmes de la plume de nos Auteurs, dont ils n'ayent eſpéré un grand ſuccès. Combien de fois ne ſe ſont-ils pas

trompés ? On me permettra d'en marquer ici en paſſant, une des principales raiſons. La foule des ſentimens qu'ils ont éprouvés dans la chaleur de la compoſition, a réduit leurs organes épuiſés à une eſpéce d'engourdiſſement. Dans cet état ces Poëtes ont pris les ſuggeſtions de l'amour propre, pour des élans de l'ame. C'eſt pour éviter cette ſurpriſe que les grands Ecrivains laiſſent un intervale aſſez long, entre la compoſition & la correction. Dans ce laps de tems les facultés ſenſitives réparent leurs forces, aux dépens de la prédilection paternelle.

Le flambeau de l'uſage ne peut découvrir les reſſorts du Drame. Plus il appelle l'eſprit à ſon ſecours, plus il penche du côté de l'erreur, plus il s'éloigne de ſon but, qui eſt de combiner de profondes impreſſions, dont le germe eſt dans l'ame. Il n'y a nulle rélation entre elles

& lui. L'établir leur juge, c'eſt donner au moucheron le prix de la force, au préjudice de l'éléphant. Un Drame n'eſt fait que pour le cœur. C'eſt à lui ſeul à l'apprécier. La critique, ſi ſuſceptible de prévention, ſi facile à ſéduire, prend trop ſouvent le faux merveilleux pour le beau. C'eſt pourtant à ſon tribunal que l'uſage pris dans le ſens dont il s'agit ici, fait gloire d'appeller. C'eſt auſſi pourquoi tant d'hommes d'eſprit ſont dédaigneux, & gliſſent ſur des traits raviſſants.

Nous remarquons dans tout ce qui nous environne, une vertu attractive & repulſive, qui ne paroît dans toute ſon énergie que quand elle agit directement ſur notre ame. La préſence des objets a ſeule ce rare privilége. Les ſens ſont leurs ſeuls canaux de communication. Telle étoit l'idée d'Horace, quand il diſoit que le ſpectacle de la nature, offert à de

bons yeux, éleve l'ame au véritable entousiasme. * Et quand on prétendroit que dans ce passage même le Poëte accorde que l'instruction produit au moins quelques sentations, c'est assez qu'il les place au dernier rang, comme insuffisantes.

Si l'usage du Théatre n'est d'aucune utilité au Comédien, pour juger sainement d'une piéce Dramatique, il est aisé de prouver qu'il est en lui un obstacle à de justes décisions.

La théorie, nous l'avons déja dit ailleurs, ne tend qu'a asservir le génie sous le joug pésant des régles, & semble n'être le partage que de froids observateurs. Ces fastueuses compilations ont toujours suivi le siécle des chef-d'œuvres, & n'en ont jamais produits. Un Poëte occupé des prin-

* Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.... .

cipes

cipes de ſon art, reſſemble à un grand Général, entouré de ſoldats timides, qui retiennent ſans ceſſe les nobles tranſports de ſon courage.

La théorie ne reſfroidit l'entouſiaſme qu'en émouſſant le ſentiment. Le Comédien n'acquiert la théorie que par l'habitude. Eh! qui ne connoit ſes funeſtes effets!

Nos premiers Comédiens m'ont dit plus d'une fois, que la plus ennuyeuſe & la plus rebutante de leurs fonctions, c'étoit de jouer ſouvent les mêmes piéces, ou d'étudier des ouvrages de même genre. Il leur faut des efforts continuels pour remplir leur mémoire d'idées qui n'ont qu'une fin unique; pour emprunter des ſituations toutes contraires à celles de leur ame; enfin pour paroître embraſés du feu des paſſions au milieu de l'inſenſibilité, & de la langueur. Envain l'intérêt les encourage & les anime, envain leur pré-

ſente-t-il en preſpective les applaudiſſemens les plus flatteurs. Ces motifs, quelques puiſſans qu'ils ſoient, ne les arrachent pas toujours au dégoût létargique qui affaiſſe leurs facultés. Delà ce qu'il en coûte pour ſe livrer à de nouvelles études : Delà les bruſqueries qui leur échappent, les diviſions, les rixes entre eux; delà enfin, ces inégalités qu'on apperçoit ſi ſouvent dans leur jeu.

Tel eſt l'effet de l'uſage & de l'habitude du Théatre ſur le Comédien; effet ſi généralement reconnu, qu'il n'y a pas un Acteur, tant ils ſont excèdés de leur état, qui n'en prît tout à l'heure un autre moins lucratif, pourvu qu'il y fût exempt de contrainte, & de ce retour faſtidieux des mêmes actions.

Ce feroit mal connoître l'eſſence de cette cruelle ſatiété, que de prétendre qu'un Acteur peut s'y ſouſ-

traire quand les circonſtances l'exigent. Cet ennemi de notre bonheur, né de la poſſeſſion même ; ne nous quitte plus, quand il s'eſt une fois emparé de nos cœurs. S'il étoit en notre pouvoir de l'en chaſſer, Verrions-nous tant d'hommes comblés de biens, gémir d'une inertie d'organes, que tous les charmes de la diverſité ne peuvent vaincre?



CHAPITRE XXIII.

Si les Comédiens doivent prendre le titre de Compagnie.

Nous avons dépouillés, dans les Chapitres précédens, les Comédiens des talens & du mérite que la prévention leur avoit accordés. Nous y avons été forcés en quelque ſorte, pour entrer dans le détail des uſurpations qu'ils ont faites ſur le public, ſur les Auteurs & ſur le Théatre. Uſurpations qu'on fondoit principalement ſur des talents & des ſervices rendus aux mœurs. En prouvant le peu de ſolidité de ce fondement, nous avons fait voir de quel préjudice il étoit au Poëme dramatique. Enfin, pour achever cette démonſtration, nous allons traiter dans ce Chapitre d'une nouvelle prérogative que les Comédiens s'arrogent.

Les idées qu'on attache aux mots d'une langue, étant fondées ſur une convention générale entre une ou pluſieurs nations, il eſt viſible qu'on ne peut y donner atteinte, ſans jetter ces peuples dans une confuſion dangéreuſe & preſque ſans reméde.

Le lien le plus doux, & le plus fort des hommes en ſociété, eſt l'art de ſe communiquer mutuellement leurs penſées. Cet art a plus de charmes s'il eſt débarraſſé d'un grand nombre de difficultés. Eh! d'où peuvent naître celles-ci plus abondamment, que des différens ſens attribués à un même mot?

L'équivoque eſt une des premiéres preuves, nous le répétons, de l'appauvriſſement & de la décadence des langues. Les mauvaiſes acceptions qu'on s'eſt accoutumé à donner à un terme, empêchent qu'on ne lui en donne de bonnes.

D'ailleurs quelle ſûreté y a-t-il dans le commerce, quand les Monnoyes n'ont pas une valeur effective & conſtante ? Ici on ſe trompe l'un l'autre, en appliquant des idées différentes à ce qu'on ſe dit. Là le Négociant, victime d'une apparence illuſoire, perd ſon bien s'il reçoit ces monnoyes, & la confiance publique, s'il les échange contre des valeurs réelles.

J'ai dit en outre que la confuſion opérée par l'abus des termes, étoit ſans remède. On n'attache guère d'idées équivoques, qu'on n'y ait un intérêt particulier. Et on ſçait que quand l'homme eſt guidé par ce motif, il ſuit le cours de ſes deſirs avec autant de rapidité que de conſtance.

Les langues les plus belles ſe ſont altérées, ou même confondues en des nouveaux idiômes. L'on n'en a point vu reprendre leur premier luſtre. La langue latine étoit déjà

avancée vers ſa ruine, quand Quintilien en expliquoit les cauſes, & exhortoit la jeuneſſe Romaine à goûter les leçons du beau. Il fallut céder au torrent des choſes humaines.

La France a dans ſon ſein plus d'un Quintilien; mais la fineſſe, le papillonnage, le néologiſme, ont fait des progrès; cette langue qui fit les délices de l'Europe entiére, dégénére en une vaine délicateſſe, en un puéril rafinement.

A qui s'en prendre? A l'abus des termes. C'eſt lui qui décourage le Philoſophe, trop ſérieuſement occupé pour s'abaiſſer dans ſes démonſtrations, à la recherche d'un ſtile de ruelle. C'eſt lui qui a employé les mots les plus chaſtes à peindre les déréglemens d'une imagination licencieuſe. C'eſt lui qui déſeſpére l'Etranger, par les peines qu'il lui donne, de réunir, ſous une même

expreſſion, pluſieurs idées contradictoires. Il précipite la révolution & confond les états. Il fait un Poëte du plus mince rimailleur, un Magiſtrat du moindre Officier de Police, enfin une Compagnie d'une troupe de Comédiens.

Qu'eſt-ce donc qu'une Compagnie? C'eſt un corps compoſé de membres diſtingués par leurs fonctions ou par leur mérite perſonnel. Je ne crois pas qu'on me conteſte cette définition, On ſçait ce que c'eſt qu'un homme de mérite chez les ſçavans. Nos Académies qui en ſont compoſées, ſont des Compagnies, dont il eſt d'autant plus glorieux d'être membre, qu'on n'y brille d'aucun éclat étranger, & que le ſçavoir y eſt la premiere diſtinction. Si ces Corps prennent la qualité de Compagnies, qui pourroit la leur diſputer? Seroit-ce nos Comédiens?

Entre ces Compagnies, les Cours Souveraines

Souveraines, en qui réside une portion de l'autorité Royale, tiennent, sans contredit, le premier rang. Etre les dépositaires des constitutions de l'Etat, & des volontés suprêmes de nos Rois, les organes de la Justice, les appuis du Trône, des Peuples & des Loix; voilà leurs fonctions. Qu'on ne nous accuse point d'en séparer le mérite personnel; les lumiéres qui ont toujours brillé dans ces Cours, les rendent plus respectables encore.

Ne seroit-ce pas profaner ces augustes Tribunaux que d'en approcher même les Comédiens? Ne seroit-ce pas comparer ces Globes lumineux, & bienfaisans, qui promenent leur immensité au plus haut des airs, avec ces atômes, dont la petitesse échappe aux regards, & d'un souffle est replongée dans le néant.

Tels on verroit auprès de nos Magistrats, les Comédiens accablés

ſous le poids de leur orgueil infructeux, ſe perdre dans leur propre baſſeſſe.

Je ne ſuis pas étonné que les Comédiens ayent rejetté la dénomition de *Troupe*, qui leur eſt conſacrée. Elle eſt une marque trop évidente d'une profeſſion vile. Mais comment concevoir que leur vanité en ayant adopté une plus honorable, celle-ci ſerve de prétexte au public pour confirmer leurs prétentions?



CHAPITRE XXIV.

Le ſentiment, juge plus ſûr que le goût. Celui-ci préféré au premier. Pourquoi? Amour du Théatre, funeſtes à ſes progrès. Honneurs avilis en devenant trop communs. Cabales. Leurs effets, & les moyens qu'on employe pour les éluder. *

Si dans les tems, où le public ne ſuivoit que les impulſions de l'ame, ſes jugemens ont été quelquefois démentis par la raiſon ; on ne doit

* Ce Chapitre, égaré pendant le cours de l'impreſſion de cet Ouvrage, ne s'eſt retrouvé que quand il n'étoit plus tems de le mettre à ſa véritable place, & on a été obligé de l'imprimer le dernier.

regarder ces erreurs que comme des accidens paſſagers, qui ne peuvent porter atteinte, ni à ſes droits, ni à ſes déciſions. On eſt ſurpris que ce public, qui pour la plûpart, eſt dépourvû de lumieres ſuffiſantes, ſe trompe ſi rarement à apprécier les ouvrages d'eſprit, leur juſte valeur; tandis que les Auteurs eux-mêmes n'en ont fait avant lui, que des éloges hazardés.

Outre que la repréſentation, pour nous renfermer dans le Théatre, en mettant ſous les yeux tous les reſſorts, toutes les machines d'un Drame, affecte plus diſtinctement que la lecture; il nous ſemble que le public eſt, dans ſon état naturel, éclairé par un guide plus fidéle que celui des Gens de Lettres. On comprend que nous voulons dire le ſentiment, beaucoup plus difficile à ſéduire que le goût.

S'il étoit poſſible que les Auteurs

fissent une entiére abstraction des connoissances qu'ils ont du Théatre, & de l'art Dramatique; leurs arrêts mériteroient plus de confiance. Mais ces connoissances sont impérieuses. Elles appellent sans cesse au tribunal du goût, juge assez intégre, pris généralement, & si partial, considéré dans chaque individu, qu'il est indéfinissable. Un Auteur, attaché à son systême, ou entraîné par ses préjugés, ne prononce le plus souvent que d'après des rapports qui lui en imposent.

Le Public au contraire ne décide que sur les impressions qu'il éprouve. Celles-ci n'agissent sur l'ame que de le maniere qu'elles le doivent. S'il en est de plus susceptibles que les autres, la différence est dans le dégré, & non dans la nature de l'émotion. Cette sensibilité viendra, si l'on veut, de la délicatesse des organes. Il n'en sera pas moins constant,

qu'elle aura ſa ſource primitive dans la beauté des objets qui nous ſeront préſentés. Une ame, accoutumée à ne s'ouvrir qu'aux effets, les ſent plus vivement. Nulle conſidération étrangère, ne l'occupe. Elle eſt concentrée dans ſes ſenſations.

On en fait l'expérience, quand le Théatre eſt ouvert au peuple. Il ne raiſonne point, il ſe laiſſe toucher. Tout l'étonne, mais il n'applaudit qu'à ce qui excite le rire, ou qu'à ce qui le pénétre d'attendriſſement & d'horreur. On a remarqué que les grands morceaux ne manquoient point leur effet ſur lui. Le Théatre demanderoit donc des cœurs toujours neufs : il ſeroit à ſouhaiter que nous fuſſions peuple à cet égard, & que nous euſſions l'attention de nous maintenir dans une ſorte d'ignorance. Nous en ſerions plus ſenſibles, & nos ſuffrages plus flatteurs.

Tant que l'art Dramatique n'a

été connu que par les génies qui le professoient, on rendit justice à leurs beaux Ouvrages. Le goût du Théatre devint-il général ? Il peupla le Parterre de legislateurs , qui ne s'y rendoient que pour étaler la sagacité de leur esprit , & de leur critique. La démangeaison de briller fit perdre le plaisir de sentir. Elle passa en habitude, qui elle-même dégénéra en satiété. On parut dégoûté des beautés déja étalées sur la scène. On courut encore au Théatre, mais on n'y trouva plus le même plaisir.

Ce changement, dans les dispositions des spectateurs, en produisit nécessairement dans les Poëtes. La froideur des uns affoiblit la fougue des autres. Ceux-ci applaudirent moins; ceux-là, travaillerent moins à être applaudis. Plusieurs d'entre ceux qui auroient réussi dans cette lice, n'y étant plus retenus par l'espoir d'une

juſte admiration, ambraſſérent d'autres genres.

Si quelques-uns cédérent à leur penchant ; ils ſentirent la néceſſité d'innover pour plaire, & pour triompher d'un refroidiſſement univerſel. Ils abandonnèrent les routes battues ; préférèrent le plus piquant au plus agréable ; le mélange confus des teintes, aux charmes d'un coloris naturel, la multitude des incidens, au doux preſtige d'une action ſimple ; enfin, le merveilleux au beau.

Je n'ignore pas que cette ardeur pour les découvertes, en a préſenté d'aſſez heureuſes. Mais qu'on leur compare les foibles copiſtes qui ont ſuivi leurs inventeurs, & l'on ſera convaincu qu'elles ont été plus ſéduiſantes qu'avantageuſes.

L'uſage fréquent du Théatre a encore un autre inconvénient. On y puiſe des idées de l'art, on ſe rem-

plit du talent des Acteurs. Toutes imparfaites que ſoient les premieres, on ne laiſſe pas d'en faire la meſure de ſes ſuffrages. Il eſt aiſé d'imaginer combien elles enfantent de faux préjugés dans les jeunes gens, & même parmi le commun des ſpectateurs.

Si l'on en excepte les Journaliſtes, qu'eſt-ce qui fait la critique de nos piéces nouvelles, dans le Parterre, ou par la voie de l'impreſſion ? Des Ecoliers, des Enfans qui ont à peine une teinture des Lettres. On entend rarement un connoiſſeur analyſer au Théatre. Si la piéce eſt bonne il la ſuit, l'admire avec raviſſement. L'attention, le plaiſir de l'ame ſont muets, & ne ſe manifeſtent guére que par des mouvemens involontaires. Si elle eſt mauvaiſe? Elle ne l'eſt pas en tout. Moins il y a d'endroits qui le flattent, plus il s'y arrête. S'il eſt diſtrait par les autres, ſon eſprit eſt de nouveau

entraîné dans une foule de refléxions que leur différence amène naturellement, il se dédommage, en pensant, d'avoir moins d'impressions qu'il n'en espéroit.

La jeunesse au contraire crie, & s'échape en traits malins. D'ailleurs, avide de gloire, elle croit y atteindre par des décisions hardies. Il arrive presque toujours, qu'occupée uniquement de ce qui la blesse, elle est peu capable de goûter le reste. De foibles lueurs l'aveuglent. Elle aspire au mérite de passer pour avoir du goût. Il est plus aisé de s'en supposer que d'en acquérir. Elle en connoît le nom, c'en est assez à son gré. La voilà établie juge du génie, d'une maniere plus honorable que par le sentiment, qui ne laisse rien à faire à l'esprit.

La réputation de l'Acteur achevera la séduction. S'il joue bien, on l'applaudira, de sorte qu'il apperce-

vra que c'eſt lui plus que la piéce. Cette injurieuſe diſtinction offenſe les Auteurs & les ſpectateurs éclairés. Les uns en ſont tellement indignés qu'ils ne la perdront pas de vûe au milieu de leurs compoſitions. Ils effacent de beaux morceaux dans la crainte qu'ils ne les compromettent. Ou ils en feront en faveur de l'Acteur, pour que leur ouvrage ait au moins cette eſpéce de mérite. Ici ils ſacrifient de vrayes beautés. Là ils s'épuiſent en vains efforts, parce qu'ils enviſagent moins leur propre gloire, que celle du Comédien ; motif qui éteint l'enthouſiaſme.

Quant aux amateurs ; des ſuffrages ſi injuſtement diſtribués, les préviennent contre les juges. Ils plaignent les Poëtes, oublient l'Acteur, ſont peu frappés du ſpectacle, & finiſſent ſouvent par s'en dégoûter.

Si au contraire le jeu eſt foible, les chef-d'œuvres de la ſcène ne

ſont pas épargnés. Le mécontentement ſemble retomber ſur eux. N'eſt-ce pas une véritable profanation, qui humilie les Auteurs & déſeſpére les Amateurs ? Oſeroit-on dire que le Théatre n'en ſouffre pas infiniment, ou que nous exagerons ? N'avons-nous pas des Comédiens inégaux dans le même rôle, & moins applaudis un jour que l'autre ? N'a-t-on pas vû des Poëtes irrités de ces négligences, en faire éclater leur dépit en plein Théatre ?

Que ſeroit-ce, ſi cette multitude de Livres, qui traitent des principes du Drame, tomboit entre les mains du public ? Ils lui donneroient plus de confiance en ſa théorie, il ne parleroit plus qu'élemens : il leur conféreroit ſans ceſſe toutes les parties d'une Tragédie ; le tems que dure un ſpectacle ne ſeroit employé qu'à des diſputes ſur l'art d'attendrir & d'émouvoir, qu'à des puériles diſcuſſions

ſur les fautes que l'Auteur pourra avoir commiſes. Les facultés de l'ame, aſſoupies dans un fatras de ſophiſmes, ſeront à peine éveilleés par les éclairs du génie. L'analyſe continuera ſes combinaiſons juſqu'à la fin de la piéce, ſans avoir permis la moindre émotion.

Que le Lecteur prononce ſur ce partage ridicule des applaudiſſemens, ſur le découragement où nos demi-connoiſſances doivent jetter les Poëtes, & ſur les ſuites qu'elles ont à l'égard du Théatre. Pour moi je ne puis m'empêcher de répéter que l'art Tragique ſe propoſe d'ébranler l'ame par de violentes ſécouſſes; que le ſentiment perd de ſon activité à proportion que l'eſprit fait des progrès; que le goût analytique eſt le plus cruel fléau de l'imagination & de l'enthouſiaſme; que c'eſt à l'empire qu'il exerce de nos jours ſur le Parterre, qu'il faut attribuer en par-

tie , la foibleſſe de nos Poëmes, & la décadence du Théatre.

Doit-on s'étonner que ceux qui s'adonnent à ce genre périlleux, prennent preſque autant de ſoin de gagner les ſpectateurs, que de compoſer de bons ouvrages ? Ils n'en portent que de jugemens hazardés. Il eſt donc plus eſſentiel d'en attirer le grand nombre dans ſon parti, que de leur plaire. On eſt plus ſûr d'y parvenir par des careſſes que par des beautés. On prodigue les unes, ſans trop s'attacher à ſe rendre digne des autres. De-là ces brigues qui nous diviſent en autant de factions, qu'il y a de prétendans. Les talents ne font plus de rivaux, mais des ennemis. Les Muſes, ces filles de la paix, ſont continuellement ſous les armes. Acharnées baſſement les unes contre les autres, elles ne cherchent qu'à s'entre-détruire.

O vous! Sages de l'antiquité, qui

regardiez les Lettres comme le plus ſolide fondement des ſociétés, comme l'œil univerſel de la ſageſſe, le thrône des mœurs, & un lien ſacré du genre humain. Paroiſſez dans ce ſiécle que vous avez éclairé. Vous verrez en frémiſſant, qu'elles n'y ſont ſouvent que des mégères, vomies pour l'opprobre & la déſolation de l'humanité. Non, non : reſtez dans la nuit paiſible de vos tombeaux. Ce ſpectacle affreux vous feroit regretter d'avoir joui encore une fois de la lumière.

Nous ne diſſimulerons point que les Auteurs n'ayent une part, même conſidérable, à ces guerres honteuſes qui déchirent la république des Lettres. Mais ſi d'un côté l'envie s'éleve d'elle-même contre des triomphes qui la bleſſent ; de l'autre, la gloire diſpenſée avec peu de ménagement & d'équité, eſt un

larcin que l'amour propre ſouffre impatiemment.

Pour prévenir ici toute maligne interprétation, nous déclarons qu'en traitant cette matiére, nous n'avons en vûe que ce public qui abuſe chez nous, comme ailleurs, de la liberté des ſuffrages, pour les prodiguer ſans raiſon, ou pour en faire une mauvaiſe diſtribution, de quelque maniere que ce ſoit. Un des éloges le mieux fondé de notre ſiécle, c'eſt que les Nations de l'Europe ſont gouvernées par des Souverains qui s'empreſſent d'accueillir les talents, & de les combler de bienfaits. Cette idée de la véritable grandeur, anime ceux qu'ils commettent aux différentes branches de l'adminiſtration. Ils ſe diſputent l'honneur d'entrer le plus parfaitement dans les deſſeins de leurs auguſtes Maîtres. Après avoir mis aux pieds de leurs

Trônes

Trônes, ce tribut d'admiration & de respect, rentrons dans notre sphère.

Une injuste dispensation a fait naître ces cabales, qui, parmi nous, s'intéressent au succès, ou à la chûte des nouveautés. Nous convenons que le public entier n'y entre pas toujours. Mais il y a communément une ligue favorable, & une ligue ennemie. L'une & l'autre l'emportent sur la petite portion des spectateurs désintéressés. La suite ordinaire de ces combats divers, c'est la confusion, que la plus exacte police a peine à dissiper.

Que les précautions ne prend-on pas pour éviter les piéges & les cris de la cabale? Néricault Destouches, crut devoir donner sa Comédie de *l'Ambitieux & de l'Indiscrette*, sans la faire afficher. Son exemple a été suivi de plusieurs Poëtes : quelquefois la prudence exige qu'on garde

l'*incognito*, comme Fuselier l'a gardé jusqu'à la vingtième représentation d'une de ses piéces, (c'étoit *Momus Fabuliste*).

L'un de ces Auteurs a reculé l'instant agréable d'apprendre au public, qu'il s'étoit occupé de ces plaisirs. On sent combien ses détours coûtent à l'amour-propre. L'autre a été obligé de sacrifier longtems sa gloire pour en jouir sans trouble. N'est-ce pas payer bien cher ses succès que de n'oser les avouer? N'est-ce pas affaisser l'ame que de la priver du prix de ses travaux? Et on est assez injuste pour reprocher à nos Ecrivains leur médiocrité! Comment pouvons-nous voir, sans rougir, ces ruses qu'ils sont contraints de mettre en usage pour échapper aux traits de notre malignité? Ce sont autant d'accusations sans replique, autant d'outrages que nous avons soin d'écarter, ou même de ne pas appercevoir.

Quand on eſt capable de ſe prévenir, on n'eſt pas digne d'être juge. On ne l'eſt plus quand on a un autre intérêt que celui de la juſtice. Le public prétend-il conſerver ſes droits en en abuſant ? prétend-il qu'on veuille lui plaire, ſi l'unique moyen d'y réuſſir eſt de le corrompre ? S'il eſt plus facile de le tromper que de bien faire ? Il eſt pourtant dans ce cas. Auſſi les ouvrages ſont foibles, parce qu'on ne daigne pas les travailler. Les factions ſont fréquentes, parce que le nombre des créatures ſupplée à celui des beautés. On foule aux pieds les lauriers du Théatre, flétris par une impudente prodigalité. C'eſt ainſi que Néron avilit le triomphe en l'accordant à un Eunuque. Ces acclamations, ces demandes d'Auteurs, honneurs qu'on n'a pas faits aux Corneille, aux Racine, aux Moliére, ne ſignifient plus rien, ſont tombés dans le mépris. On a

relâché, uſé tous les reſſorts de l'ame.

Je crois voir des Athéniens élever plus de trois cents ſtatues au ſeul Démétrius-Poliorcète. Des Romains accabler d'éloges & d'apothéoſes les moins eſtimables de leurs Empereurs. Ce Démétrius, ces Empereurs mépriſoient des peuples qui ne mettoient point de bornes à leurs flatteries. Les honneurs qu'elles inventèrent, perdirent tous les charmes qu'elles devoient à une économie modeſte & éclairée.

C'eſt ce qui eſt arrivé à notre Théatre. On ne ſçait plus accueillir les germes du talent que par des éclats convulſifs, & des exagérations. Ceux qu'on en honore en ſont raſſaſiez dès leur entrée dans la carriere. Ils n'y ont plus de motifs d'émulation, n'y ſont point ſoutenus par l'eſpoir d'un ſuccès qui ne peut plus s'accroître. La gloire les enyvre, les

ſuffoque, & ne les aiguillonne point. Quand on n'a plus rien à prétendre, on doit jouir dans une molle oiſiveté. C'eſt ainſi que nous étouffons nous-mêmes les talents naiſſants. Quels maux n'en reſultent-ils pas ?

Les Poëtes qui ne ſont que ſpectateurs de ces abus des honneurs & des ſuffrages, ne regardent le Parterre que comme une Courtiſanne, dont la beauté frappe d'abord, & en qui une facilité qui éteint le deſir, révolte auſſi-tôt. On eſt tenté de lui plaire au premier coup-d'œil. La réflexion apprend qu'on doit en être peu flatté. Si elle n'empêche pas quelques démarches, elle glace l'imagination : on demande avec indolence ; la victoire même eſt mêlée d'amertume, & de confuſion.

Nous n'entendons pas mieux nos intérêts dans la conduite que nous tenons avec les Comédiens. Nous ſemblons n'aller au ſpectacle que

pour eux. Preſque ſeuls, ils nous occupent quand nous en ſommes ſortis. Ceux qui ont la vogue paroiſſent ils ſur la ſcène ? Un bruit terrible les arrête pluſieurs minutes : ils oublient l'eſprit de leur rôle : ils ſortent de l'état où ils s'étoient mis avant d'arriver : ils n'y rentrent qu'avec effort, & ſouvent aux dépens de la vérité & de l'illuſion. L'idée avantageuſe qu'on leur donne d'eux-mêmes, rallentit l'ardeur de la mériter. Elle porte le trouble dans leurs ſens, & altére leurs organes. La premiere ſcène finit, ſans qu'ils ayent pu revenir de cette eſpéce d'ivreſſe. Elle eſt trop dans la nature pour qu'on ſoit le maître de s'y refuſer. Les Acteurs eux-mêmes avoueront ces effets d'une prévenance maladroite.

On intrigue auſſi pour eux. Chacun a ſes partiſans. Le beſoin de les multiplier ſembleroit déterminer les Co-

médiens à une plus grande application. Mais ils ont des moyens moins pénibles; il eſt naturel de les employer. Quelques commodes qu'ils ſoient, ils exigent des ſoins & des complaiſances, & c'eſt autant de perdu pour leurs études.

Les adulations outrées vont plus loin encore. Elles leur inſpirent le mépris des ordres ſupérieurs, interrompent le cours des repréſentations, & font retirer, de dépit, des ſujets néceſſaires à la ſcène. Qui ſouléve les Acteurs contre les loix? L'importance qu'on a inconſidérement attachée à leur profeſſion. Qui les enhardit à manquer de reſpect à leurs Juges? Ces Juges qui ne ſçavent pas ſe modérer eux-mêmes. Qui fait douter ſi les Comédiens ſont dévoués aux plaiſis de la ſociété, ou ſi elle l'eſt aux leurs? C'eſt elle, en comblant ſans reſerve, d'éloges, d'honneurs, & de préſens, des gens qu'il ne faut

encourager qu'enraison de leur dépendance, & qu'autant qu'ils ne s'écartent pas de leurs devoirs.

Que penſeront nos Neveux, s'ils apprennent que quand des Acteurs ou des Actrices, avoient mérité d'être punis, ils ſe voyoient juſques dans leur priſon, une eſpéce de cour? Que leurs maladies nous cauſoint la plus vive triſteſſe, & que leurs Confréres ne pouvoient ouvrir la ſcène qu'auparavant ils n'euſſent diſſipé nos allarmes par des nouvelles conſolantes? Nos deſcendans ſeront forcés d'avouer que la Nation s'oppoſoit elle-même à ſes plaiſirs, méconnoiſſoit ſes droits, & ignoroit que l'économie, & une ſage diſtribution, donnent ſeules à la gloire & aux récompenſes, l'éclat qui les fait briguer avec entouſiaſme.

FIN.



